MATHILDE

DE PENNOHEC

PAR

C. GUENOT

DEUXIÈME ÉDITION

TOURS

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

M DCCC LXV

Arthur, placé sur les genoux de sa mère, souriait aux vagues écumantes qui déferlaient sur la plage.

MATHILDE
DE PENNOHEC

PAR

C. GUENOT

DEUXIÈME ÉDITION

TOURS
ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

M DCCC LXV

MATHILDE

DE PENNOHEC

I

LE BOURG DE KER-MATH

« A tout seigneur tout honneur, » dit le vieux proverbe; aussi nous hâterons-nous de le dire : l'histoire suivante nous a été racontée il y a quelques années déjà, pendant les loisirs d'une soirée de printemps. Nous habitions, un jeune frère et moi, un quartier de Paris assez monotone, dépourvu de promenades, d'arbres, de jardins. Après une journée de travail, il fallait encore rester confiné chez soi pour éviter les cris de la foule, et surtout les nuées de poussière soulevées par les piétons dans des rues qu'on n'arrosait pas.

Un soir donc, après dîner, le silence régnait entre nous deux; nos pensées s'égaraient sans doute dans le pays des rêves, de la fantaisie. Au bout de quelques instants, je me tournai vers mon compagnon, et je lui dis :

« Henri, tu as voyagé; je sais que tu as parcouru les plages de la Bretagne et même celles de la Normandie. Il me souvient encore de t'avoir vu revenir une fois de Cherbourg, les vêtements tout imprégnés d'eau salée; tu me rapportais les parfums de l'Océan. Dans tes courses, dans tes excursions d'amateur, n'as-tu fait que voir, et n'as-tu pas eu la bonne fortune de recueillir d'intéressants récits? »

Il réfléchit un moment; puis sa mémoire sembla s'éveiller, et il répondit :

« Mon bagage de souvenirs est peu fourni; pourtant, si je cherchais bien, j'y retrouverais, je crois, certaine histoire qui m'a singulièrement touché lorsque je l'ai apprise.

— Je te prends au mot, m'empressai-je d'ajouter. Commence; je t'écoute.

— Ce sera long peut-être.

— Il n'importe; va toujours. »

S'étant assuré d'un coup d'œil que je parlais sérieusement, Henri me raconta ce qui suit :

« Par une chaude journée d'été, je cheminais sur la route de Fougères à Saint-Malo. Déjà le soleil, légèrement voilé de vapeurs diaphanes, inclinait à l'horizon; le jour commençait à pâlir, et les contours des collines bleues devenaient moins accentués; les oiseaux de mer regagnaient par troupes les rochers des monts Arrhées, où ils avaient élu domicile. Craignant de ne pouvoir atteindre la ville avant la nuit, je me décidai à m'arrêter

au village ou bourg de Ker-Math, dont le clocher s'élevait sur la pente d'un coteau comme une sentinelle avancée de l'Océan. J'abandonnai la grande route pour m'engager dans un sentier bordé de genêts en fleur et de houx aux feuilles toujours vertes; les senteurs pénétrantes des arbustes et du thym qui croissait au pied embaumaient l'air; parfois la brise apportait de la mer de fraîches bouffées, imprégnées d'émanations saines et fortifiantes. Bientôt j'arrivai aux premières maisons du village, étagées en amphithéâtre, entourées de champs et de vertes clôtures. A mes pieds se déroulait jusqu'au rivage une vaste plaine, entrecoupée de cultures et de bruyères. La côte, unie en cet endroit, était protégée par une chaîne de rochers qui s'étendaient dans la direction du nord-est, vers l'embouchure de la Rance. Je m'arrêtai peu à contempler ce spectacle, et je poussai dans l'intérieur de Ker-Math. J'enfilai une rue tortueuse, bordée d'habitations pittoresques encadrées dans des massifs d'arbres fruitiers, et séparées de la voie publique par les haies traditionnelles.

« Le silence régnait dans le village; sans le meuglement des bestiaux renfermés dans les étables, on l'eût cru inhabité. Toutes les portes étaient fermées à l'aide d'une cheville de bois; de vastes filets de pêche séchaient, étendus sous les auvents des toits; les charrues, les chariots, remisés sous les hangars ou simplement dans les cours, chômaient ce jour-là.

« La solitude de Ker-Math ne m'étonna point : c'était dimanche, et les braves habitants du village assistaient

dans leur église à l'office du soir. J'avais entendu la messe le matin à Fougères; je me dis que je terminerais bien ma journée en m'associant aux prières qui s'élevaient en ce moment vers le Ciel de l'humble et rustique sanctuaire du village. D'ailleurs je connaissais le recteur de Ker-Math, que j'avais vu dans un précédent voyage, et que je n'étais pas fâché de saluer en passant. Je me hâtai donc de me rendre à l'église, que je trouvai remplie d'une foule pieuse et recueillie. Un paysan d'un âge mûr, aux traits rudes et énergiques, à la longue chevelure blanche, me fit place honnêtement à ses côtés, et je m'agenouillai pour rendre à mon tour mes hommages au Seigneur.

« L'office terminé, j'entrai au presbytère, où je reçus l'accueil le plus cordial et l'offre d'un gîte pour la nuit. J'acceptai l'hospitalité du bon recteur; même ses instances me déterminèrent à rester à Ker-Math la journée du lendemain. Je me proposai de renouveler connaissance avec la mer de Bretagne et les côtes tourmentées du golfe de Saint-Malo.

« Le lendemain donc, avant le lever du soleil, je quittai la maison de mon hôte; l'air était frais et la plaine légèrement embrumée; une abondante rosée avait rafraîchi la terre. Je traversai le village, déjà éveillé et bruyant. Quand je fus dans la vallée, j'avisai un petit monticule nu, aride, qui semblait jeté là tout exprès pour servir d'observatoire. Je le gravis rapidement, et j'y rencontrai une pierre druidique, sur laquelle je m'assis pour contempler à l'aise la plage armoricaine. A mesure

que le ciel s'éclairait, la brume et les vapeurs disparaissaient; le firmament, pâle d'abord, se teignait d'un azur éclatant, qui promettait une splendide journée.

« Tout à coup les nuées transparentes qui couronnaient les monts Arrhées s'empourprèrent, puis s'évaporèrent; le soleil montra son disque étincelant, et ses rayons allèrent se refléter au loin sur les flots. J'étais au centre d'un immense panorama, dont la beauté me saisit et me remplit d'admiration. D'un côté apparaissaient les hautes montagnes célébrées jadis par les bardes armoricains et témoins des solennités druidiques; plus loin, c'étaient les collines couvertes de genêts ou tapissées de bruyères; enfin l'Océan prolongeait à l'infini le tableau que j'avais sous les yeux, ses vagues puissantes se brisaient sur les rochers, et la vallée retentissait de ce bruit solennel qu'on n'oublie jamais quand on l'a une fois entendu.

« Après m'être rassasié de ce spectacle imposant, j'étudiai les détails du paysage. A quatre kilomètres environ de l'Océan, j'aperçus un vieux château, appartenant par son style à un autre âge; ses murs sombres, les deux tours qui le dominaient, lui donnaient un aspect triste et sévère; un parc, des champs cultivés, des prairies l'entouraient; quelques chaumières, des bâtiments d'exploitation parsemaient ce beau domaine.

« Non loin de cette demeure aristocratique s'élevait une charmante villa, construite dans le goût moderne et dans des proportions élégantes. Elle apparaissait au milieu des prés et des bouquets de bois qui l'enceignaient comme un joyau dans un riche écrin; ses murs, d'une

éclatante blancheur, attiraient les regards, et contrastaient avec la masse grisâtre de l'antique manoir; son toit bleu d'ardoises brillait aux rayons du soleil; ses portes et ses persiennes vertes s'enchâssaient avec grâce dans les murailles; de la principale entrée partaient deux rangées de tilleuls au feuillage épais, au bout desquelles on voyait une ferme et ses dépendances.

« Mon attention ne tarda pas à être distraite par d'autres objets. Une nuée de voiles blanches se dessina sur la nappe azurée de la mer, enflées par un vent propice; ces barques glissèrent lentement d'abord sur les flots, comme si elles eussent quitté à regret le port; puis leur course s'accéléra, et elles voguèrent vers la haute mer. Curieux de savoir où se rendaient ces nombreuses embarcations, je me levai du siége de granit que j'occupais, et je descendis dans la vallée. Mais de là je ne vis plus rien, les genêts et les haies me dérobant l'Océan. Déçu dans mon attente, et n'apercevant aucun sentier, je délibérai si je retournerais prendre langue à Ker-Math, ou si je poursuivrais ma route au hasard, au risque de m'égarer dans le dédale des broussailles, des bouquets de bois et des genêts. Ne sachant trop que faire, j'allais gravir de nouveau le monticule pour m'orienter, lorsque j'entendis une vieille romance bretonne, que chantait une voix chevrotante au timbre mélancolique. J'écoutai un instant; mais le peu que je savais de la rude langue armoricaine ne suffisait pas à l'intelligence des paroles que modulait le chanteur. La voix se tut, et les oiseaux répondirent par leurs mélodies; puis retentit le bruit de la hache qui entamait sans

doute quelque tronc d'arbre, et dont l'écho répétait chaque coup.

« Je me dirigeai du côté où se tenait le travailleur matinal, que je ne voyais pas, mais dont je connaissais déjà l'occupation et les dispositions musicales.

« Ce doit être un excellent homme, me dis-je, un digne enfant du pays; il faut une bonne conscience, un cœur loyal, pour saluer ainsi par des chants le lever du soleil, la nature, le début d'une journée laborieuse.

« Au moment où je me préparais à entr'ouvrir le rideau de genêts odorants qui me dérobaient le personnage inconnu que je voulais interroger, un nouveau chant s'éleva dans les airs, mais en français cette fois; c'était un cantique ancien, de rhythme simple et naïf, de mesure grave et pieuse, qui ne perdait rien pour ne point être habillé à la moderne. La voix de l'homme ne chevrotait plus; elle se déployait pleine et sonore; de douces et gracieuses images avaient certainement inspiré ce second hymne; de riants souvenirs caressaient l'imagination du chanteur; on sentait cela aux vibrations de sa voix. J'évitai tout mouvement; car j'étais dans le voisinage du rustique musicien, et la moindre branche froissée eût pu l'interrompre; je tenais à jouir jusqu'au bout de ce chant, qui allait à l'agreste aspect du lieu. Le Breton chanta jusqu'au dernier les couplets du cantique; je me le figurais appuyé sur sa hache, l'œil brillant, le visage épanoui. Aux dernières strophes, je crus avoir entendu cette voix récemment. J'interrogeai mes souvenirs, et l'église de Ker-Math me revint à l'esprit; je me rappelai comment

je m'y étais agenouillé la veille, à côté d'un vieillard qui priait et chantait tour à tour.

« C'est bien cela, murmurai-je tout bas; c'est le même timbre, le même accent; je vais retrouver là une connaissance.

« Au moment où j'achevais cette réflexion, le chant cessa, et le paysan recommença à frapper de la hache sur l'arbre qu'il voulait abattre. Je m'avançai, en détournant les genêts et les branches épineuses de houx, et je ne tardai pas à apercevoir l'homme à qui je désirais parler. Je le contemplai quelques minutes, avant qu'il pût me voir; il était bien tel que je l'avais imaginé, et je ne m'étais pas trompé en supposant que le paroissien de l'église de Ker-Math et lui ne faisaient qu'un. Le tronc qu'il attaquait de si bon cœur était celui d'un chêne noueux et à moitié mort; les éclats de bois volaient sous la hache; la sueur commençait à humecter le front du travailleur, dont la longue chevelure blanche flottait sur deux larges épaules. Le Breton pouvait avoir soixante ans, et paraissait encore posséder toute sa vigueur; de taille moyenne, mais fortement charpentée, il offrait dans sa personne le type armoricain dans sa pureté et son énergie.

« Quand j'eus examiné à loisir le paysan, je sortis brusquement des genêts qui me cachaient à sa vue; il leva aussitôt sa tête intelligente, et, se tournant vers moi, il m'interrogea du regard. Je l'abordai, il me salua en français, et je répondis à sa politesse.

« — Vous commencez de bonne heure votre journée, »

lui dis-je, ne sachant comment entamer autrement la conversation.

« Il me montra du geste et en souriant le soleil, qui montait radieux au-dessus de l'horizon.

« — Vous le voyez, répliqua-t-il, le signal du labeur est donné là-haut depuis quelques instants. Mais vous, Monsieur, qui vous amène sitôt dans notre vallée encore tout humide de rosée?

« — Je descendais à la mer, et, chemin faisant, je me suis procuré le plaisir de contempler le paysage, que je déclare ravissant.

« — Vous avez raison; notre vieille Bretagne possède les sites les plus variés et les plus pittoresques.

« — Pendant que j'étais en extase devant le tableau immense qui se déroulait à mes regards, j'ai vu sortir de Saint-Malo une foule de barques, couvertes de leurs voiles blanches, et se dirigeant vers la haute mer.

« — Je les ai vues aussi en descendant de Ker-Math. Que la bonne Vierge les protége!

« — Connaissez-vous donc les patrons de ces embarcations?

« — Pourquoi cette question?

« — Parce que vous semblez leur porter un vif intérêt.

« — Ils me sont étrangers; mais toutes les fois que je pense aux hommes qui bravent les périls de la mer, je ne puis m'empêcher de craindre pour eux, et j'invoque sur leurs têtes la protection du Ciel. La plupart laissent dans leurs cabanes, en quittant le rivage, une femme, de jeunes enfants, un vieux père, une vieille

mère peut-être, dont ils sont l'unique soutien. Comment ne pas s'intéresser à ces braves gens?

« — C'est vrai, l'Océan est capricieux, redoutable; dans ses fureurs il ne choisit pas ses victimes.

« — Hélas! soupira le paysan, le regard humide, que de fois j'ai recueilli les cadavres des naufragés après une nuit de tempête! Ce sont là de lugubres spectacles, auxquels les habitants des côtes n'assistent que trop souvent.

« — Le temps est profondément calme, la mer paraît également paisible; les barques qui s'éloignent n'ont rien à craindre.

« — Je l'espère.

« — Où vont-elles si nombreuses?

« — Elles sont montées par des pêcheurs de Saint-Servan et de Saint-Malo; elles naviguent de conserve, et se rendent sans doute en des parages éloignés; Dieu veuille les ramener saines et sauves et richement chargées!

« — Le Seigneur vous entendra, répondis-je.

« — Moi aussi, poursuivit mon interlocuteur, j'ai fait longtemps le métier de pêcheur; j'ai bravé maintes fois le courroux des flots, et je connais par expérience les hasards terribles de l'Océan. Il faut s'être vu soi-même ballotté sur les vagues soulevées, pour comprendre ce que la mer a de redoutable. »

« En achevant ces paroles, le Breton baissa la tête d'un air triste; je crus d'abord que des souvenirs douloureux se représentaient à son esprit, et je me reprochais presque d'avoir contribué à les évoquer.

« — Ce sujet vous afflige? lui demandai-je; si vous le voulez, ne parlons plus de ces choses.

« — Je compatis aux malheurs nombreux dont j'ai été témoin pendant ma longue vie, déclara-t-il; mais je n'ai aucun motif personnel de chagrin. Dieu m'a béni; j'ai encore ma vieille femme à mon foyer, un fils marié depuis plusieurs années, qui m'a toujours donné complète satisfaction par sa bonne conduite, et trois petits-enfants, la joie de mes derniers jours.

« — Vous êtes né dans le pays?

« — Oui, là-bas, au bourg de Ker-Math. Je suis Pierre Yvonnet.

« — Vous habitez une belle contrée, affirmai-je. J'ai rarement vu un canton plus gracieux et plus varié d'aspect en même temps, quoique j'aie passablement voyagé. Dernièrement encore je parcourais la Normandie : eh bien, je le dis franchement, dans cette province renommée je n'ai rien trouvé de comparable à ce coin de la Bretagne.

« — En effet, Monsieur, répondit le paysan; notre village de Ker-Math et ses environs sont plus riches en productions, en points de vue, que toute autre partie de la péninsule armoricaine; vous n'y trouvez point ces roches noires, ces landes incultes, stériles, qu'on rencontre au delà de la vallée qu'arrose la Rance. Ici le sol est fertile, les habitants sont à l'aise, et peut-être meilleurs qu'autre part, bien que je ne veuille point médire des populations bretonnes.

« — Je souscris de tout point à l'éloge que vous faites de votre bourg natal, et je déclare qu'il est mérité. Je l'ai visité déjà il y a trois ans; votre excellent recteur avait bien voulu, comme aujourd'hui, me donner l'hospitalité, et je me souviens de lui avoir témoigné combien la physionomie de sa paroisse m'édifiait.

« — Je vous remercie de vos bonnes paroles, reprit Yvonnet, dont le visage exprimait un sentiment de légitime fierté; nous tâcherons de mériter de plus en plus le bien que vous pensez de nous.

« — Je suis heureux de vous payer le plaisir que me cause mon séjour au milieu de vous, en proclamant l'honnêteté de l'accueil qui m'a été fait. On ne rencontre que des visages bienveillants dans les rues de Ker-Math.

« — Vous dites vrai, Monsieur, Ker-Math est un petit paradis; non que les épreuves de la vie, les souffrances attachées à la condition humaine, les maladies, n'y sévissent comme ailleurs; nous ne jouissons sur ce point d'aucune exemption ; Dieu ne nous épargne pas plus qu'à d'autres les poignantes douleurs de l'existence; mais la paix, l'union, règnent parmi nous; on n'y voit point les divisions qui déchirent tant de pauvres villages : nous semblons ne former qu'une seule famille. »

« Le Breton n'exagérait pas; ce que je savais de Ker-Math confirmait ses assertions. Il continua :

« — Aussi Dieu nous a bénis; outre les jouissances intimes du cœur que procurent les bons rapports entre habitants d'un même village, il nous accorde la prospérité matérielle. Il n'y a pas de pauvres parmi nous; les

chaumières sont propres, gracieuses, confortables, toujours ouvertes au voyageur attardé qui parcourt le pays, ou qui s'en va visiter la plage déchirée de notre vieille Armorique. »

« Yvonnet dépeignait avec feu le bonheur dont jouissait Ker-Math; sa belle figure de vieillard, encadrée de cheveux blancs, s'illuminait en me décrivant l'état florissant et enviable de ses compatriotes.

« — Vous êtes des privilégiés, fis-je observer.

« — Il n'en a pas toujours été ainsi, avoua le Breton : il fut un temps où nous ne valions pas mieux que le reste des hommes.

« — Est-ce possible?

« — Oui, certainement. Autrefois Ker-Math ressemblait à beaucoup d'autres bourgs; la discorde y régnait toute l'année; on s'y querellait, on s'y battait même comme aux marchés de Saint-Brieuc et dans les tavernes où les matelots dévorent en une semaine leur gain de plusieurs années ; il n'était bruit chez nous que de procès. Comme on travaillait peu, nos champs mal cultivés ne rapportaient presque rien, et nous ne tirions aucun parti de nos genêts ou de nos bois. La misère avait planté sa tente parmi nous de temps immémorial, et nul effort n'était fait pour chasser cette hôtesse importune. Nous étions alors bien malheureux. L'église n'était pas fréquentée comme elle l'est maintenant; elle ne brillait point au-dessus du village ainsi qu'aujourd'hui, attirant de loin tous les yeux; elle tombait en ruines, sans que personne songeât à la relever; les chauves-souris, les

oiseaux de nuit la hantaient insolemment, sans que nous eussions le cœur de les éloigner.

« — Tout est bien changé maintenant; il serait difficile de croire à ce que vous me racontez là en présence des vertus qui fleurissent dans Ker-Math. Comment s'est accomplie cette transformation ?

« — Une douce et puissante influence s'est exercée sur nous; la Providence a voulu que d'admirables exemples nous fussent donnés de haut. Abnégation de soi-même, charité incomparable, amour des petits et des humbles, la mise en œuvre, en un mot, de l'Évangile, voilà ce que nous avons vu pendant des années.

« — C'est à votre digne recteur que vous devez le changement opéré dans le village ?

« — Notre digne recteur est un saint homme assurément; mais il n'est à Ker-Math que depuis six ans, et il y en a davantage que l'amélioration du pays s'est accomplie.

« — Qui donc a eu assez d'empire sur les volontés pour les diriger ainsi vers le bien ?

« — Nous devons tout, Monsieur, à une noble femme, ange de vertu que Dieu avait prêté à la terre, et qu'il semblait avoir formé exprès pour nous. »

« A ces mots Pierre Yvonnet se tut; il paraissait en proie à une vive émotion. Je respectai les souvenirs qui se pressaient dans son esprit, et il reprit au bout de quelques minutes :

« — Il faudrait que vous eussiez connu comme moi la femme dont je parle, pour comprendre quelle reconnaissance nous lui devons. A son nom seul, les vieillards de Ker-Math sentent les larmes leur monter aux yeux, et nos enfants, qui nous ont entendus raconter mille fois ses bonnes œuvres, accueillent son souvenir avec un profond respect. »

« Le Breton s'exprimait avec enthousiasme, et mettait toute son âme dans ses paroles. Il fut interrompu par l'arrivée d'un grand jeune homme, aux yeux bleus, à la taille élancée, à la blonde chevelure flottant sur sa veste bretonne; il tenait un fusil, et un lévrier le suivait.

« — Je vous présente mon fils Simon, dit Yvonnet en me désignant le nouveau venu. Il arrive fort à propos; il s'est chargé de tuer aujourd'hui une pièce de gibier, et il se fera un plaisir de vous accompagner dans vos excursions : n'est-il pas vrai, Simon ? »

« Le nouveau venu, après m'avoir salué poliment, assura que rien ne lui serait plus agréable.

« — Je racontais à Monsieur, reprit Yvonnet, combien la mémoire de la femme dont les leçons et les exemples ont régénéré Ker-Math est douce parmi nous. Pour moi, la pensée de cette sainte m'impressionne autant que celle de ma femme et de mes enfants lorsque jadis, sur ma frêle embarcation, j'affrontais la furie de la tempête. Mes yeux se gonflent de larmes quand je me rappelle qu'elle n'est plus parmi nous. Elle a reçu certainement la récompense de ses œuvres; il ne nous est pas permis de lui envier son bonheur, qu'elle a acheté au prix de cruelles épreuves et d'une vie toute remplie des plus éminentes vertus. Saint Pierre, mon patron, s'est empressé, je n'en doute

pas, de lui ouvrir les portes du ciel à deux battants.

« — Je désirerais bien connaître l'histoire de cette noble femme, dis-je au vieillard. D'après ce que vous venez de m'apprendre, je la crois des plus intéressantes. Je serai heureux, à mon retour dans ma famille, de la communiquer à mes parents, à mes amis. Dans mes voyages, j'aime à recueillir les faits curieux et édifiants des pays que je parcours; j'en forme comme un bouquet au doux parfum. Voulez-vous me fournir une fleur pour ce bouquet?

« — Je le ferais volontiers, Monsieur, répondit le Breton; mais, ajouta-t-il en jetant un coup d'œil sur sa hache, qui gisait immobile à ses pieds, et sur l'arbre à demi entamé, puis sur le soleil qui poursuivait sa course, je ne sais si je pourrai. »

« Je compris qu'Yvonnet craignait de négliger sa tâche.

« — A Dieu ne plaise, me hâtai-je de lui dire, que je vous empêche de continuer votre labeur: je ne vous ai déjà que trop retenu, et je le regrette.

« — Non, non, s'écria-t-il, ne croyez pas que votre présence me soit à charge; mais je coupe ces arbres au compte d'un voisin malade; ce serait mal à moi de négliger le travail que j'ai entrepris. Emmenez Simon; faites votre excursion, puis revenez à Ker-Math vers la fin du jour, et j'aurai grande joie à vous satisfaire.

« — Mon père, dit Simon, si vous le permettez, je raconterai l'histoire à Monsieur; vous me l'avez tant de fois répétée, que je la connais presque aussi bien que vous.

« — Voilà une bonne idée, reprit Yvonnet. Si Monsieur y consent...

« — Comment donc! mais très-volontiers. »

« Et je tendis la main au vieillard, qui la pressa dans les siennes de la façon la plus cordiale.

« — Je vous laisse donc avec mon fils, dit-il; j'espère vous revoir dans la soirée. »

« Je promis de repasser par Ker-Math à la fin de la journée. Le lévrier de Simon aboyait d'impatience, et sautait autour de son maître, comme pour l'inviter à se mettre en route. Nous partîmes donc ensemble, le jeune chasseur et moi. Bientôt nous fûmes hors des genêts; la mer nous apparut étincelante, et nous nous avançâmes dans la direction du château décrit précédemment. Je ne me lassais pas d'interroger mon compagnon sur le pays, et il répondait à mes questions sans se lasser non plus. Il professait une sorte de culte pour le lieu natal, et il en parlait avec une admiration inépuisable. Nous ne tardâmes pas à arriver dans le voisinage du manoir; nous étions l'un et l'autre couverts de sueur, car le soleil était ardent, et la brise diminuait peu à peu à mesure que nous approchions du milieu du jour. Comme nous longions un petit bois dont la lisière était tapissée de mousses et de gazon, Simon me proposa de faire une halte à l'ombre.

« — Je le veux bien, répondis-je. D'ailleurs je vais réclamer séance tenante le paiement d'une dette que vous avez contractée tout à l'heure. »

« Le jeune homme, qui ne comprenait pas mon allusion, rougit légèrement, et il me demanda :

« — De quelle dette s'agit-il?

« — Mais de l'histoire de la bienfaitrice de Ker-Math. Avez-vous oublié que vous avez promis de me la raconter?

« — Oui, oui, répliqua-t-il en souriant. Asseyons-nous d'abord. »

« Nous nous établîmes de notre mieux sous l'ombrage épais des grands arbres; nous avions en perspective la mer, puis le château, enfin la villa aux murs blancs et au toit bleu. Simon tira de son carnier une tranche de lard, une galette de sarrasin et une bouteille de grès pleine de cidre. Il étala le tout sur le gazon, et me dit :

« — Avant d'exiger que je remplisse ma promesse, me ferez-vous l'honneur, Monsieur, de partager ce déjeuner champêtre?

« — Je ne me ferai pas prier, déclarai-je : aussi bien l'air matinal m'a aiguisé l'appétit, et il est l'heure de prendre quelque nourriture. »

« Notre table était toute dressée sur l'herbe et les feuilles de fougère; quelques fleurs, des touffes de thym, aromatisaient le festin. Je fis un repas excellent : galette de blé noir, lard, cidre, tout me parut délicieux.

« Lorsque le banquet rustique fut terminé :

« — Maintenant, dis-je à Simon, je vous requiers, pour le dessert, de commencer votre récit.

« — Je vais vous satisfaire, » répliqua-t-il.

« Et, ayant fait coucher son chien auprès de lui, il allongea le bras droit dans la direction du château.

« — C'est là, me montra-t-il, que demeurait la noble femme dont mon père vous a parlé; ce manoir aux murs sombres, et flanqué de deux grosses tours, lui appartenait; la blanche et coquette habitation que vous apercevez un peu plus loin est pleine également de son souvenir, car elle l'a visitée souvent. L'histoire que j'ai à retracer sera longue; peut-être éprouverez-vous quelque fatigue à l'écouter jusqu'au bout.

« — Ne craignez rien; continuez. »

II

LE VIEUX MANOIR

« — Le château, reprit Simon, qui s'élève devant nous avec ses murailles grises et ses hautes tours, était jadis la résidence des comtes de Pennohec, dont la noblesse remonte aux croisades. Ils possédaient une partie du pays, et le village de Ker-Math dépendait de leur seigneurie. Les maîtres du manoir, presque toujours auprès du gouverneur de la Bretagne ou bien dans les armées du roi, s'occupaient peu des paysans qui habitaient leurs terres; aucun d'eux, que je sache, n'avait laissé de sou-

venirs dans l'esprit des populations. A l'époque de ma naissance, le comte de Pennohec se nommait Bertrand, et sa noble épouse Marguerite. Ils semblaient avoir de longs jours à couler ici-bas; car ils étaient l'un et l'autre pleins de jeunesse et de santé. Tout entiers au bonheur de leur récente union, ils passèrent quelques mois ensemble au vieux château de famille; puis le comte se rendit à la cour de Versailles : c'était à la fin du règne de Louis XV, en 1770. Il revint bientôt, à la nouvelle que la comtesse allait devenir mère; elle lui donna une fille qu'il nomma Mathilde.

« A partir de cette époque, la santé de Marguerite s'altéra; son mari appela auprès d'elle les plus habiles médecins; ce fut en vain : le mal faisait de lents mais continuels progrès, et minait la constitution de la jeune femme. Mathilde avait quatre ans lorsque sa mère mourut. Le comte Bertrand de Pennohec, profondément affecté de la perte de sa jeune et belle épouse, tomba malade lui-même, et succomba quelques mois plus tard. Mathilde demeura orpheline.

« Le comte avait un oncle engagé dans l'ordre des chevaliers de Malte, et qui depuis peu, ayant obtenu de résider en France, était venu demander l'hospitalité au château de Pennohec. Bertrand, à son lit de mort, établit le vicomte tuteur de sa fille. Le chevalier veilla consciencieusement, et en homme d'honneur qu'il était, à l'éducation de sa petite-nièce. Agé de cinquante ans environ lors de la mort du fils de son frère, Arthur de Pennohec partageait à quelques égards les funestes doctrines du siècle; initié aux œuvres des littérateurs de l'époque, que caractérisait ordinairement l'hostilité contre le christianisme, il y avait puisé le doute, la défiance. Toutefois ses mœurs étaient restées sévères. Jaloux du vieil honneur de sa famille, qu'il regardait avec raison comme le meilleur patrimoine de ses ancêtres et le plus bel ornement de son blason, il s'en tenait à la théorie de l'irréligion, et se gardait bien d'adopter les conséquences qu'en pouvait déduire une rigoureuse logique.

« Quoi qu'il en fût des idées du vicomte de Pennohec, Mathilde était en bonnes mains. L'air pur et fortifiant de la mer, des promenades journalières dans nos campagnes, un régime sain et bien entendu, développèrent merveilleusement la jeune fille. A quinze ans, aucune femme de haut lignage ne l'emportait sur elle en vigueur et en grâce. Sa taille était svelte, élégante, élevée; de longs cheveux noirs encadraient son visage; son front était large, et son œil noir était rempli d'une singulière douceur.

« Mais Mathilde prenait peu de souci de ces dons de la nature; elle semblait s'ignorer elle-même. Il est vrai que la Providence, en la dotant de ces avantages extérieurs, n'avait pas négligé l'âme de la noble enfant. Chez elle, la beauté virginale du visage était l'indice des plus brillantes qualités de l'esprit et du cœur; ses traits charmants ne faisaient que refléter des grâces plus intimes et moins périssables; ils révélaient des trésors de bonté et d'amour, qui ne demandaient qu'à s'épancher en œuvres de miséricorde.

« L'orpheline entrait dans la vie sans soupçonner le

mal chez les autres, et, les supposant tous bons et vertueux, elle ressentait des transports de tendresse pour les pauvres, les malheureux, les affligés; elle se prodiguait pour les consoler et les soulager. Elle parcourait nos champs, en compagnie de sa gouvernante, femme d'un rare mérite, que de nombreuses épreuves avaient mûrie de bonne heure. M^me^ le Gaër avait perdu son mari et son fils, deux marins distingués, dans la dernière guerre contre l'Angleterre, et elle était demeurée seule avec de modiques ressources. Le vicomte avait connu la famille le Gaër, et même, avant de s'engager dans l'ordre de Malte, il avait fait ses premières armes avec l'époux défunt de la pieuse gouvernante. Ayant entendu parler de la détresse dans laquelle vivait la veuve de son ancien camarade, il alla la trouver à Saint-Malo, dans l'humble logis qu'elle habitait, et il lui dit :

« — Je suis un ami de votre famille, Madame, et, à ce titre, je viens vous demander un service.

« — Que puis-je faire pour vous, Monsieur? demanda M^me^ le Gaër; voyez ma situation. »

« Et un sourire douloureux effleura les lèvres pâles de la veuve du marin.

« — Ne consentiriez-vous pas à donner vos soins à ma jeune nièce, Mathilde de Pennohec, dont je suis le tuteur? Je sais que vous êtes digne de toute ma confiance, et que ma pupille, entre vos mains, ne mentira pas à son illustre origine. Ce que je vous propose, ce n'est pas une position subalterne; vous aurez sur Mathilde la même

autorité que moi, car je désire que votre influence soit entière.

« M^me^ le Gaër voulut décliner l'offre du vicomte; mais le chevalier de Malte insista.

« — Je vous connais, ajouta-t-il; j'ai pris à votre sujet les plus minutieux renseignements; ils ont pleinement justifié la confiance que j'avais déjà en votre caractère. »

« M^me^ le Gaër accepta. Dès le lendemain elle s'installait au château de Pennohec. Bientôt elle eut trouvé le chemin du cœur de Mathilde, toujours prêt à s'ouvrir aux bonnes et délicates impressions, comme la fleur du printemps aux tièdes rayons du soleil. Elle apprit à l'école de sa gouvernante tout ce qu'il lui importait de savoir; car M^me^ le Gaër avait reçu elle-même une éducation brillante, et, dans les longs loisirs que lui laissaient les absences de son mari, elle s'était attachée à cultiver encore son esprit, à développer les talents dont l'avait dotée la nature, à étendre sans cesse le cercle de ses connaissances. A elle seule, elle pouvait suffire à l'instruction de Mathilde.

« La fille des comtes de Pennohec était douée d'heureuses dispositions, et ses facultés intellectuelles saisissaient avidement les leçons de l'habile gouvernante. Le vicomte, un peu léger et superficiel, comme la plupart des nobles de son temps, souriait parfois aux graves enseignements que recevait sa nièce.

« — Chère madame le Gaër, disait-il, voulez-vous donc

faire une savante de cette enfant? Il y en a déjà tant par le monde, de savants!

« — Je veux, monsieur le vicomte, répondait la gouvernante, que Mathilde soit une femme complète. Il n'est pas permis de laisser improductifs les dons que Dieu accorde. »

« Le chevalier de Malte se retirait là-dessus en secouant la tête. Il n'était pas parfaitement convaincu qu'une femme de noble souche dût savoir autre chose que faire les honneurs d'un salon et paraître avec grâce dans le monde. Cependant il avait le bon sens de s'en rapporter pleinement à M^me^ le Gaër.

« Le tuteur de Mathilde traitait sa nièce comme si elle eût été son enfant; le vieillard, isolé dans la vie, se sentait une affection singulière pour l'orpheline; il se fût plutôt passé d'air et de lumière qu'un seul jour de la voir. Les vives saillies de la jeune fille égayaient le vicomte, et lui faisaient oublier les déceptions d'une existence tourmentée. De son côté, Mathilde chérissait son oncle, à cause de la bonté de l'excellent homme d'abord, ensuite pour obéir aux dernières volontés de son père mourant. Il était un point toutefois sur lequel l'oncle et la nièce n'étaient pas d'accord : Mathilde visitait souvent notre village de Ker-Math, et le vicomte ne se souciait guère de l'y voir aller que le dimanche, pour les offices de la paroisse, où il l'accompagnait quelquefois, moins par dévotion que par bienséance. Quoi qu'il en fût, la jeune fille s'échappait fréquemment du château, tantôt en compagnie de M^me^ le Gaër, tantôt avec une

femme de chambre vieillie au service du château. Arrivée dans le bourg, elle allait d'abord adresser une fervente prière à Dieu dans notre église; puis elle parcourait les chaumières des pauvres, des malades, laissant partout, avec d'abondantes aumônes, de bonnes paroles, souvent préférables au pain matériel. Tous aimaient à la voir passer, alerte, souriante, portant l'innocence empreinte sur son beau front; les pêcheurs, quand ils l'avaient aperçue, s'en allaient plus joyeux à la mer, les cultivateurs à leurs champs.

« Le vicomte murmurait tout bas des excursions de sa nièce. Il savait bien que la jeune fille ne mésusait pas de sa liberté, au contraire; mais il n'aimait pas qu'elle se commît avec de petites gens; cela ne convenait point, déclara-t-il toujours en secret, au rang de Mathilde. M. de Pennohec prenait ordinairement pour confident un ancien serviteur qui ne l'avait jamais quitté, et qui s'était tellement identifié à son maître, qu'il disait *nous*, en parlant du chevalier; il se croyait même un peu noble, un peu vicomte, et il agissait avec une gravité comique, comme s'il eût craint de compromettre sa dignité ou le nom d'illustres ancêtres. Toussaint Lhermite était à cheval sur l'étiquette, et ne souffrait pas que les domestiques du château l'appelassent par son petit nom; une familiarité aussi déplacée eût valu au délinquant une verte semonce; il fallait dire *Monsieur Lhermite* en lui adressant la parole; il signait l'Hermite avec une apostrophe, quoique le registre des naissances ne prouvât point qu'il eût droit à cette particule orthographique; mais il n'en donnait pas

moins à entendre que ce n'était pas sans cause que son nom était affecté de ce petit air aristocratique. Comme au demeurant Toussaint Lhermite était un serviteur fidèle, dévoué, le vicomte lui passait ce travers, dont il riait même assez souvent sous cape. En retour, Lhermite était toujours de l'avis de son maître, et désapprouvait, à son exemple, les fréquentes visites de Mathilde à Ker-Math.

« — Non, monsieur le vicomte, il n'est pas bon, répétait-il, qu'une noble jeune fille comme M^lle^ Mathilde se mêle à des villageois. Notre considération souffre de ces condescendances. »

« Toutefois le vicomte se bornait à ces observations faites par-devant Toussaint Lhermite, à qui il défendait d'en rien laisser transpirer. Pourtant, un soir, M. de Pennohec ne put retenir l'expression de son mécontentement. Il avait fait toute la journée un affreux temps d'automne; le vent, accompagné de pluie, soufflait avec violence; malgré cela, Mathilde était sortie avec la bonne camérière. Elle avait appris qu'un pauvre pêcheur, malade depuis longtemps, était abandonné dans sa misérable cabane, au pied de la colline, et que sa femme, presque aussi souffrante que lui, était hors d'état de le soigner. Elle partit à la hâte, emportant quelques provisions, et elle passa près de deux heures à la chaumière. Quand elle revint, trempée par la pluie, exténuée par la marche, elle fut obligée de se mettre au lit. Elle recommanda de dire à son oncle que ce n'était qu'une indisposition légère; mais le lendemain elle souffrit davantage, et il lui

fut impossible de se lever. Le vicomte n'y tint plus; il monta à la chambre de la jeune fille, avec l'intention de lui adresser une sévère admonition. Mais quand il la vit étendue sur son lit, oppressée, souffrante, il n'eut pas la force d'accomplir sa résolution; il se contenta d'envoyer querir un médecin. Grâce aux soins dont elle fut l'objet, Mathilde fut guérie au bout d'une semaine. M. de Pennohec, revenu de sa frayeur, songea aussi à mettre à exécution son projet de s'opposer aux sorties imprudentes de sa nièce. Un matin, après déjeuner, il voulut rester seul avec elle. M^me^ le Gaër, comprenant les intentions du vicomte, se retira discrètement; mais Lhermite ne quittait pas la salle à manger; son maître fut obligé de lui répéter deux fois l'invitation de s'éloigner.

« — Toussaint, lui dit-il, votre service est terminé ici.

« — Vous me pardonnerez, monsieur le vicomte, répondit-il, je sais ce que j'ai à faire.

« — Il n'importe; ne vous fatiguez pas davantage. »

« Le vieux serviteur fit la sourde oreille, et il fallut que M. de Pennohec ajoutât :

« — Je désire que vous vous absentiez un instant. »

« Lhermite, peu satisfait, obéit en grommelant. Il pensait que le vicomte ne le traitait pas d'une façon convenable.

« Mathilde, à la vue de ces préliminaires, pensa bien que son oncle projetait une explication. Loin d'être émue de la perspective d'une réprimande, elle regardait d'un œil malin, et le sourire sur les lèvres, les préparatifs embarrassés du vieillard. Dès que la porte se fut refermée sur

Toussaint Lhermite, le vicomte toussa deux ou trois fois, comme pour se donner de l'assurance; puis, sans lever les yeux sur sa pupille :

« — Mon enfant, commença-t-il, je voudrais te faire une observation.

« — Parlez, mon oncle, répliqua Mathilde d'un air gai qui contrastait avec le ton solennel de M. de Pennohec.

« — C'est que, reprit-il, je ne sais comment tu prendras mes paroles.

« — Pouvez-vous douter que je ne les accueille avec respect?

« — Eh bien, je suis fâché que tu multiplies tes courses à Ker-Math et dans les chaumières du pays. La société des villageois ne convient pas à ton rang.

« — La position que j'occupe interdirait-elle donc de soulager les malheureux?

« — Je ne veux pas dire cela; mais il est une mesure en toutes choses.

« — Et cette mesure, demanda la jeune fille en riant, vous pensez, mon oncle, que je ne l'ai pas observée?

« — Je le crains.

« — Vous me défendez de continuer?

« — Non, pas précisément; seulement je te recommande la prudence.

« — Et croyez, cher oncle, que je serai docile à vos avis. Néanmoins je tâcherai que les pauvres et les malades n'en souffrent pas.

« — C'est-à-dire que tu ne retrancheras aucune de tes courses ?

« — Si vous ne me les interdisez pas formellement, je vous avoue qu'il me sera difficile de résister à la tentation.

« — Et si je m'opposais à tes excursions?

« — Je ne vous résisterais pas; mais vous me causeriez une peine cruelle.

« — Si j'écoutais Toussaint Lhermite, ajouta le vicomte, je ne transigerais point avec toi.

« — Heureusement, mon oncle, reprit finement la jeune fille, que vous ne réglez point votre conduite sur les opinions de Lhermite.

« — Assurément non. Je vois bien d'ailleurs qu'il me faudra te laisser agir comme par le passé. »

« Ces dernières paroles furent prononcées avec tant de bonhomie, que Mathilde se leva et se jeta au cou du vieillard en murmurant :

« — Où sera le mal? Les habitants de la contrée vous béniront davantage encore; car si parfois je leur rends service, ils savent bien que c'est parce que vous le permettez. »

« Le vicomte, vaincu par sa nièce, la pressa sur son cœur en disant :

« — Tu es un ange! le moyen de te refuser? »

« Mathilde put donc continuer comme par le passé ses visites bienfaisantes, et M. de Pennohec se résigna à ne blâmer sa nièce que devant Toussaint Lhermite; encore était-ce plutôt pour ne pas désavouer ses antécédents que par conviction.

« De temps à autre le château de Pennohec recevait

quelques visiteurs. Chaque semaine, régulièrement, deux jeunes gens, de quelques années plus âgés que Mathilde, descendaient de cheval dans la cour du manoir. Olivier de Pennohec et Raoul d'Onglandes étaient petits-cousins de la pupille du vicomte. La parenté d'Olivier venait du côté des hommes, et il appartenait à une branche collatérale éloignée; son père, aussi bien que celui de Mathilde, portait le titre de comte; maintenant il était le seul de la famille de Pennohec qui y eût droit; le vieux chevalier de Malte, d'après certains arrangements pris lors de son entrée dans l'ordre de Malte, ne pouvait le revendiquer, bien qu'il fût en réalité le chef de la branche dont Mathilde était l'unique descendante. Raoul était parent par les femmes, et il demeurait près de la petite ville de Lamballe avec sa mère; car son père n'existait plus. Olivier de Pennohec, qui avait perdu de bonne heure ses parents, habitait dans le voisinage de Raoul, et les deux jeunes gens, élevés ensemble, ne se quittaient guère. Le vicomte les accueillait avec plaisir, et les retenait souvent un jour ou deux au manoir.

« Mathilde aimait ses deux cousins comme des frères, et ils la payaient de retour; leur caractère lui était sympathique. Raoul, empressé, attentif auprès de la jeune fille, eût été désolé de lui causer le moindre déplaisir. Pourtant il ne se livrait jamais entièrement, et il y avait au fond de cette nature quelque chose d'insaisissable, d'étrange; parfois son visage sombre attestait des aspirations ou des douleurs secrètes. Olivier, au contraire, vif, impétueux, se révélait au premier abord ; son âme, son cœur, étaient

sur ses lèvres en quelque sorte, tant sa franchise était grande. Quoique moins obséquieux que son compagnon, il attirait davantage. Il se plaisait, comme Mathilde, à rendre service, et une partie de ses revenus s'écoulait dans le sein des pauvres. Raoul était moins libéral, et il désapprouvait ce qu'il appelait les folles prodigalités de son ami.

« Aussi M^lle^ de Pennohec, dont les attentions en apparence étaient surtout pour Raoul d'Onglandes, avait voué à Olivier une confiance sans bornes; elle le traitait avec un sans-gêne qui aurait pu passer pour dédain ; elle lui recommandait les malheureux, et le chargeait souvent de missions de charité; en un mot, elle usait de lui comme elle eût fait d'un serviteur.

« Raoul, jugeant des dispositions de sa cousine par ces faits renouvelés fréquemment, se flattait de l'emporter sur son ami dans l'estime de la jeune fille. Il se disait qu'elle agissait ainsi avec Olivier parce qu'elle le regardait comme un personnage sans portée et sans conséquence.

« Cette existence joyeuse, calme et pure, dura plusieurs années. Raoul d'Onglandes redoublait de soins envers Mathilde, qu'il finissait par importuner; mais elle était si bonne, elle craignait tant de contrister ceux qui l'approchaient, qu'elle n'osait s'en plaindre. Le vicomte s'aperçut de ces empressements, qui lui donnèrent à réfléchir; il consulta Toussaint Lhermite; et, à la suite d'une longue conversation qu'il eut avec Olivier et Raoul, les jeunes gens furent plusieurs semaines sans revenir au château. Mathilde s'affligea de l'absence inaccoutumée

de ses deux cousins, et elle en témoigna sa peine à son oncle.

« — Peut-être les ai-je contristés, dit-elle; je les aurai mal accueillis.

« — Non, non, enfant, ce n'est pas cela, répondit le vieillard, qui se trahissait à moitié sans s'en douter.

« — Si ce n'est pas là le motif qui les éloigne, qu'est-ce donc? demanda Mathilde en fixant sur son oncle un regard interrogateur.

« — Je ne saurais trop le dire, balbutia le vicomte, qui s'aperçut de sa maladresse.

« — Vous n'ignorez pas certainement pourquoi Olivier et Raoul ont renoncé à nous voir : la façon péremptoire avec laquelle vous m'avez parlé tout à l'heure me le prouve.

« — Eh bien, oui, peut-être suis-je au courant ; mais ne cherche pas à en apprendre davantage.

« — Pourquoi, refusez-vous, cher oncle, de calmer mes inquiétudes?

« — Il n'est pas encore temps.

« — Vous ne m'avez pas habituée à ces mystères, constata Mathilde d'un ton d'aimable reproche et avec un petit air mutin qui lui seyait à ravir.

« — Tu n'attendras pas longtemps.

« — Je me résigne à votre bon plaisir; mais, ajouta-t-elle en menaçant le vieillard du doigt, je vous rappellerai votre promesse. »

« Le vicomte sourit doucement et ne répondit pas. Quelques jours plus tard, prenant sa nièce à part :

« — Mon enfant, lui dit-il avec tendresse, tu as dix-huit ans; il est temps de songer à fixer ton avenir.

« — Que parlez-vous d'avenir, cher oncle? répondit-elle en rougissant; pourquoi voulez-vous que je m'occupe de prévoir ce qui ne dépend pas de moi?

« — A ton âge, reprit M. de Pennohec, il est sage d'assurer son bonheur.

« — Je suis heureuse avec vous, en ce manoir; que me faut-il de plus?

« — Tu ne peux rester toujours ainsi : je désire voir à tes côtés un cœur loyal qui veille sur toi.

« — Êtes-vous donc las de ma tutelle? interrogea malicieusement Mathilde.

« — Non, certes.

« — Eh bien, il me suffit de vous avoir.

« — Hélas! soupira le vieillard, tu ne m'auras pas toujours.

« — N'évoquez pas ces sombres perspectives, s'écria la jeune fille en saisissant les mains du vicomte qu'elle porta à ses lèvres; laissez-moi espérer que de longues années encore vous sont réservées.

« — Soit; mais cessons un moment ces mutuels compliments, et traitons de choses sérieuses. L'heure de penser au mariage est arrivée. »

« En même temps le vieillard enveloppa sa nièce d'un long regard; elle rougit davantage, baissa les yeux et murmura :

« J'écoute, puisque vous l'ordonnez.

« — Tes deux cousins ont demandé ta main, » ajouta M. de Pennohec.

« A cette déclaration, Mathilde releva la tête, son œil brilla, et elle répliqua en riant aux éclats :

« — Deux prétendants à la fois! c'est trop d'un, en vérité : n'êtes-vous pas de mon avis?

« — C'est à toi de choisir, poursuivit le vicomte; les deux jeunes gens me paraissent dignes de toi. A qui, de Raoul ou d'Olivier, es-tu disposée à donner la préférence? »

« La jeune fille demeura un instant pensive; son front devint grave, sa figure réfléchie. Voyant que son silence se prolongeait, M. de Pennohec reprit :

« — Tu ne réponds pas?

« — Je n'ose me prononcer en affaire si importante.

« — Ouvre-moi librement ton cœur; j'éclairerai, je dirigerai ton choix, si tu le veux.

« — Certainement, cher oncle. Quel est votre avis?

« — Raoul d'Onglandes a de l'esprit, une grande fortune; il est beau, fortement constitué, il a de l'affection pour toi; je l'ai remarqué il y a quelque temps, et c'est pour cela que je l'ai engagé à venir moins fréquemment au château. Toussaint Lhermite partageait mon avis.

« — Ainsi vous me conseillez d'épouser Raoul d'Onglandes?

« — Moi? non; du moins pas précisément, répliqua le vicomte, qui, malgré sa sympathie pour Raoul, n'eût pas

voulu contraindre sa nièce; il tenait à lui laisser pleine liberté de choix.

« — Tout le bien que vous dites de Raoul est vrai, déclara Mathilde.

« — Alors tu ne répugnes pas à exaucer ses vœux?

« — J'estime Raoul comme il le mérite, ajouta la jeune fille; mais vous ne m'avez rien dit d'Olivier de Pennohec?

« — Le jeune comte a de belles qualités, j'en conviens, répliqua le vieillard, étonné de la question. Toutefois je le crois moins propre à faire ton bonheur que Raoul.

« — D'où vous vient cette opinion, cher oncle? demanda Mathilde avec une légère inquiétude. Mon cousin de Pennohec aurait-il perdu vos bonnes grâces?

« — Non, Olivier est un brave jeune homme; mais il me semblait qui tu lui avais voué une affection moins sérieuse qu'à Raoul.

« — Je n'ai point cherché à me rendre compte de la nature de mes sentiments pour Olivier, dit Mathilde; tout ce que je sais, c'est que je n'ai jamais rencontré d'âme plus noble, de cœur plus généreux. Je sens qu'entre nous il existe un courant de puissantes sympathies, une communauté parfaite de vues, de désirs; avec lui je me trouve à l'aise, et j'ai constaté souvent que nos goûts sont les mêmes. Je me souviendrai toujours de l'admirable conduite d'Olivier lorsque je revins malade de la cabane du pauvre pêcheur abandonné : le comte se chargea de mon protégé, le visita souvent, le secourut en mon nom avec une incomparable délicatesse, et ne se tint en repos que quand il le vit guéri. Depuis je me suis

informée, et j'ai appris qu'Olivier n'en était pas à son début dans la carrière de la charité; il verse à pleines mains dans le sein des malheureux les richesses que le Ciel lui a départies. »

« Ici Mathilde, s'apercevant que son oncle la contemplait curieusement, s'arrêta brusquement, et, se voilant le visage de ses blanches mains :

« — J'en dis trop, balbutia-t-elle; ce n'est pas à moi qu'il appartient de faire l'éloge d'Olivier.

« — Tu n'as point passé les bornes, enfant, affirma le vicomte; tu m'as révélé ce qu'il m'importait de savoir. Tu seras l'épouse d'Olivier de Pennohec.

« — Vous déciderez ce que bon vous semblera, cher oncle, répondit Mathilde presque à voix basse.

« — Eh bien, je ferai savoir à Olivier que tu agrées sa demande. »

« Le lendemain, Olivier, informé que la main de Mathilde lui était accordée, accourut au château de Pennohec; il avait fait le trajet à toute bride, par un ardent soleil du mois de juin, et il arriva ruisselant de sueur, couvert de poussière, haletant d'impatience et de chaleur. Sans prendre le temps de réparer le désordre de sa toilette, il se précipita dans le vestibule du manoir, et faillit renverser Toussaint Lhermite, en faction à la porte de son maître. Le vieux serviteur, indigné de cette impétuosité qui ne savait pas même respecter les positions acquises, se redressa vivement, dans l'intention de barrer le passage à Olivier; mais le jeune comte était déjà dans la chambre

du chevalier, et lui exprimait en termes pleins de cœur sa reconnaissance et son bonheur.

« — Maintenant, mon ami, dit le vieillard, je vais te présenter à ta fiancée. »

« Il sonna, et ordonna au valet de service d'appeler M^lle^ Mathilde de Pennohec au salon, où il conduisit Olivier.

« Les deux jeunes gens, pour la première fois depuis qu'ils se connaissaient, éprouvèrent de l'embarras en face l'un de l'autre. Ils se saluèrent cérémonieusement, et le silence régna dans le salon, au grand étonnement du chevalier de Malte, qui s'attendait à une explosion de joie. Mais un incident multiplia bientôt le malaise : un nouveau venu entra; c'était Raoul d'Onglandes. Il s'arrêta, stupéfait, à la vue de l'air contraint des visages. Le vicomte, recouvrant le premier sa présence d'esprit, dit à Raoul :

« — Nous ne vous attendions pas, cousin.

« — Je m'en aperçois à l'effet que produit ma présence, répliqua le jeune homme avec un accent amer et en s'inclinant.

« — Je vais vous expliquer cela, reprit le vieillard, qui d'un geste fit signe à Olivier et à Mathilde de se retirer.

« — Je suis à vos ordres, Monsieur, déclara Raoul d'Onglandes en s'inclinant de nouveau.

« — Vous avez l'esprit trop bien fait, poursuivit le vicomte, pour ne pas comprendre les motifs qui ont dicté ma conduite dans ce qui vient de s'accomplir.

« — Quand vous vous serez expliqué, monsieur le vicomte, repartit Raoul froidement, j'apprécierai. »

« M. de Pennohec se mordit les lèvres, et, retrouvant sa dignité habituelle :

« — Monsieur d'Onglandes, dit-il, j'ai disposé de la main de Mathilde d'après le vœu de la jeune fille; elle est maintenant la fiancée d'Olivier de Pennohec. »

« A ces mots, Raoul pâlit et éprouva un tressaillement nerveux.

« — Il suffit, monsieur le vicomte, répliqua-t-il; je n'ai pas besoin d'en entendre davantage. »

« Le chevalier voulut retenir le jeune homme, qu'il aimait sincèrement, et qu'il eût préféré à Olivier si le mariage eût dépendu de lui; mais Raoul, sans répondre, sans saluer, le front chargé de nuages, quitta le salon d'un pas rapide. Il était écrit que ce jour serait fatal à la dignité de Toussaint Lhermite. Le long et vaniteux serviteur se tenait aux aguets, l'œil ouvert, l'oreille tendue; il s'efforçait de saisir, près de la porte du salon, quelques paroles qui pussent l'initier aux mystérieux entretiens des personnages présents à cette heure au château. Il était si absorbé, qu'il ne vit pas Raoul sortir, et se trouva bousculé dans le vestibule. Il se releva en lançant une imprécation énergique au malencontreux visiteur, qui traitait si lestement des gens tels que lui. Mais le jeune homme, monté sur son rapide coursier, s'élançait déjà hors du manoir.

« Mathilde et Olivier apprirent avec chagrin l'accueil fait par Raoul d'Onglandes à leur future union; des larmes perlèrent aux cils de la noble jeune fille; elle

se sentait malheureuse à la pensée que son mariage lui coûterait un ami.

« L'émotion de cette scène s'étant calmée, M. de Pennohec fixa la cérémonie nuptiale à la fin de juin; elle devait s'accomplir au village de Ker-Math, dans notre église. Le vicomte annonça qu'il allait s'occuper activement des préparatifs de la fête. Mais les deux fiancés avaient bien plus à cœur une autre préparation, celle de l'âme; ils y employèrent les jours qui leur restaient.

« Le vieux chevalier de Malte sentait chaque jour ses préjugés antireligieux s'effacer sous l'influence des vertus de sa pieuse nièce; une lumière depuis longtemps voilée luisait de nouveau dans son âme loyale; il enviait le bonheur des deux jeunes gens, bonheur centuplé par une foi vive, parce qu'elle leur enseignait que leur union, formée sous les auspices de la religion, franchirait les bornes étroites de ce monde pour se prolonger dans l'éternité.

« Mathilde s'aperçut du changement qui s'opérait dans les idées et les sentiments de son oncle, et elle le lui dit; le vicomte avoua franchement que rien ne l'éloignait plus de la pratique de ses devoirs.

« — S'il en est ainsi, cher oncle, reprit la noble enfant en caressant le vieillard, pourquoi ne nous accompagneriez-vous pas à l'église, et même au tribunal sacré? »

« M. de Rennohec ne s'y refusa pas. Trois jours plus tard, l'avant-veille du mariage, il s'approcha avec les deux fiancés du banquet eucharistique. Il revint plein de joie au château, déclarant qu'il n'avait jamais éprouvé un bonheur plus intime, plus véritable.

« Toussaint Lhermite, qui s'était montré incrédule avec son maître, redevint croyant avec lui, et s'acquitta aussi sérieusement que le comportait son caractère des obligations qu'impose la religion.

« La nuit qui suivit cette journée si importante dans sa vie, le chevalier de Malte fut saisi d'un mal violent; la fièvre, par intervalles accompagnée de délire, s'empara de lui. Lhermite courut avertir Mathilde et Mme le Gaër, qui s'empressèrent de venir au chevet du vicomte. Il reconnut sa petite-nièce, lui tendit sa main brûlante, en lui montrant le ciel du regard. Mathilde, se penchant sur cette main, la couvrit de baisers et l'arrosa de ses larmes. Le vieillard, ému de la douleur de la jeune fille, s'efforça de la consoler.

« — Si Dieu m'appelle à lui, dit-il, je partirai avec la consolation de te laisser à la garde d'un brave gentilhomme. »

« Mais rien ne pouvait calmer l'affliction de Mathilde. Elle avait reporté sur son oncle, si bon, si dévoué, les trésors d'amour filial que la Providence ne lui avait pas permis d'épancher sur la tête d'un père et d'une mère. Elle ne pouvait se faire à l'idée de le perdre la veille même du jour marqué pour son mariage.

« Olivier, averti dès le matin, arriva en toute hâte au manoir. Le vicomte sourit en le voyant.

« — Je te confie celle que j'aime comme ma fille, lui dit-il; rends-la heureuse. »

« Olivier ne répondit que par ses pleurs.

« Bientôt le malade réclama les sacrements de l'Église, et les reçut avec une piété touchante. Ensuite il témoigna le désir de régler toutes choses, afin que sa nièce, quand il ne serait plus, n'éprouvât ni dommage, ni désagrément. Il fit venir maître Gastinier, notaire à Saint-Malo, et déclara par-devant lui qu'il léguait tous ses biens à Mathilde de Pennohec, sa petite-nièce, à la charge par elle de servir une rente viagère de mille livres à Mme le Gaër, et une autre de pareille somme à Toussaint Lhermite, son fidèle et dévoué serviteur.

« Et, se tournant vers Mathilde :

« — Je n'oublie pas les pauvres, ajouta-t-il : tu leur feras en mon nom d'abondantes aumônes, et tu répareras notre église de Ker-Math. »

« S'adressant ensuite à Olivier, le vicomte poursuivit :

« — Si tu n'étais le fiancé de Mathilde, tu serais de droit son tuteur. Mais il existe un parent de ma nièce au même degré que toi : c'est M. de la Thivonerie, un noble vieillard, universellement respecté pour ses vertus; la tutelle lui reviendra de plein droit. Cependant il est un moyen plus simple d'arranger toutes choses; les formalités voulues sont remplies, avertissez le bon recteur de Ker-Math, et mariez-vous dès aujourd'hui. »

« Mathilde et Olivier supplièrent le mourant de ne point exiger qu'ils s'unissent dans un jour de tristesse et d'accablante douleur.

« M. de Pennohec n'insista pas. Il manda M. de la Thivonerie pour lui donner ses instructions, et il s'endormit paisiblement le lendemain de la mort des justes.

« Nous n'essaierons pas de peindre la poignante affliction de Mathilde devant le cercueil du vicomte Arthur de Pennohec. La pensée seule de sa mort précieuse aux yeux de Dieu la consola.

« A peine le vieux chevalier avait-il fermé les yeux, que Raoul d'Onglandes parut au manoir, à la grande surprise d'Olivier et de Mathilde, qui ne l'avaient point appelé.

« — Vous ne m'attendiez pas? dit-il à la jeune fille d'une voix sombre et presque railleuse.

« — Non, en effet; soyez cependant le bienvenu.

« — Comme proche parent, du moins le plus proche qui vous reste, j'ai le devoir de veiller sur votre patrimoine et de réclamer certains droits.

« — J'ignore ce dont il s'agit, répondit Mathilde; voici Olivier, maître Gastinier le notaire, et M. de la Thivonerie, qui est aussi un de nos parents. »

« A ces mots, la jeune fille se retira, laissant Raoul en présence des personnages qu'elle venait d'annoncer. Le jeune homme exposa sans sourciller ses prétentions. Maître Gastinier l'interrompit en lui disant :

« — Bien fâché pour vous, monsieur d'Onglandes; mais tout est réglé définitivement.

« — Comment! sans moi? »

« Le notaire s'inclina.

« — Tout ce que vous avez fait est illégal, s'écria Raoul d'une voix rauque.

« — Vous êtes dans l'erreur. M. de la Thivonerie, que voilà, est, après M. Olivier de Pennohec, le plus proche parent de M^lle^ Mathilde de Pennohec. Comprenez-vous que la tutelle lui appartient, d'autant plus que M. le vicomte de Pennohec l'a désigné lui-même à son lit de mort? Vous voyez donc bien, ajouta sévèrement le notaire, que vous n'avez rien à faire ici, et que nous avons le droit de trouver étrange votre présence dans cette maison pleine de tristesse et de larmes. »

« Raoul d'Onglandes, étouffant de rage, et sentant qu'il s'était fourvoyé, quitta sur-le-champ le château.

« Le jour suivant fut consacré aux funérailles du vicomte. Sa dépouille mortelle fut déposée dans l'église de Ker-Math, près de son neveu Bertrand de Pennohec et de sa nièce Marguerite, père et mère de Mathilde. M^me^ le Gaër demeura avec la fiancée d'Olivier. Le jeune comte de Pennohec proposa à Toussaint Lhermite de remplir chez lui les fonctions qu'il avait chez le vieux chevalier de Malte, ce que le serviteur accepta volontiers.

III

QUELQUES BEAUX JOURS

« Le 23 octobre 1788 fut un beau jour pour le château de Pennohec et pour les habitants de Ker-Math. Les mai-

sons étaient désertes; toute la population s'était rendue à l'église nouvellement restaurée; les murs du saint temple étaient tendus de draperies blanches, que rehaussaient les armes des Pennohec, portant d'azur à bandes d'or. Les pauvres de la contrée avaient rendez-vous à cette fête. La foule attendait silencieuse l'arrivée des jeunes époux; le grand nombre priait pour leur prospérité.

« Enfin Olivier parut, conduisant à son bras Mathilde de Pennohec. La noble jeune fille, vêtue d'une robe blanche, la tête couverte d'un long voile, n'avait d'autre parure que sa beauté, sa grâce et la candeur virginale répandue sur son doux visage. Olivier de Pennohec n'était pas moins beau que sa fiancée; son œil brillant, sa bouche souriante, attestaient son bonheur.

« Arrivés devant l'autel, les deux jeunes gens s'inclinèrent, puis s'agenouillèrent sur les prie-Dieu préparés pour eux. Bientôt le prêtre parut, celui-là même qui avait préparé le vicomte à la mort; les cheveux blancs qui couronnaient sa tête ajoutaient encore à la vénération que ses vertus lui avaient acquise. Il s'approcha du couple fortuné, lui adressa de touchantes paroles, qui émurent toute l'assistance et firent couler les larmes d'Olivier et de Mathilde; ensuite il les unit devant Dieu et devant les hommes, et les bénit solennellement.

« Le bon recteur monta à l'autel, et offrit pour le bonheur des nouveaux époux l'auguste sacrifice de la messe.

« Les rites sacrés accomplis, le comte et la comtesse de Pennohec se levèrent et sortirent lentement de l'église. Ils

trouvèrent à la porte une double rangée de pauvres, qu'ils traversèrent en souriant à chacun, et en les invitant à les suivre au château.

« La voiture armoriée d'Olivier et de Mathilde les attendait; ils y montèrent et ordonnèrent au cocher d'aller au pas, afin que les habitants de Ker-Math et les pauvres, conviés au banquet nuptial, pussent suivre sans fatigue. Toussaint Lhermite avait voulu, ce jour-là, faire l'office de valet de pied, et il siégeait près du cocher, revêtu de la livrée éclatante de la maison de Pennohec.

« Au bout d'une demi-heure, le comte et la comtesse de Pennohec descendirent à la porte du parc de leur manoir; un brillant soleil d'automne inondait la campagne; sur les pelouses du parc de longues tables, chargées de mets, étaient dressées; les maîtres du château y firent asseoir la multitude qui les avait accompagnés, et ce ne fut qu'après avoir vu tout le monde servi, que les nouveaux époux prirent place eux-mêmes à la table qui leur était destinée. De temps à autre Mathilde se levait, parcourait les rangs de ses joyeux convives, et mettait le comble à leur bonheur, à leur reconnaissance, par de bienveillantes paroles.

« Le soleil, en descendant sous l'horizon, donna le signal du départ; les convives de ce festin rentrèrent dans leurs demeures en bénissant les maîtres du manoir de Pennohec. Nos vieillards racontent encore avec complaisance les détails des fêtes nuptiales d'Olivier et de Mathilde.

« A partir de ce jour, les nouveaux époux firent en-

semble ce que Mathilde avait l'habitude de faire seule; ils parcouraient fréquemment le village et les hameaux dispersés dans la plaine; aucune détresse ne leur échappait; aucune souffrance ne demeurait sans consolation; la plainte du pauvre, du déshérité de la vie, ne montait jamais en vain jusqu'à eux.

« En outre, ils donnaient l'exemple de l'observation de tous les devoirs que la religion prescrit. Le dimanche ils assistaient à la messe, à la paroisse de Ker-Math, avec leurs serviteurs; et ils n'omettaient pas de retourner à l'office du soir. Après le souper, Olivier s'agenouillait au milieu des employés de sa maison, et la prière se faisait en commun.

« Deux ans s'écoulèrent, à la fin desquels Dieu réservait une grande joie au comte et à la comtesse de Pennohec; Mathilde était sur le point de devenir mère. L'horizon politique s'assombrissait en France; les esprits fermentaient; la royauté, humiliée, devenait le jouet des factions, une société nouvelle s'élaborait dans la crise terrible qui commençait. Les maîtres du manoir, tout entiers à leur espérance, au bonheur d'avoir un enfant, un fruit de leur union, ne prêtaient qu'une attention distraite au bruit des événements qui se déroulaient à Paris avec une effrayante rapidité.

« Enfin leurs vœux furent remplis : Mathilde mit au monde un fils, qu'elle nomma Arthur, en mémoire du vieux comte qui avait si pieusement veillé sur ses premières années. Mais, quand le nouveau-né fut présenté au vénérable recteur de Ker-Math, le saint prêtre accueillit

avec une satisfaction mêlée de tristesse l'enfant d'Olivier et de Mathilde.

« — Un jour plus tard, dit-il au comte, et je n'aurais pu baptiser l'innocente créature.

« — Pourquoi, cher recteur? demanda Olivier étonné.

« — J'ai été dénoncé au club de Fougères pour refus de serment; si je ne fuis ce soir, je risque d'être arrêté demain. J'ai l'intention de me cacher dans le voisinage, afin de ne pas abandonner totalement mes ouailles à la dent des loups. »

« Le comte de Pennohec accueillit ces nouvelles avec une profonde douleur; il oublia un moment son fils, sa femme, sa félicité présente, pour ne penser qu'aux persécutions infligées aux ministres de Dieu.

« L'enfant fut baptisé. Aussitôt après l'auguste cérémonie, le digne recteur prit congé d'Olivier et de ses paroissiens les plus dévoués; tous lui pressaient les mains comme à un martyr de Jésus-Christ.

« — Nous reverrons-nous jamais ici-bas? » lui disaient-ils en pleurant.

« Il les consolait en leur rappelant que Dieu, dans sa bonté, ne permet jamais que le triomphe du mal soit de longue durée.

« — La tempête, ajoutait-il, vous le savez par expérience, est essentiellement transitoire; celle qui sévit sur la France passera comme les soulèvements de l'Océan. Ayez donc confiance. »

« Puis il leur promit de leur faire savoir le lieu où il se serait réfugié, afin qu'au besoin ils pussent recourir à son

ministère. La nuit venue, le bon pasteur sortit sans bruit de Ker-Math, et se dirigea vers les genêts.

« L'église du village, veuve de son pasteur, demeura fermée. Olivier et sa femme ne parurent plus dans Ker-Math que pour y secourir les pauvres; ils passaient le dimanche renfermés dans leur manoir, suppléant aux rites solennels par de ferventes prières.

« Mathilde, heureuse épouse, heureuse mère, voulut nourrir elle-même son fils; elle eût cru manquer à une partie de sa mission, si elle eût souffert, sans nécessité, qu'Arthur suçât le lait d'une étrangère. L'éducation de l'enfant commença, pour ainsi dire, au berceau. Persuadé que l'exagération des soins, les précautions dictées par la mollesse, énervent les meilleures constitutions, Olivier voulut qu'on élevât son fils comme les enfants du peuple.

« Mon père allait souvent au château; car il tenait à ferme plusieurs terres qui en dépendaient, et il travaillait pour le compte du seigneur de Pennohec. Il s'était marié, en même temps qu'Olivier, à une femme vertueuse, plus empressée de plaire à Dieu que de s'enrichir, et qui plaçait l'amour du lucre au dernier rang dans ses préoccupations. Sa loyauté, son activité, son habileté et son entente de l'agriculture, l'avaient fait remarquer du comte, qui se plaisait à s'entretenir avec lui des améliorations dont ses vastes domaines étaient susceptibles.

« Outre la culture des terres, mon père se livrait encore à la pêche; il possédait une barque toute neuve,

construite avec ses premières économies, et qu'il conduisait en mer avec adresse. Dans les beaux jours, quand l'Océan se repose de ses furies, les maîtres de Pennohec demandaient quelquefois à mon père de les mener à une promenade sur la plaine liquide. Olivier, Mathilde et leur jeune enfant, se rendaient derrière le rocher que vous apercevez là-bas, à l'endroit où le rivage décrit un angle aigu; c'est là que mon père amarrait sa barque aux formes gracieuses et aux fraîches peintures.

« Arthur, placé sur les genoux de sa mère, souriait aux vagues écumantes qui déferlaient sur la plage; il se laissait bercer par les lames, sans crainte, sans paraître se douter qu'il eût changé d'élément. Le comte, ravi, s'écriait :

« — Il sera brave un jour, notre enfant! »

« Et Mathilde lui chantait une romance bretonne, que mon père a retenue, et qu'il fredonne souvent encore.

— Ce matin, interrompis-je, Pierre Yvonnet, avant que je l'eusse abordé, modulait une romance, celle-là sans doute dont vous parlez.

— Oui, il la préfère à tous les autres chants. D'ailleurs elle est très-belle, même abstraction faite des souvenirs touchants qu'elle nous remémore.

— Bien que je ne connusse pas suffisamment la langue bretonne pour saisir le sens de la romance, j'ai deviné cependant qu'elle se référait à des événements qui tenaient quelque place dans la vie d'Yvonnet.

— Vous étiez dans le vrai. Voulez-vous que je vous traduise cette sorte d'élégie?

— Non, pas aujourd'hui. Il me tarde que vous poursuiviez le récit intéressant que vous avez commencé. »

Simon continua donc :

« Aujourd'hui encore, malgré les longues années écoulées depuis, mon père ne peut évoquer cette époque de sa vie sans verser des larmes d'attendrissement. Il voit toujours le comte et la comtesse de Pennohec avec leur enfant dans sa barque.

« A ces jours calmes, heureux, allaient succéder de rudes épreuves. Le juste, comme le méchant, est soumis aux dures conditions de l'existence humaine, dans laquelle, la plupart du temps, la somme de la souffrance l'emporte sur celle de la joie.

« L'année sinistre de 1793 s'était ouverte sous de lugubres auspices : les partis, emportés par d'ardentes passions, avaient fait tomber une tête royale : le vieux monde de la féodalité et de l'aristocratie, debout depuis des siècles, achevait de s'écrouler dans le sang. Il n'existait plus que des ruines, sur lesquelles planait le génie de la haine et de la vengeance, et nulle part l'ordre nouveau qui devait surgir du cataclysme n'apparaissait. Trône, autels, noblesse, clergé, tout semblait voué à une ruine inévitable, qui n'atteignait pas seulement les institutions, mais aussi les hommes. L'échafaud se dressait sur tous les points du territoire français, et la machine à meurtre commençait à fonctionner sans relâche. La répression, comme l'attaque, était sans pitié ; la proscription frappait en masse,

non point exclusivement les ennemis notoires, mais encore jusqu'à ceux qu'on soupçonnait de l'être.

« Malgré la terreur qui se déchaînait sur la France, malgré la menace incessante de la guillotine, malgré tant de décrets destinés à frapper les nobles, le comte de Pennohec, dans les premiers jours de 1793, n'avait point encore été inquiété. Il se croyait oublié, ou suffisamment protégé par l'affection et la reconnaissance de ceux qu'il soulageait si volontiers dans leur fréquente détresse. Cependant le départ d'un bon nombre de nobles de la Bretagne avait alarmé Mathilde; elle se disait que le danger devait être bien grand, puisque tant de familles inoffensives, étrangères à toutes les luttes, ne se croyaient plus en sûreté sur le territoire de la patrie. Elle communiqua ces réflexions à Olivier.

« — Ne ferions-nous pas bien, mon ami, ajouta-t-elle, de suivre ces exemples et de chercher un abri hors de France? Nous nous devons à Arthur. Que deviendrait notre enfant si la proscription nous atteignait? »

« Le comte demeura pensif un instant; puis il répondit :

« — Je ne pense pas que nous ayons rien à craindre. Quel serait le sort de tant de malheureux qui ne vivent que de nos aumônes, si nous émigrions? Ensuite, si tous les hommes amis de l'ordre quittent la France, comment l'arracher plus tard aux mains violentes qui la déchirent? Il me semble que ce serait lâcheté à moi de partir avant que ma tête soit sérieusement mena-

cée; non, je n'abandonnerai pas le poste où m'a placé la Providence. Pourtant je verrais avec bonheur ton départ pour l'Angleterre et celui d'Arthur; il suffit que je reste ici.

« — Nous ne nous séparerons point de toi, s'écria Mathilde; ta destinée sera la nôtre.

« — A la garde de Dieu, reprit Olivier; j'espère qu'il prendra en considération les motifs qui nous inspirent en ce moment, et qu'il nous préservera de tout mal. »

« Il ne fut plus question de départ au château de Pennohec. Cependant les nouvelles sinistres arrivaient coup sur coup. Toussaint Lhermite, qui, malgré ses travers, était sincèrement dévoué à ses maîtres, se rendait chaque soir à Fougères ou à Saint-Malo, pour y apprendre ce qui se passait. La mort de Louis XVI, l'appel fait par la Convention à tous les peuples pour les engager à briser l'autorité, la déclaration de guerre qu'elle venait de jeter fièrement aux rois de l'Europe coalisés, la marche des armées vers toutes les frontières, l'effervescence qui régnait dans les villes, tout cela disait assez que le mouvement révolutionnaire n'était pas près de se calmer, et que l'orage se poursuivrait encore de longs jours.

« D'un autre côté les arrestations se multipliaient; le gouvernement était aux mains d'hommes énergiques, inexorables, incapables de pitié; sous le nom de Comité de salut public, ils s'arrogeaient sur le pays une terrible dictature.

« Un jour, Lhermite rapporta que le comité venait d'expédier l'ordre à l'assemblée du département d'arrêter tous les prêtres et tous les nobles qui n'auraient pas donné de gages à la révolution, c'est-à-dire, dans le langage de l'époque, qui n'auraient point pris une part active aux événements, et rompu par des actes significatifs avec l'ancien ordre de choses.

« — Nous n'avons montré aucune hostilité au régime nouveau, répondit le comte; l'arrêté du Comité de salut public ne nous concerne pas.

« — Vous êtes dans l'erreur, Monsieur, reprit Toussaint. Les hommes qui règnent aujourd'hui sont implacables; ils se proscrivent même les uns les autres; la Gironde tout entière, la fraction la plus modérée de la Convention, vient d'être décrétée d'accusation.

« — Il y avait une lutte entre eux et la Montagne; s'ils eussent été les plus forts, ils eussent fait subir le même sort à leurs ennemis.

« — Ainsi, vous ne voulez pas fuir? demanda le vieux serviteur avec un accent douloureux.

« — Je n'en vois pas la nécessité, mon bon Toussaint, répliqua Olivier; tu t'alarmes à tort; je ne cours certainement aucun danger.

« — Il faut donc que je vous dise tout, monsieur le comte, reprit Lhermite.

« — Quoi donc? Qu'y a-t-il de plus?

« — Il y a que le district de Fougères est sur le point de lancer contre vous un mandat d'arrestation. »

« A cette révélation, le comte de Pennohec pâlit : non qu'il craignit pour lui-même; mais il pensait à sa femme, à son enfant qui avait trois ans à peine. On était aux premiers jours de juin; Mathilde n'assistait pas à l'entretien de son mari et de Toussaint Lhermite; elle arriva, donnant la main à Arthur, au moment où le vieux serviteur achevait d'apprendre à son maître quel danger le menaçait. L'enfant courut à son père, sollicitant un baiser, une caresse; mais Olivier, absorbé dans ses pensées, sembla ne pas voir Arthur, qui s'arrêta le cœur gros, et regardant tour à tour son père et sa mère. La comtesse remarqua sur-le-champ la pâleur de son mari.

« — Qu'as-tu donc, mon ami? s'écria-t-elle; qu'est-il arrivé?

« — Hélas! nous devons subir le sort de tant d'autres; la proscription est sur le point de m'atteindre, quoique je n'aie rien fait qui puisse me compromettre. »

« Mathilde, à ces mots, se sentit près de défaillir; mais ce ne fut qu'un instant, et, ranimant son courage, elle demanda au comte :

« — Que sais-tu? ne me cache rien.

« — Je dois être arrêté sous peu.

« — Il faut fuir, déclara avec force l'infortunée comtesse; car aujourd'hui l'arrestation, c'est la mort.

« — Il me reste le choix entre deux partis, répondit Olivier. La résistance s'organise activement en Vendée, sous des chefs habiles et intrépides; je puis aller leur offrir mon épée, mon dévouement.

« — Mais c'est la guerre civile, cela, reprit Mathilde. Je n'aimerais pas, mon ami, te voir verser le sang de tes compatriotes.

« — Alors je n'ai d'autre moyen de salut que l'émigration.

« — Eh bien, il faut l'employer.

« — Crois-tu qu'il soit facile de quitter le sol français? Il me faut partir sur-le-champ, si je ne veux être prévenu par les agents du district.

« — Qui t'arrête?

« — J'ai deux voies pour la fuite, il est vrai; mais l'une et l'autre sont impraticables.

« — Pourquoi cela?

« — En prenant ma route par terre, il me faudrait traverser toute la France, et je risquerais trop de tomber aux mains des nombreux émissaires du Comité de salut public.

« — Tu as la mer.

« — Oui, sans doute. Mais la côte est rigoureusement surveillée; je ne trouverai pas un vaisseau ami qui me reçoive. »

« Mathilde, accablée par ces désolantes perspectives, se laissa tomber sur un fauteuil placé auprès d'une petite table; elle appuya son coude sur la table, et, prenant son front dans sa main, elle se mit à réfléchir, tandis qu'Arthur s'efforçait d'attirer son attention. Après un silence de quelques instants, elle leva sur Olivier un regard plus assuré, et elle lui dit :

« — Il faut émigrer.

« — Quelle route prendre? répliqua Olivier avec découragement. Celle de terre, je te l'ai démontré, est impossible : la mer est fermée.

« — C'est vers l'Angleterre que tu dois penser à te diriger, déclara la comtesse.

« — Crois-tu donc que je réussirai à tromper la vigilance des gardes-côtes! Non, non, ne te berce pas de cette illusion, tu serais cruellement désabusée. »

Mme le Gaër venait d'entrer; elle avait entendu les dernières paroles de Mathilde et de M. de Pennohec.

« — Si vous voulez me permettre d'intervenir, dit-elle à son tour, je vous exposerai ma manière de voir; peut-être mon avis vous semblera-t-il de quelque utilité.

« — Vous avez pleine liberté, chère madame le Gaër, répondit Mathilde. Que conseillez-vous à mon mari?

« — Je pense comme vous, mon enfant, qu'il n'a d'autre moyen de salut que de se réfugier en Angleterre.

« — Oui; mais comment franchir le détroit? demanda le comte de Pennohec.

« — Permettez que j'achève, Olivier, » reprit Mme le Gaër, qui vivait avec les deux époux dans une douce intimité, légitime hommage rendu à ses vertus, à son dévouement. « Vous savez, continua-t-elle, que la Grande-Bretagne vient de déclarer les ports français en état de blocus; il est donc certain que ses croisières

ne tarderont pas à s'approcher de nos côtes. En outre, elle aura à cœur de mettre un frein à l'audace des corsaires qui s'élancent chaque jour du port de Saint-Malo. Il ne faut donc qu'un peu de patience; l'occasion de fuir, de gagner un navire anglais, se présentera prochainement.

« — En attendant, où me cacherai-je? Dans quelle retraite pourrai-je me dérober aux recherches?

« — Ne trouverez-vous pas à Ker-Math une chaumière qui consente à vous offrir l'hospitalité pour quelques jours?

« — Les habitants du village, bien qu'affectionnés à notre maison et pleins de sympathie pour nous, sont loin d'être braves; aucun d'eux n'osera jamais offrir asile à un proscrit.

« — Vous jugez mal les habitants de Ker-Math, » déclara une voix rude.

« En même temps un homme jeune encore, de taille moyenne, mais de forte musculature, entra dans la salle, dont la porte était restée entr'ouverte. C'était mon père, Pierre Yvonnet.

« Les regards d'Olivier, de Mathilde, de Mme le Gaër, se tournèrent vivement vers le brusque serviteur; le petit Arthur, qui le connaissait, et qui aimait tant les promenades en mer dans la barque du pêcheur, courut à lui et s'empara d'une de ses mains. Pierre Yvonnet tenait de l'autre son fusil, et un coutelas de chasse était passé dans sa ceinture rouge. Le Breton écarta douce-

ment l'enfant, ôta son large chapeau de feutre, et s'avança jusqu'à M. de Pennohec.

« — Que dis-tu? murmura Olivier surpris.

« — Je dis, monsieur le comte, reprit Yvonnet, que vous êtes injuste envers nous. Il y a dans Ker-Math de braves cœurs prêts à vous défendre. »

« En parlant ainsi, il appuyait sa main sur sa large poitrine.

« — Tu sais donc...?

« — Je sais tout. Un mandat d'arrêt va être lancé contre vous; si vous ne fuyez, vous êtes perdu.

« — Certainement; je ne me fais aucune illusion sur le sort qui m'attend.

« — Eh bien, ce sort funeste, il faut l'éviter.

« — Est-ce possible?

« — Croyez-vous que je serais ici, comte de Pennohec, si je n'avais un moyen de salut à vous proposer?

« — Quel est-il?

« — Je n'en vois qu'un seul; mais il est bon. Les vaisseaux anglais croisent depuis hier en vue du port de Saint-Malo; allez leur demander un refuge.

« Tu oublies qu'il est nécessaire avant tout de gagner la haute mer.

« — N'ai-je pas ma barque? repartit simplement le Breton. Elle est en bon état. Elle vous conduira en sûreté, j'en réponds. »

« Olivier, Mathilde, Mme le Gaër, gardaient le silence. Yvonnet, ne sachant que penser, reprit:

« — Mon offre contrarierait-elle vos projets? pourtant je crois vous proposer le meilleur parti.

« — Non, ne pense pas cela, mon bon Yvonnet, répliqua le comte; je connais ton dévouement; je rends hommage à ta générosité; mais je ne puis accepter.

« — Vous ne pouvez accepter? dit lentement le pêcheur, et pourquoi?

« — Parce que je ne veux point exposer ta vie; ta femme, tes enfants n'ont d'autre ressource que tes bras : que deviendraient-ils si tu leur étais enlevé?

« — Il se faut entr'aider, répondit Yvonnet : vous nous avez prouvé mille fois que ce divin précepte n'était pas une vaine formule; à mon tour de l'accomplir. Quant aux dangers, ajouta le Breton, il y a Dieu au ciel pour les écarter, et ceci sur la terre. »

« Et, en prononçant ces derniers mots, il montrait d'un geste résolu son fusil et son couteau de chasse.

« — Olivier, dit Mme le Gaër, vous ne devez pas refuser le secours que Dieu vous envoie; Pierre Yvonnet peut vous sauver.

« — As-tu donc un plan pour me tirer d'ici? interrogea le comte, ému du dévouement du pêcheur.

« — Mon plan est de vous prendre dans mon embarcation, et de vous conduire à bord d'un vaisseau anglais.

« — Ta barque, amarrée derrière le rocher, est tellement en vue, que tu ne pourras quitter le rivage sans être aperçu.

« — Je ne l'ignore pas; mais je crois avoir le moyen de tourner la difficulté.

« — Comment feras-tu?

« — Il n'est pas encore midi, répondit Yvonnet; je vais partir à l'instant. Je feindrai d'aller à la pêche, et, ce soir, à la nuit, j'entrerai dans une anse solitaire située entre le golfe de Saint-Malo et la baie de Saint-Brieuc. Je cacherai ma barque sous un rocher qui surplombe; puis je viendrai vous prendre en toute hâte; nous regagnerons l'embarcation, où nous resterons jusqu'à ce qu'un navire anglais soit en vue. Nous pourrons demeurer deux jours, trois même s'il le faut, au milieu des rochers qui bordent l'anse dont je parle, sans que nous soyons découverts. Les genêts s'avancent jusqu'au rivage; je connais les sentiers tortueux qui les traversent. »

« Olivier de Pennohec accueillit la proposition du pêcheur. Cependant, son regard s'étant arrêté sur sa femme, sur son fils :

« — Pourquoi nous séparer? dit-il. Ma femme, mon fils, peuvent être exposés ici.

« — Assurément, mon ami, répondit Mathilde, il me serait agréable de partager ta destinée; mais je ne le dois pas.

« — Qui t'en empêchera ?

« — Nous n'avons aucunement prévu cette fuite, devenue nécessaire pour toi; par conséquent nous mettrons le pied sur la terre étrangère dépouillés de tout; il nous faudrait mendier notre subsistance. Si j'étais

seule avec toi, je me résignerais facilement à ces dures extrémités; mais nous avons un enfant : sa frêle existence résisterait-elle à de pareilles épreuves? »

« Le comte, comprenant que la noble femme avait raison, ne répondit pas. Mathilde reprit :

« — En restant au château de Pennohec, je veillerai sur nos domaines, je les conserverai; et puis, en Angleterre, quand la somme que tu vas emporter sera épuisée, tu pourras faire un emprunt, dont la garantie sera notre terre. »

« Olivier soupira et n'insista plus.

« — Madame a raison, opina Yvonnet; il importe qu'elle reste en ce pays pour que vos biens ne soient pas confisqués.

« — On me considèrera comme émigré, répliqua le comte, et l'on n'hésitera pas à s'en emparer au nom de la république.

« — Oui, avoua le pêcheur, si la famille entière désertait le sol français. A votre défaut, votre fils sera investi de la propriété. Mais il est temps que je m'éloigne.

« — A quelle heure reviendras-tu? interrogea Olivier.

« — A dix heures, autant que je puis le prévoir, je serai sous les murs de votre parc, dans les genêts qui s'étendent du côté de Lamballe. Vous ouvrirez avec précaution la porte qui donne sur la vallée, et vous ferez entendre le cri de la chouette. Je vous rejoindrai à l'in-

stant. Seulement, soyez armé, afin que nous puissions nous défendre en cas d'attaque.

« — Je suivrai fidèlement tes instructions, » affirma le comte de Pennohec.

« Sans rien ajouter de plus, Pierre Yvonnet salua les maîtres du manoir, remit sur sa tête son large chapeau de feutre, et sortit de l'habitation seigneuriale par le parc ; de là il se glissa dans les genêts, après avoir examiné longuement la vallée, et, par des sentiers détournés, il se rendit au rocher où sa barque était amarrée. Il déposa son fusil, une poire remplie de poudre et son coutelas dans la cabine, sous un paquet de filets. Ensuite il détacha l'embarcation du rivage, saisit les deux avirons d'une main vigoureuse, et fit voler l'embarcation sur les flots. Pendant tout le reste du jour, il parut occupé de pêche, tout en se tenant isolé. Dès que la nuit eut enveloppé l'Océan, il fila rapidement entre les écueils, et gagna en quelques instants la petite anse dont il avait parlé. Il tira sa barque sous le rocher, dont les saillies la dérobaient à la vue, et il retourna sur-le-champ au manoir de Pennohec. Il s'approcha avec précaution de la porte du parc. A peine y était-il arrivé, que le signal retentit ; Yvonnet répondit au cri du comte, et le rejoignit. Olivier portait des armes et un panier de provisions, précautions utiles au cas où il faudrait attendre quelques jours les navires anglais.

« La séparation avait été douloureuse au château de Pennohec. Olivier et Mathilde demeurèrent longtemps dans les bras l'un de l'autre, sanglotant, pleurant et se

répétant mille fois les paroles de l'adieu ; la scène devint plus attendrissante encore lorsque le comte, prenant dans ses bras son fils, l'inonda de ses larmes, puis leva les yeux au ciel, comme pour le confier à Dieu ; il embrassa M^me^ le Gaër.

« — Vous veillerez, lui dit-il d'une voix étouffée, sur ce que j'ai de plus cher au monde. »

« La vertueuse dame lui promit de ne pas se séparer de Mathilde.

« — Où irais-je ? ajouta-t-elle ; votre noble épouse n'est-elle pas aussi mon enfant ? »

« Toussaint Lhermite, malgré son âge, voulait accompagner son maître dans sa fuite.

« — Feu M. le vicomte, alléguait-il, ne pouvait se passer de mes services. Tout le temps que j'ai été attaché à sa personne, je ne l'ai pas quitté un seul instant. »

« Le vieux serviteur se résigna difficilement à demeurer au manoir, tandis que le comte allait en sortir. Il ne fut pas éloigné d'objecter que sa naissance et sa position le mettraient en butte aux persécutions des agents du Comité de salut public.

« Enfin Olivier franchit le seuil de cette demeure, où pendant plus de quatre ans il avait goûté le bonheur le le plus pur à côté de la plus sainte des épouses. Il s'enfuit, pour ainsi dire, du château, et gagna à pas précipités la porte du parc.

« Il était temps que le comte abandonnât le pays. Le lendemain même de son départ, un peloton de soldats venu de Fougères enveloppa le manoir de Pennohec ;

le chef pénétra dans l'habitation, et demanda à parler au ci-devant comte. Ce fut Toussaint Lhermite qui se présenta. Le vieux serviteur se mettait peu en peine des décrets de la Convention et des mesures du district; il reçut rudement l'officier, et lui demanda ce qu'il désirait. Celui-ci, étonné d'abord de l'audace de Toussaint, le toisa quelques minutes en silence; ensuite il lui répondit :

« — Je veux voir ton maître; où est-il?

« — Parlez poliment, Monsieur, répliqua le serviteur, et sachez à qui vous vous adressez.

« — Drôle, tu te joues de moi, » s'écria l'officier.

« Peut-être allait-il ordonner l'arrestation de Lhermite, lorsque parut M^me^ de Pennohec, accompagnée de M^me^ le Gaër.

« — Qu'est-ce donc? interrogea-t-elle, étonnée de la présence de la force armée.

« — Citoyenne, dit l'officier, vous êtes la femme du ci-devant comte de Pennohec?

« — Oui; que me voulez-vous?

« — Il faut que je voie votre mari.

« — Est-ce absolument nécessaire?

« — C'est indispensable.

« — J'en suis désolée, Monsieur, mais mon mari n'est pas ici.

« — Où est-il?

« — Il me serait difficile de vous renseigner d'une manière bien précise. Tout ce que je puis vous apprendre, c'est qu'il a quitté cette maison hier soir. Il

est inutile que vous le cherchiez; il n'est plus dans le pays.

« — Vous comprenez, citoyenne, reprit l'officier, que je ne saurais m'en rapporter à votre parole. Je suis chargé de mettre à exécution contre le ci-devant comte un mandat d'arrestation émané du district de Fougères; mes soldats et moi nous ferons une perquisition chez vous.

« — Soit, répliqua Mathilde, remplissez votre mission; mais vous ne trouverez pas mon mari. »

« Le château fut fouillé de fond en comble, ainsi que le parc et les dépendances; les recherches, bien entendu, n'aboutirent à rien. L'officier et les soldats se retirèrent, mécontents de leur insuccès.

« Cependant la comtesse de Pennohec et ses fidèles serviteurs éprouvaient une vive inquiétude au sujet d'Olivier. La journée se passa sans qu'Yvonnet reparût; la nuit et le jour suivant s'écoulèrent dans une anxiété croissante. Le soir vint, et Mathilde commençait à redouter un malheur, lorsqu'un coup de cloche retentit à la porte du manoir. On ouvrit, et Pierre Yvonnet, horriblement pâle, se précipita dans le salon, où Mathilde, M^me^ le Gaër et Toussaint Lhermite accoururent. A la vue de la figure défaite du pêcheur, la comtesse trembla de tous ses membres, une sueur froide lui perla au front, et elle n'eut que la force de demander :

« — Eh bien! Olivier?

« — Il est sauvé, répondit Yvonnet en se jetant sur

un fauteuil ; car il était exténué de fatigue, n'ayant pas dormi depuis deux nuits.

« — Il est sauvé! répéta Mme de Pennohec avec un cri de joie : est-ce bien vrai?

« — Je l'ai vu monter, il y a quatre heures environ, à bord d'une frégate anglaise.

« — O mon Dieu, soyez béni, s'écria Mathilde en tombant à genoux. Et vous, Yvonnet, reprit-elle, comment pourrons-nous jamais nous acquitter de la dette de reconnaissance que nous venons de contracter envers vous?

« — Vous l'avez payée à l'avance, Madame, dit le pêcheur, par les innombrables bienfaits dont vous n'avez cessé de combler les habitants de Ker-Math. Je suis heureux aujourd'hui de vous avoir prouvé que nous avons du cœur.

« — Je reconnais volontiers, déclara Mathilde, que mon mari était injuste à votre égard, en refusant de croire que vous sauriez montrer du courage si les circonstances l'exigeaient.

« — Il suffit, comtesse de Pennohec, reprit le Breton : ne parlons plus de ces choses, mais des mesures à prendre pour l'avenir. Il importe que je sois en fréquente communication avec vous. Mais comme votre maison sera plus surveillée que jamais, voici les précautions que nous prendrons : de deux nuits l'une, tantôt à une heure, tantôt à une autre, selon qu'il sera toujours convenu à l'avance, je m'introduirai dans le parc du château ; Toussaint Lhermite, ou n'importe lequel de vos

fidèles serviteurs, viendra me rejoindre au rendez-vous assigné. Si j'ai des nouvelles du comte, je vous les transmettrai.

« — Quoi! s'informa Mathilde, vous pourrez entretenir des relations avec le pauvre exilé? Comment ferez-vous?

« — C'est mon secret, répondit Yvonnet en souriant; permettez-moi, Madame, de le garder, au moins pendant quelque temps.

« — Vous êtes meilleur juge que moi de ce qui convient, » répliqua la comtesse.

« Après avoir rassuré la noble épouse d'Olivier, Pierre Yvonnet regagna sa maison, que l'inquiétude commençait à gagner. Bien que le pêcheur passât souvent les nuits hors du logis, sa femme, effrayée des sinistres rumeurs qui circulaient dans la contrée, craignait qu'il ne fût engagé dans quelque entreprise périlleuse. Son retour la rassura complétement ; car, pour ne point l'alarmer, Yvonnet se garda de lui raconter la part qu'il avait prise à la fuite du comte de Pennohec. »

IV

DOULOUREUSES ÉPREUVES

« Nous demanderons maintenant au lecteur de nous suivre dans une excursion rétrospective. A partir de la mort du vieux vicomte de Pennohec, nous avons gardé le silence sur un personnage mis en scène au début de cette histoire : nous voulons parler de Raoul d'Onglandes. L'ancien ami d'Olivier ne reparut pas au château ni au village de Ker-Math, après la déception qu'il avait éprouvée en présence de M. de la Thivonerie et du notaire Gastinier. Le comte et Mathilde mariés, il partit aussitôt pour Paris. Il y demeura quatre ans, durant lesquels on n'entendit que vaguement parler de lui : seulement le bruit courut qu'il avait embrassé avec ardeur la cause de la révolution, et qu'il se trouvait lié avec les plus fameux démagogues.

« Raoul d'Onglandes revint à son manoir à la fin de l'année 1792, un peu après la proclamation de la république. Il ramenait une femme imbue comme lui, par conviction ou par calcul, il serait difficile de dire

lequel, des idées exagérées, irréalisables, en vogue dans les clubs parisiens. Bien que professant en paroles le culte du peuple souverain, la citoyenne d'Onglandes se montrait fière, hautaine, inabordable, avec les habitants de la contrée. Aucune châtelaine de notre Bretagne n'avait déployé la morgue insupportable de l'épouse de Raoul. Le baron d'Onglandes avait contracté ce mariage pour donner à ses amis un gage de la sincérité de ses sentiments révolutionnaires, ou plutôt démagogiques. Ayant rencontré cette femme chez le député Legendre, il s'était épris de sa beauté; puis, sachant qu'elle était née dans la plus obscure condition, il avait pensé à demander sa main; ses amis politiques l'encourageaient dans ce projet.

« — Par là, lui dirent-ils, tu effaceras la tache originelle de ta naissance aristocratique; tu entreras dans les rangs du peuple. »

« Le lendemain de cette étrange union, Raoul s'en repentit. Mais il n'était plus temps : la chaîne était rivée; il fallait la subir, la porter. Ce fut alors qu'il prit la résolution de retourner à son manoir, près de Lamballe. L'idée de dominer en maîtresse dans une de ces demeures seigneuriales, que la révolution dépeuplait quand elle ne les démolissait pas, sourit à Lucrèce d'Onglandes, et elle suivit volontiers son mari. Une fois installée au château du ci-devant baron, elle oublia qu'elle-même avait prêché l'égalité, et elle exerça l'autorité la plus tyrannique sur les malheureux qui dépendaient d'elle.

« Raoul rentra sombre, en proie à des remords qu'il s'efforçait de dissimuler, dans la résidence de ses pères. Dès le lendemain il prit la direction du club de Fougères, et fut nommé président du district. Il imprima aussitôt à l'administration une effrayante activité; sur sa motion, un arrêté fut rendu, qui ordonnait la fonte des cloches pour en fabriquer du canon ou de la monnaie; une seule était exceptée dans chaque paroisse. Ker-Math possédait une magnifique sonnerie de quatre cloches; trois furent brisées, la plus petite seulement demeura dans le clocher.

« Ainsi, quand l'ordre d'arrestation d'Olivier fut rendu, c'était Raoul qui présidait l'assemblée du district, et il fut soupçonné d'avoir provoqué l'arrêté. Pourtant les preuves du fait n'ont jamais été fournies.

« L'ex-baron d'Onglandes appartenait à une famille qui devait son illustration à la marine; lui-même avait été formé par son père au rude métier d'homme de mer, et il était admirablement doué pour fournir une brillante carrière dans cette glorieuse profession. Las des discordes civiles, ne trouvant point le repos à son foyer, éprouvant de jour en jour une antipathie plus profonde pour la femme qu'il avait épousée si légèrement, il appelait de tous ses vœux l'heure qui lui permettrait de s'affranchir d'une telle existence.

« Raoul était dans ces dispositions, lorsque la nouvelle que l'Angleterre se déclarait contre la France éclata sur les côtes de Bretagne. L'ex-baron d'Onglandes saisit avidement l'occasion. Il acheta à ses frais un navire élégant,

qu'il arma en course; puis il recruta, moyennant de belles promesses, une troupe de matelots déterminés : quarante canons défendaient le bâtiment.

« Une fois sur son rapide corsaire, Raoul se sentit un autre homme : afin de rompre avec un passé dont il rougissait, il répudia le nom de ses pères, qu'il avait flétri, et voulut, sous celui de Varcof, retremper sa race dans un baptême de gloire.

« Bientôt le hardi capitaine s'acquit une réputation brillante, et devint la terreur des Anglais. Chaque fois qu'il rentrait au port de Saint-Malo, il traînait à sa suite quelque bâtiment capturé sur l'ennemi.

« Un jour, on vit un gros vaisseau britannique, désemparé par un coup de vent, dériver à la côte, en dehors de la chaîne de récifs qui couvrent l'embouchure de l'Ille et de la Rance; comme il lui était impossible de reprendre le large, il jeta ses ancres, et tâcha de se maintenir contre le courant qui l'entraînait sur les écueils. Malgré la position défavorable du navire, personne n'osait l'attaquer, car il portait quatre-vingts canons; en outre, le bâtiment qui se serait risqué à prendre la mer par ce gros temps eût pu se briser contre les rochers.

« La lutte paraissant impossible, les pêcheurs et les petits corsaires de Saint-Malo contemplaient à distance le vaisseau anglais, regrettant qu'il ne se trouvât là aucun navire de guerre pour engager la partie; une vive irritation se manifestait parmi les spectateurs.

« — Le *Goddam*, disaient les vieux loups de mer en grinçant des dents, a de la chance, vraiment; le temps se

fait son complice. Que font donc les marins de la république, qui laissent impunément insulter nos côtes? »

« D'autres reprenaient :

« — La Convention nationale, qui décrète quatorze armées pour défendre les frontières, oublie-t-elle que nos côtes sont ouvertes à l'ennemi? Que ne décrète-t-elle aussi des navires? »

« Ainsi parlait-on dans la foule indignée et furieuse de ne rien pouvoir contre l'anglais.

« Tout à coup un navire aux proportions élégantes, à la coque nouvellement peinte, armé de quarante canons, et ne portant que peu de voiles, parut à la pointe du cap Frehel. Favorisé par le vent qui le prenait en poupe, il filait comme une flèche; les hommes qui le montaient se tenaient immobiles et silencieux. Bientôt il se montra au-dessus de l'anglais. Alors il arbora fièrement à son grand mât le pavillon tricolore, et marcha droit sur le bâtiment ennemi, qui faisait de prodigieux efforts pour se relever.

« A la vue de l'audacieuse manœuvre du navire français, les spectateurs de cette scène émouvante éclatèrent en applaudissements. Toutefois l'anxiété était grande : on se demandait comment un bâtiment de force si disproportionnée triompherait du colosse sur lequel il allait se ruer.

« — M'est avis que le capitaine Varcof aura affaire à forte partie, dit un petit homme vêtu en pêcheur, en frappant sur l'épaule d'un hercule qui fumait sa pipe près de

lui; je crains bien qu'il ne réussisse pas à crocher ce gros anglais. »

« Le géant retira gravement sa pipe, s'essuya la bouche du revers de sa manche, et répondit sur le même ton :

« — Le milord est dans une bien mauvaise passe; si le corsaire parvenait à lui couper ses ancres, l'affaire serait claire.

« — Oui, sans doute; mais l'anglais auparavant pourra bien montrer les dents. Il crachera sur le pont du corsaire une pluie de fer qui en découdra plus d'un. »

« Au moment où le pêcheur achevait ces paroles, Varcof, car c'était bien lui, serrait le bâtiment anglais. Celui-ci se tenait prêt à le recevoir, et lui lâcha une bordée quand il le vit à portée de boulet. Le corsaire ne daigna pas répondre. Il avait reçu debout la décharge; quelques hommes tombèrent; mais, à part un trou dans la coque, un mât à demi brisé, il avait peu de dommage. La fumée s'étant dissipée, il passa comme un trait à l'arrière de l'anglais, dont il balaya le pont en faisant feu successivement d'une partie de son artillerie; puis, virant subitement de bord, il fit tomber un nouvel ouragan de fer au milieu des marins britanniques. Un voile d'épaisse fumée enveloppait les deux navires; lorsqu'elle se fut évaporée, on vit quatre ou cinq matelots du corsaire rejoindre leur vaisseau, tandis que l'anglais oscillait d'une manière terrible, ballotté sur une seule ancre; les autres venaient d'être coupées.

« Varcof et ses hardis compagnons regagnèrent rapidement le port de Saint-Malo; car la mer devenait à chaque instant plus mauvaise. Les Anglais s'aperçurent avec terreur de l'opération accomplie par les corsaires avec un rare bonheur. Au bout de quelques instants, l'ancre unique qui maintenait leur navire céda, et il alla se briser sur les rochers. C'est à peine si la moitié de l'équipage put être recueillie sur la côte.

« Ceci se passait au plus fort de la Terreur, environ huit mois après le départ d'Olivier de Pennohec. Mathilde, grâce à sa prudence et aussi à l'affection que les habitants du pays lui avaient vouée, ne fut pas inquiétée. Elle apprit par Pierre Yvonnet que son mari avait heureusement abordé en Angleterre, et elle se consola à la pensée que, l'orage calmé, elle pourrait le revoir, soit en France, soit sur la terre étrangère.

« Pendant deux ans le pêcheur, qui parfois s'aventurait jusque sur les côtes de la Grande-Bretagne, procura à la comtesse de Pennohec des nouvelles de son mari. Un soir, au retour d'une longue course en mer, il vint tout rayonnant de bonheur au manoir. A son arrivée, il fut surpris de ne rencontrer que des figures en deuil. N'osant, dans son anxiété, adresser aucune question, il se hâta de pénétrer dans l'habitation, et demanda la comtesse.

« — Madame est occupée, lui fut-il répondu.

« — Que se passe-t-il donc ici? ne put-il s'empêcher de dire.

« — Venez, » répliqua le serviteur qui l'avait introduit;

et il le conduisit à une chambre du premier étage. Ses regards se portèrent d'abord sur un lit entouré de vastes rideaux à moitié entr'ouverts; dans ce lit gisait un moribond; au chevet se tenait Mathilde, veillant pieusement sur le malade. Impressionné par cette scène, Yvonnet s'approcha lentement, et reconnut sur la couche de douleur Toussaint Lhermite. Le vieux serviteur, dont le cœur était excellent malgré ses travers, s'était difficilement consolé de la mort du vicomte de Pennohec; mais le départ d'Olivier, en mettant le comble à ses chagrins, avait achevé de l'accabler.

« — Mon jeune maître, disait-il souvent, m'a refusé la faveur de l'accompagner sur la terre d'exil, je mourrai de cette séparation; je ne reverrai jamais le comte Olivier. »

« En vain M^me^ de Pennohec s'efforça de ranimer l'espérance dans l'âme de Toussaint.

« — Je sens, répétait-il obstinément, que mon bail avec ce monde touche à son terme; je ne regrette qu'une chose en quittant la vie, c'est de ne pouvoir serrer la main du comte. »

« En apercevant le pêcheur qu'il connaissait, Toussaint Lhermite fit un geste de satisfaction, et appela Yvonnet près de lui. Le Breton, ayant salué Mathilde, s'approcha du malade.

« — Quelles nouvelles de là-bas, murmura celui-ci; car il savait bien qu'Yvonnet était l'intermédiaire habile des correspondances d'Olivier avec sa famille.

« — Les nouvelles sont excellentes, répondit le pêcheur.

« — Vous avez reçu quelque message de mon mari? interrogea la comtesse avec empressement.

« — Mieux que cela, déclara Yvonnet.

« — Comment? que voulez-vous dire? » reprit Mathilde en tressaillant.

« En même temps un éclair de joie brilla dans les yeux de Toussaint.

« — J'ai franchi le détroit avant-hier, ajouta Yvonnet; j'ai abordé en Angleterre.

« — Et tu as vu notre maître? s'enquit le malade, qui se souleva à demi sur ses oreillers.

« — Je l'ai vu. Je me suis hâté de me rendre à la ville du littoral où il réside, et j'ai passé une heure avec lui.

« — Que nous mande-t-il? » dit la comtesse.

« Yvonnet, qui voyait les regards du mourant obstinément fixés sur lui, comprit qu'un dernier rayon de bonheur pouvait être accordé sur la terre au fidèle serviteur.

« — Toussaint Lhermite, dit-il en prenant la main du malade, le comte Olivier m'a chargé de vous faire connaître qu'il pense toujours à vous.

« — Vraiment, il ne m'a pas oublié?

« — Non, loin de là; il rend hommage à votre rare dévouement.

« — Merci des bonnes paroles que tu m'apportes d'outre-mer, Pierre Yvonnet; elles me récompensent suffisamment d'une vie consacrée tout entière au service de la maison de Pennohec. »

« Puis, après une pause, il ajouta :

« — Pierre Yvonnet, donne-moi ta main loyale. »

« Le pêcheur obéit au vœu du mourant, et une larme roula sur ses joues brunies par le soleil et l'Océan. Le vieillard le contemplait avec attendrissement.

« — Tu me remplaceras quand je ne serai plus, » acheva Toussaint avec effort.

« Yvonnet lui pressa la main en silence, comme signe d'assentiment.

« Ensuite il raconta en détail sa visite à Olivier, et remit à Mathilde une lettre de son mari. L'infortuné, dont l'exil avait brisé l'existence et qui souffrait affreusement d'être séparé de sa femme, de son enfant, ne se plaignait pas, de peur d'affliger celle dont il eût voulu assurer le bonheur au prix du sien même. Il lui parlait, comme d'habitude, de l'espérance qu'il nourrissait de la revoir bientôt, quand la tempête serait apaisée.

« Les yeux de la comtesse se mouillèrent de larmes en lisant ces lignes tracées par une main chérie. Elle remercia avec effusion le courageux pêcheur qui avait bravé tant de dangers pour lui procurer ce message.

« — Je suis bien vivement touchée de ce que vous avez fait pour nous, Yvonnet, dit-elle; mais, de grâce, ne

vous exposez plus, vous avez une femme, de jeunes enfants, à qui votre existence est nécessaire : conservez-vous pour eux. »

« Le pêcheur répondit que sa barque était légère, et qu'il ne redoutait point d'être surpris par les marins de la république.

« — Aucun corsaire, ajouta-t-il, ne se hasardera sur les côtes britanniques pour examiner ce que j'y fais. »

« Pierre Yvonnet se levait pour retourner à Ker-Math, lorsqu'un nouveau personnage fut introduit dans la chambre de Toussaint Lhermite. Le soleil était couché depuis longtemps, et il faisait une nuit sombre du mois de mars. Le pêcheur fit un mouvement de surprise en reconnaissant le vieux recteur du village.

« — Comment! s'écria-t-il, vous ici, monsieur le recteur? ne savez-vous pas que votre tête est proscrite?

« — Peu importe, mon ami, répliqua le prêtre avec un doux sourire : mourir dans l'accomplissement de son devoir, c'est le martyre. »

« Yvonnet ignorait que le courageux vieillard, réfugié d'abord dans la Vendée, était revenu depuis peu dans le pays, afin de fortifier ses ouailles dans la foi; il errait de chaumière en chaumière. Averti que Toussaint Lhermite se mourait, il était accouru pour lui offrir les suprêmes consolations de la religion.

« Le pêcheur, ayant pris congé de M^me^ de Pennohec,

du vieux recteur, qui lui promit de le visiter prochainement, et de Toussaint Lhermite, sortit de la chambre du malade. En franchissant le seuil, il rencontra M^me^ le Gaër, qui tenait par la main le fils d'Olivier et de Mathilde. Il raconta à l'excellente femme la visite qu'il avait faite au comte; puis, prenant Arthur dans ses bras, il l'embrassa en disant :

« — Enfant, c'est au nom de ton père, il m'a recommandé de déposer sur ton front ce baiser qu'il t'envoie à travers l'Océan. »

« Arthur, à qui sa mère avait appris à aimer Yvonnet, entoura le cou du pêcheur de ses petites mains, l'embrassa de tout son cœur, et lui répondit avec infiniment de grâce :

« — Lorsque tu reverras mon père, tu lui transmettras les baisers d'Arthur en échange du sien. »

« Pierre Yvonnet s'éloigna tout ému du noble manoir, et regagna en quelques instants son domicile.

« Arthur, dont nous venons de dire un mot, avait alors quatre ans. Élevé sous l'œil de sa vertueuse mère, il se montrait animé des plus heureuses dispositions. Mathilde avait su déjà déposer dans cette jeune âme les germes de la piété chrétienne. Rien de plus charmant et de plus édifiant que de voir, le soir, l'aimable enfant s'agenouiller entre sa mère et M^me^ le Gaër, joindre ses petites mains, et prier pour son père proscrit Dieu et la bonne Vierge.

« Le lendemain de la visite d'Yvonnet au château, Toussaint Lhermite expira doucement, donnant ses der-

nières pensées à Dieu, à son maître exilé, à la comtesse privée de son époux.

« La première fois que Mathilde put correspondre avec Olivier, elle lui adressa une longue lettre pour le supplier de ne jamais porter les armes contre la France et de ne point tenter imprudemment de la revoir avant l'heure propice.

« Il ne fut pas difficile au comte de Pennohec d'accueillir la première recommandation, conforme de tout point à ses propres sentiments. Il pensait que la patrie était assez malheureuse déjà sans la guerre civile, et que la résistance armée à un pouvoir que subissaient la plupart des provinces, n'aboutirait qu'à exaspérer les haines déjà si ardentes et à produire de nouvelles catastrophes. De plus, il ne pouvait souffrir l'intervention de l'étranger dans les affaires de la nation; il jugeait avec raison qu'un régime imposé par les baïonnettes ennemies était le pire de tous les gouvernements, car il blessait l'orgueil et les sentiments publics.

« Quant à la recommandation d'ajourner le bonheur de rejoindre sa femme et son enfant adorés jusqu'à l'apaisement des esprits, il ne se sentait pas le courage de la suivre.

« La Terreur ayant cessé avec la mort de Robespierre, les émigrés crurent voir dans l'inauguration d'un pouvoir moins violent la fin de leur exil; ils s'attendaient que les portes de la patrie se rouvriraient pour eux, et ils se préparaient à rentrer dans cette France si profondément bouleversée en quelques années. Mais leur erreur ne fut

pas de longue durée. La Convention, dans les derniers mois de son existence, maintint rigoureusement les lois sévères portées contre les bannis, ainsi que la peine capitale décrétée contre ceux qui remettraient le pied sur le territoire français. Les ressentiments étaient loin d'être amortis.

« D'ailleurs, il faut le dire, la conduite de la noblesse à l'étranger justifiait en partie les édits de proscription; la plupart des émigrés, tirant l'épée contre la patrie, appelant sur elle les armes et les vengeances de l'étranger, se rangeant sous les drapeaux que leurs ancêtres avaient coutume de combattre, avaient perdu la sympathie des hommes modérés, de ceux-là même qui blâmaient le plus énergiquement les voies sanglantes et désordonnées dans lesquelles la révolution était entrée.

« La déception fut amère pour Olivier. Bien qu'il n'eût quitté la France que pour se soustraire à la mort, et qu'il n'eût jamais consenti à se joindre aux tentatives armées de l'émigration, il se trouvait voué à la même destinée que ceux qui conspiraient à Coblentz, à la cour de Londres ou à celle de Vienne, l'asservissement de la France. Il fut prié avec instance de prendre part à l'expédition de Quiberon et à la descente du comte d'Artois à l'île Dieu; mais il refusa nettement. Cette attitude lui valut l'animadversion des zélés de l'émigration, qui supputaient le dévouement d'après la date de leur sortie de France. Ainsi, exilé de son pays, le comte de Pennohec était encore en butte aux blâmes, aux dédains même des autres bannis; ce qui lui rendit le pain de l'étranger doublement amer,

et lui fit regretter plus vivement la patrie et le foyer absents.

« Mathilde, à la nouvelle de la réaction de thermidor, avait aussi conçu l'espoir que les lois terribles portées contre les émigrés seraient mitigées, sinon abrogées, et sa douleur fut grande en apprenant que les proscrits ne bénéficiaient point de la chute des terroristes. Elle se résigna donc à attendre des temps meilleurs, priant Dieu chaque jour d'accorder la patience à son mari; car elle redoutait que le désir immodéré de revoir la terre natale ne le rendît imprudent.

« A la fin d'une froide journée de l'année 1795, dans la dernière quinzaine de septembre, à l'époque des grandes marées de l'équinoxe, la comtesse de Pennohec était assise dans une vaste salle avec Mme le Gaër; des bûches de chêne flambaient dans l'âtre; Arthur jouait dans la pièce, et de temps en temps son rire frais et perlé éclatait; le bruit solennel des flots retentissait jusqu'au fond du château, et la rafale, hurlant au dehors, courbait la cime des arbres les plus robustes. Les deux femmes écoutaient en silence la tempête qui rugissait. A la fin Mathilde soupira :

« — Mon Dieu, ayez pitié des pauvres marins qui à cette heure sont peut-être le jouet de l'Océan! Veillez surtout sur l'homme dévoué à qui nous devons tant, sur Pierre Yvonnet.

« — Je crois, mon enfant, répondit Mme le Gaër, que le brave pêcheur n'a pas été en mer aujourd'hui. Hier, à son départ, il nous annonça, si j'ai bonne mémoire,

qu'il ne quitterait pas sa chaumière de quelque temps; il avait l'intention de couper des genêts, du bois pour le chauffage d'hiver.

« — Je me rappelle parfaitement; mais ce brave cœur est avide de dévouement; je serais surprise qu'il restât tranquillement au logis quand la vie de quelques-uns de ses semblables peut être en danger. »

« A peine la comtesse avait-elle achevé ces paroles, que la cloche du château sonna avec force.

« — Qui peut venir à cette heure et par ce temps affreux? » demanda Mme le Gaër.

« Mathilde, sans répliquer à la question de sa gouvernante, appela un serviteur.

« — Qu'on ouvre sur-le-champ, » ordonna-t-elle.

« Au bout de quelques minutes, le domestique entra dans la salle, précédant le tardif visiteur.

« — Jacques Quibon, » annonça-t-il.

« Aussitôt parut un homme de petite taille, au visage rude, aux vêtements déchirés et tout imprégnés d'eau de mer. C'était le personnage que nous avons rencontré déjà sur la jetée de Saint-Malo, lorsque le navire anglais fut attaqué par le capitaine Varcof. Ce brave marin, âgé de quarante ans environ, était bien connu au manoir de Pennohec; car il habitait le bourg de Ker-Math, et il avait souvent éprouvé la bienveillance d'Olivier et de Mathilde. Après Pierre Yvonnet, nul ne professait pour la noble famille de Pennohec un dévouement plus parfait.

« La comtesse, inquiète, se leva à l'arrivée du ma-

telot, et, l'enveloppant d'un regard pénétrant, elle chercha à lire sur ses traits la nature de la mission dont il s'était chargé. Voyant qu'il attendait une question pour parler :

« — Jacques Quibon, interrogea-t-elle d'une voix légèrement tremblante, qu'avez-vous à me dire ?

« — Madame, répondit le matelot, je viens de la mer ; j'ai quitté, il y a quelques heures, un vaisseau anglais, mouillé là-bas au large de l'autre côté du golfe.

« — Vous avez des nouvelles d'Olivier ?

« — Oui, Madame ; mais, je vous en supplie, écoutez-moi sans m'interrompre, car il n'y a pas de temps à perdre.

« Dans l'après-midi, ayant pris mes précautions pour ne pas être surpris, j'abordai le vaisseau anglais qui croisait à la hauteur du cap Frehel ; je connaissais un des lieutenants, qui plus d'une fois m'avait apporté des nouvelles du comte Olivier. Conduit immédiatement à ce marin, je lui demandai s'il me remettrait quelque missive.

« — Je n'ai rien, » me répondit-il en souriant.

« Et comme je me préparais à me retirer désappointé, il m'arrêta.

« — Cependant, reprit-il, vous ne partirez pas sans emporter une nouvelle qui vous sera agréable. »

« Il s'exprimait en anglais ; nous le parlons presque tous à la côte. Je répliquai dans la même langue :

« — Je ne vous comprends pas, Votre Honneur.

« — Vous allez comprendre, » ajouta-t-il.

« En même temps il frappa sur un gong chinois avec une baguette garnie de peau, et un matelot entra dans la cabine.

« — Le comte, » dit simplement le lieutenant.

« Presque aussitôt, à ma grande surprise, je me trouvai en présence de M. Olivier de Pennohec.

« — Mon mari! s'écria involontairement Mathilde.

« — Lui-même.

« — Pourquoi était-il à bord? demanda-t-elle avec angoisse : expliquez-vous vite.

« — Il se propose de rentrer en France, où il pense que, vu ses antécédents, sa présence sera tolérée.

« — Mon Dieu! mon Dieu! gémit la comtesse, s'il allait courir des dangers, si le gouvernementt le poursuivait, que deviendrais-je?

« — Il restera caché au château pendant quelque temps ; avec de la prudence, des précautions, personne ne se doutera de son retour. Nous essaierons dans l'intervalle de le faire rayer de la liste des émigrés.

« — Comment Olivier compte-t-il descendre à terre? s'enquit M^me^ le Gaër.

« — Le navire anglais mettra un canot à sa disposition ; M. de Pennohec s'en servira pour gagner la côte lorsque la nuit sera venue ; je le recevrai au moment où il débarquera, et nous nous dirigerons vers la porte du parc qui donne du côté de la mer. Vous ordonnerez qu'elle reste entr'ouverte, ou, mieux encore, vous m'en donnerez la clef. »

« Le matelot fut interrompu par le mugissement du vent, qui s'engouffrait dans la large cheminée, et sous l'effort duquel les arbres craquaient au dehors. La tempête ne décroissait pas; elle augmentait plutôt de violence. Mathilde et Jacques Quibon écoutèrent avec anxiété les bruits de l'ouragan, et la comtesse frissonna.

« — Si mon mari veut aborder à la côte par ce temps, dit-elle, il court risque de se briser sur les rochers. »

« Le matelot ne répondit pas; il partageait l'opinion de la comtesse.

« — Vous êtes de mon avis, insista-t-elle.

« — La mer est mauvaise, déclara Jacques Quibon.

« — Eh bien! s'écria Mathilde en se levant, je veux aller à la plage voir par moi-même ce que le Ciel décidera pour nous. Venez, Jacques, hâtons-nous.

« — Votre présence, mon enfant, sera inutile sur la côte, fit observer M^me^ le Gaër; vous vous exposerez, par cette tempête, sans profit pour Olivier. Laissez faire le brave matelot que voilà. »

« Jacques appuya les observations de M^me^ le Gaër, et ajouta :

« — J'ai fait prévenir Pierre Yvonnet; je le rencontrerai sans doute au lieu que le comte a choisi pour débarquer. »

« Mathilde, sans rien écouter, jeta sur ses épaules une pelisse, appela deux de ses serviteurs, et s'avança vers la porte.

« — Je vous suivrai, Mathilde, lui dit M^me^ le Gaër, puisque vous persistez à vous diriger vers l'Océan. »

« Arthur, témoin muet et étonné de l'entretien, voyant sa mère sur le point de sortir, et ayant entendu parler de son père, dont on lui rappelait chaque jour le souvenir, s'approcha de la comtesse.

« — Maman, dit-il, ne me laissez pas seul ici; emmenez-moi avec vous au-devant de mon père.

« — C'est impossible, mon ami; le temps est trop mauvais. »

« L'enfant se mit à pleurer; Mathilde le prit dans ses bras, et s'efforça de le calmer par de douces paroles; mais il fut inconsolable. Alors M^me^ de Pennohec, jetant un coup d'œil au dehors, aperçut le disque rouge du soleil entre les nuages.

« — La pluie ne tombe pas, remarqua-t-elle; il n'y a que trois kilomètres d'ici à la côte; nous y arriverons avant la nuit. Arthur, je consens à ce que tu nous accompagnes. »

« L'enfant sécha aussitôt ses larmes, et répondit à sa mère par un baiser.

« Sur l'ordre de M^me^ de Pennohec, plusieurs chevaux furent sellés pour ses domestiques; on attela, pour elle, son fils et M^me^ le Gaër, une voiture semblable à celles dont les paysans se servaient, et, au bout de quelques instants, la petite troupe s'achemina vers la mer. Pendant que ce trajet s'accomplissait, le vent balayait les nuages, de sorte que la vue pouvait embrasser un vaste horizon, et planer au loin sur les flots. La mer était blanche d'écume, et les lames se brisaient en mugissant sur la plage.

« Lorsque Mathilde, Mme le Gaër, Jacques Quibon et leur suite arrivèrent au rivage, le soleil venait de disparaître.

« A peine Mathilde eut-elle parcouru la mer du regard, qu'elle jeta un cri. La surface de l'Océan était déserte; une seule barque apparaissait, portant deux hommes, et s'efforçant, malgré le vent contraire, d'aborder à la côte; tantôt elle s'élevait sur le dos des vagues soulevées, tantôt elle s'enfonçait entre deux montagnes d'eau. Tout à coup l'embarcation fut entraînée dans un courant, qui la porta sur les écueils qui bordaient le rivage. La nuit s'avançait rapidement, le crépuscule succédait au jour, et les ténèbres allaient rendre plus difficile encore le salut des infortunés qui avaient confié leur vie à un frêle esquif.

« L'un des deux hommes qui montaient la barque s'étant tourné vers la plage, Mathilde reconnut Olivier.

« — C'est lui, c'est lui, c'est mon mari! s'écria-t-elle en saisissant le bras de Jacques Quibon.

« — En effet, Madame, répondit le matelot; le comte a voulu sans doute profiter de la fin du jour pour gagner la terre. »

« Le visage de Jacques exprimait une profonde inquiétude en prononçant ces paroles, et il fouillait de l'œil les anses de la côte pour y chercher une barque; mais aucune ne se montrait.

« — Olivier est en danger, reprit la comtesse : n'y a-t-il donc aucun moyen de lui porter secours?

« — Je ne sais trop, répliqua le matelot. Si du moins

j'avais là mon bateau! mais je l'ai laissé à Saint-Servan. »

« Cependant la barque poursuivait sa lutte contre le vent et contre le courant; en vain ceux qu'elle portait faisaient des efforts inouïs pour résister aux éléments conjurés, elle dérivait toujours, et l'on pouvait mesurer du regard la distance, calculer le temps qui la séparait de l'instant où elle toucherait. Quoique les vagues continuassent de se briser avec rage sur la côte, on pouvait entendre la voix des malheureux qui disputaient leur canot à la mer; car ils se rapprochaient de la terre de moment en moment. La nuit était arrivée; mais la lune éclairait la scène. Mathilde, ne pouvant plus se contenir, prononça le nom d'Olivier. Au nom de cette voix qui domina le bruit des flots, l'un des hommes de la barque se redressa, et arrêta son regard sur le groupe qu'il apercevait sur la plage. La comtesse, ne doutant pas que ce ne fût son mari, lui tendit les bras, et cria de nouveau d'une voix pleine d'angoisse :

« — Olivier, courage! nous t'attendons! »

« Un cri répondit à celui de Mme de Pennohec, et lui apporta son nom, prononcé dans la barque.

« Au même instant, un canot monté par quatre hommes glissa comme une ombre devant le rivage, et se dirigea habilement vers la barque en péril.

« — Le capitaine Varcof! dit le matelot.

« — Quoi! interrogea Mathilde, serait-il vrai? Raoul d'Onglandes...

« — C'est lui-même : nul marin n'est plus habile ni plus capable de porter secours à votre mari. »

« Tandis que ces paroles s'échangeaient, le canot du corsaire s'était approché de la barque d'Olivier. Quand il fut à portée de la voix, il s'arrêta.

« — Je suis Raoul d'Onglandes, ou le capitaine Varcof, déclara le vaillant corsaire. Ohé ! de la barque, votre nom ?

« — Olivier de Pennohec, fut-il répondu.

« — C'est faux, reprit le capitaine. Olivier de Pennohec est émigré ; il habite l'Angleterre. »

« Et, sans vouloir en entendre davantage, il vira de bord et vint se poster près du rivage, entre la barque d'Olivier et le groupe formé par Mathilde, M^me^ le Gaër, Jacques Quibon et les serviteurs.

« — Raoul, s'écria Mathilde d'une voix suppliante, je vous en conjure, sauvez mon mari : c'est bien Olivier de Pennohec qui monte cette barque. »

« Le corsaire, debout dans son canot, malgré le ballottement des flots, tourna lentement la tête vers la comtesse, mais il garda le silence.

« — M'entendez-vous, Raoul? reprit la malheureuse femme : c'est votre cousine, Mathilde de Pennohec, qui vous implore au nom d'une ancienne amitié. Sauvez Olivier.

« — Le capitaine Varcof ne peut rien en faveur des ennemis de la république, » répondit enfin Raoul d'une voix rauque.

« Le comte de Pennohec avait entendu ce dialogue à travers le sourd gémissement des flots.

« — Laisse cet homme, dit-il ; ne t'abaisse pas à le prier. Ne comptons maintenant que sur Dieu. »

« A peine Olivier avait-il achevé, que sa barque se brisa sur les récifs, et il fut lancé violemment dans la mer avec son compagnon. A cette vue, Mathilde s'élança vers l'Océan, folle de douleur et poussant des cris inarticulés ; mais Jacques Quibon, aidé de M^me^ le Gaër, la retint et la remit aux mains de ses serviteurs. Arthur, effrayé, se pressait contre sa mère, et pleurait à chaudes larmes.

« — Capitaine, dit le matelot indigné, un homme d'honneur ne se conduit pas ainsi en pareille circonstance.

« — Qui m'insulte ? hurla Raoul. Misérable ! si jamais je te tiens sur le pont de mon navire, je te prouverai que tu as eu tort de t'attaquer à moi. »

« Olivier, bien que meurtri, luttait tout sanglant contre les flots, et tâchait de nager vers le rivage. Mathilde, toujours retenue par ses serviteurs, poussait des cris d'angoisse et tendait les mains tantôt vers son mari, dont les forces diminuaient visiblement, tantôt vers Raoul, qui contemplait immobile, implacable, cette terrible scène. Jacques Quibon s'était dépouillé silencieusement d'une partie de ses vêtements, et il n'hésita pas à se jeter à la mer pour porter secours au malheureux naufragé ; mais presque aussitôt une lame couvrit entièrement le comte de Pennohec. Mathilde,

croyant son mari perdu, s'évanouit. Mme le Gaër, en proie à la plus vive affliction, commanda de porter la comtesse dans la voiture, avec son fils, et de les reconduire au château. Pour elle, en compagnie d'un serviteur, elle demeura sur la plage, pour attendre l'issue du sombre drame qui se jouait en vue de la côte.

« Raoul d'Onglandes, voyant Olivier disparaître, s'éloigna sur-le-champ; sa haine était satisfaite.

V

DEUIL ET RÉSIGNATION

« Mathilde ne reprit connaissance que bien avant dans la nuit. En revenant à elle, l'infortunée porta ses yeux abattus sur Mme le Gaër, qui était assise près de son lit; puis elle passa la main sur son front, comme pour en faire jaillir un souvenir. Tout à coup son pâle visage se contracta de douleur.

« — Olivier! murmura-t-elle, es-tu donc perdu pour moi? L'Océan impitoyable est-il maintenant ton sépulcre?

« — Rassurez-vous, mon enfant, répondit Mme le Gaër

en prenant la main de la comtesse, votre mari a échappé au courroux des flots.

« — Est-ce bien vrai? Ne me trompez-vous pas? Olivier est-il réellement sauvé? et Dieu, plus miséricordieux que les hommes, l'a-t-il arraché à la mort?

« — Il vit: je vous ai dit la vérité.

« — Où est-il? je veux le voir, déclara Mathilde en se dressant sur son séant.

« — Soyez calme, répliqua Mme le Gaër. Le comte a besoin de repos; il faut pour le moment éviter de lui causer aucune émotion. Vous-même, vous avez besoin de réparer vos forces. Attendez que le jour soit venu. »

« Mme de Pennohec eut bien de la peine à se résigner à ces sages précautions. Elle s'entretint le reste de la nuit de l'exilé, de retour enfin au manoir. La bonne gouvernante lui apprit peu à peu que le comte était blessé assez grièvement, et qu'il lui faudrait de longs jours pour se rétablir.

« — Serait-il en danger? interrogea la comtesse.

« — J'espère que non. Jacques Quibon amènera, dès qu'il fera jour, un médecin de Saint-Malo. »

« Mathilde, impatiente et inquiète, avait hâte de voir luire les premiers rayons de l'aurore; elle interrogeait continuellement la pendule de sa chambre et la fenêtre. Enfin elle se leva, et se dirigea vers la pièce où le comte se trouvait. Elle ouvrit la porte en tremblant, et s'avança chancelante.

« — Mathilde! murmura d'nne voix faible M. de Pennohec, étendu sur un lit dressé exprès pour lui dans la pièce.

« — Olivier, est-ce bien toi ? » répondit la comtesse en s'élançant vers la couche de douleur où gisait le blessé.

« Et elle l'entoura de ses bras, le couvrant de ses baisers et de ses larmes. Mais tout à coup elle vit son mari pâlir davantage encore et s'affaisser sur les oreillers qui le soutenaient. Mathilde, en le serrant sur son cœur, avait dérangé les appareils placés sur les blessures d'Olivier, et le sang coulait de nouveau. M^me^ le Gaër, qui s'en aperçut, se hâta de bander les plaies et d'arrêter l'hémorragie.

« — Laissez reposer le comte quelques instants, » dit-elle à M^me^ de Pennohec.

« Mais Olivier, tendant la main à sa noble femme :

« — Reste près de moi, lui recommanda-t-il, ta vue me fait du bien. »

« Mathilde prit la main de son mari, qu'elle pressa doucement dans les siennes.

« — Ne me parle pas maintenant, mon ami, lui dit-elle, cela te fatiguerait trop ; je ne te quitterai pas. »

« Le comte, satisfait, ferma les yeux, et parut s'abandonner dans une douce rêverie; quand il les rouvrait, il contemplait longuement la comtesse, et un sourire effleurait ses lèvres décolorées. Au bout de quelques instants, M. de Pennohec demanda :

« — Arthur, notre cher enfant, où est-il ?

« — Tu le verras dans la journée, répliqua Mathilde : maintenant évite toute émotion.

« — La vue de mon fils ne peut me faire de mal ; il y a si longtemps que je ne l'ai caressé! »

« Ces derniers mots furent prononcés avec un accent si touchant et si suppliant, que la comtesse n'y résista pas; elle fit un signe que M^me^ le Gaër comprit, car elle sortit sur-le-champ. Bientôt elle reparut avec Arthur. L'aimable enfant courut au lit de son père; Mathilde le souleva dans ses bras, et le blessé l'embrassa avec une joie extrême qui se traduisit dans le doux rayonnement de son regard.

« Il convient que nous expliquions comment avait été sauvé le comte de Pennohec, que nous avons laissé enseveli sous la lame. A l'instant même où Jacques Quibon se jetait à la mer et où Mathilde s'évanouissait, un homme bondissait dans l'Océan, vis-à-vis le lieu où Olivier venait de disparaître : c'était Pierre Yvonnet, qui était accouru de Ker-Math à la réception du message du matelot. Nul sur la côte ne nageait aussi habilement; mille fois, comme aujourd'hui, il s'était joué de la fureur des flots, et beaucoup de malheureux lui devaient la vie. Jacques Quibon n'était pas encore à moitié chemin, que Pierre, d'une main vigoureuse, saisissait le comte et le remorquait sur la plage. Ce sauvetage hardi n'avait pas exigé plus de vingt minutes. Aidé de Jacques Quibon, Yvonnet, à la clarté de la lune, mit à nu les plaies d'Olivier, à demi évanoui, et les banda avec sa ceinture. Il plaça le blessé dans la voiture,

qu'il conduisit lui-même jusqu'au château, tandis que le matelot partait pour Saint-Malo, afin de prévenir un médecin.

« Le docteur arriva aux premières heures de la matinée. Il connaissait depuis longtemps la famille de Pennohec, et il avait soigné le vicomte dans sa dernière maladie. Renommé comme un des plus habiles praticiens du pays, il était également expert en chirurgie. Il remplissait ses utiles fonctions avec un tact infini; les pauvres l'aimaient à cause de sa charité, de son dévouement, et tous le respectaient.

« Chemin faisant, Pierre Yvonnet instruisit le docteur Malleu de la situation du comte de Pennohec.

« — Il a voulu rentrer en France, ajouta le pêcheur, bien qu'il soit inscrit sur la liste des émigrés : la plus légère indiscrétion le perdrait.

« — Je le sais, répondit laconiquement le docteur. Hélas! quand finiront toutes ces rigueurs? »

« Introduit auprès du blessé, le docteur l'examina longuement, sonda les plaies, posa de nouveaux appareils, et prescrivit un repos et un silence absolus. Lorsque le vieux médecin se retira, Mathilde le suivit.

« — Docteur, sauverez-vous mon mari?

« — Je l'espère, répliqua-t-il, à moins de complications toujours à craindre en pareil cas.

« — Ainsi il guérira?

« — Ses blessures ne sont pas mortelles; mais leur nombre, le sang qu'a perdu le malade, les terribles émotions qu'il a subies, offrent bien quelques chances défavorables. »

« L'excellent docteur, malgré le vif intérêt qu'il portait à la jeune femme, ne crut pas devoir la rassurer entièrement ; il eût craint de lui préparer de trop cruelles déceptions en cas de malheur.

« Mathilde accueillit surtout les paroles d'espérance, et elle se flatta que le salut d'Olivier était certain.

« Le docteur revint le jour suivant; aucun changement notable n'apparaissait dans la situation du blessé, sinon que la fièvre s'était déclarée, mais sans trop de violence. Si le médecin pouvait s'en rendre maître, Olivier était sauvé. Pierre Yvonnet et Jacques Quibon venaient chaque jour savoir des nouvelles du comte. De plus, ils surveillaient Raoul d'Onglandes, craignant avec raison que s'il venait à apprendre que M. de Pennohec était sauf, il ne dénonçât sa présence au district.

« Olivier semblait partager les espérances de Mathilde sur sa prochaine guérison. Dans les moments de répit que la fièvre lui laissait, il aimait à l'entretenir de la douce vie à deux, ou plutôt à trois, qu'ils allaient recommencer; car Arthur comprenait maintenant la tendresse que lui témoignaient ses parents, et s'efforçait de les payer de retour.

« — Nous aurons, disait le comte, de nombreuses actions de grâces à rendre à Dieu, qui nous a réunis miraculeusement en m'arrachant des portes de la mort. Il faudra que nous redoublions de zèle et de dévouement envers les pauvres.

« — Oui, répondit Mathilde, en laissant tomber quelques larmes sur le front brûlant du malade; oui, nous serons reconnaissants. La Providence nous a faits riches, non pour nous, mais pour les malheureux. »

« C'est ainsi qu'ils associaient Dieu et le prochain à leurs plans de future félicité, donnant la plus large place dans leur vie aux œuvres de la charité chrétienne. Ces dispositions si parfaites étaient certainement de nature à toucher le Ciel.

« Est-il nécessaire de dire que les vœux des pauvres, s'ils eussent connu le retour et l'état de M. de Pennohec, n'eussent pas été moins ardents pour sa guérison que ceux de Mathilde? Pas un habitant de Ker-Math qui ne souhaitât à cette noble et vertueuse famille toutes les prospérités que le Très-Haut peut accorder sur la terre.

« Quinze jours s'écoulèrent sans grand changement dans la situation d'Olivier; la fièvre persistait avec une opiniâtreté inquiétante, et le docteur Malleu se montrait de moins en moins rassuré; il ne cachait pas à M^me^ le Gaër que le mal empirait. Cependant, un matin, le comte s'éveilla sans fièvre. Mathilde s'en réjouit, croyant y voir un signe assuré de guérison. Lorsque le docteur vint comme d'habitude, elle s'empressa de le recevoir elle-même en lui disant :

« — La fièvre enfin a cédé; mon mari est sauvé, n'est-il pas vrai, docteur? »

« Le digne vieillard regarda la comtesse; elle parlait avec une telle conviction, qu'il n'eut pas le courage de troubler sa sécurité. Il ne répondit qu'en demandant à

voir Olivier. Le blessé était d'une faiblesse extrême; son visage blanc et mat comme l'ivoire, son pouls irrégulier et à peine sensible, l'abattement de son regard, une somnolence continuelle, révélaient l'aggravation de son état.

« Le docteur abrégea sa visite pour échapper aux questions, et pour ne point trahir l'impression douloureuse qu'il ressentait devant une catastrophe imminente. Il ne reprit pas la route de Saint-Malo; mais il se dirigea vers un hameau composé de cinq ou six maisons, au fond de la vallée. Il s'arrêta devant la chaumière la plus isolée, dont il fit le tour, et frappa mystérieusement à une petite porte, qui s'ouvrit bientôt. Une femme d'un âge mûr reçut le docteur, qu'elle paraissait connaître.

« — Le recteur est-il ici? demanda-t-il.

« — Oui, Monsieur, répondit la maîtresse de la maison.

« — Je désire lui parler sur-le-champ.

« — Suivez-moi, je vais vous conduire auprès de lui. »

« Introduit dans une petite chambre éclairée par une étroite fenêtre, le vieux médecin se trouva face à face avec le vénérable recteur de Ker-Math, qui, en dépit de la proscription, résidait dans le pays, et procurait ainsi à ses ouailles le secours de son ministère sacré.

« — Vous avez déjà vu, monsieur le recteur, le comte de Pennohec? interrogea le médecin.

« — Oui, plusieurs fois.

« — Vous avez bien fait.

« — Ne va-t-il pas mieux?

« — Hélas! non; la maladie s'aggrave, la vie s'épuise; dans peu de jours les destinées du noble et malheureux comte seront accomplies. »

« Le docteur parlait d'une voix émue, et le bon recteur l'écoutait les yeux humides de larmes.

« — C'est à vous qu'il appartient, reprit le docteur, de préparer la jeune comtesse à la terrible séparation; elle conserve des illusions; je dirai même que, trompée par la cessation de la fièvre, elle espère plus que jamais. Faites-lui entendre qu'elle doit se résigner.

« — Je le ferai, répliqua le vieux prêtre en étouffant un sanglot; mais quelle cruelle mission à remplir!

« — Le Dieu que vous servez si bien vous inspirera; il mettra sur vos lèvres de douces paroles, parfumées d'espérances immortelles, qui adouciront l'amertume de la douleur de Mathilde. »

« Les deux vieillards se séparèrent.

« Le soir venu, le recteur s'achemina tristement vers le manoir de Pennohec. Quand il arriva, Olivier était plongé dans un profond assoupissement, qui inquiétait la comtesse; une partie de ses espérances du matin s'étaient envolées; elle envisageait maintenant avec frayeur l'état de son mari.

« — Comment va notre cher malade? s'enquit le recteur à voix basse.

« — Je ne sais trop que penser,» répliqua Mathilde avec un soupir étouffé et le cœur serré.

« Le saint prêtre s'approcha du lit, et examina le blessé un instant; puis il leva sur la comtesse un regard empreint d'une compassion infinie.

« — Croyez-vous qu'il guérira? s'informa anxieusement M^me^ de Pennohec.

« — C'est le secret de Dieu, ma fille, repartit le bon vieillard. Lui seul peut sauver Olivier. »

« Mathilde comprit le terrible avertissement; elle demeura d'abord pâle et muette de douleur, puis elle éclata en sanglots. Le comte, tiré de sa prostration, regarda tour à tour sa femme et le recteur.

« — Qu'y a-t-il donc? murmura-t-il faiblement.

« — Mon ami, je suis venu vous voir ce soir, répondit le prêtre, afin de vous entretenir un peu de Dieu, qui vous a comblé de tant de bienfaits.

« — Oui, le Seigneur a été bon pour moi, déclara Olivier; je lui dois une éternelle reconnaissance.

« — Vous recevrez volontiers, n'est-il pas vrai, les sacrements de l'Église? »

« A cette question, le comte de Pennohec secoua tout à fait sa torpeur, et, après avoir fixé un instant son œil intelligent sur le vieillard, il répondit:

« — Je comprends, monsieur le recteur, je dois me préparer à sortir de cette vie; je ne guérirai pas. »

« Le prêtre, attendri, fit signe qu'Olivier avait deviné.

« — Eh bien, reprit le malade, je ferai ce que vous

voudrez. » Et, s'adressant lui-même à Mathilde, il s'efforça de la consoler en lui parlant de l'éternel rendez-vous du ciel.

« Le recteur demeura seul quelques moments avec Olivier; ensuite il ordonna de tout préparer pour l'acte imposant par lequel la religion fortifie ses enfants à l'heure suprême du passage de ce monde à l'éternité. Le comte de Pennohec reçut avec une angélique piété les sacrements. Sa femme, son jeune fils, M^me^ le Gaër, Pierre Yvonnet et les serviteurs du manoir entouraient à genoux le mourant; on n'entendait, à cette heure solennelle, que la voix affectueuse du prêtre exhortant le malade, et les larmes qui tombaient sur les livres de prières.

« Le vénérable recteur voulut rester jusqu'au bout dans cette maison qu'un deuil immense allait remplir. Sa présence soutenait le courage de ces époux infortunés, qui, après avoir à peine trempé leurs lèvres à la coupe du bonheur, se disaient le dernier adieu en ce monde. Olivier conserva sa connaissance toute la nuit; tantôt il s'entretenait paisiblement avec Dieu, tantôt il adressait à Mathilde d'affectueuses paroles. Enfin, vers le matin, il se trouva plus mal; il murmura encore une prière, sourit à sa femme, bénit son enfant qui pleurait, et expira tranquillement au lever du soleil.

« Mathilde puisa dans sa foi, dans les consolations du recteur, une force nécessaire; elle donna elle-même les ordres nécessaires pour les funérailles. Au milieu de la nuit suivante, le vieux prêtre célébra l'auguste sacrifice pour

le chrétien qui venait de quitter ce monde, dans la chambre même où il était mort; puis, avant le jour, on transporta secrètement la dépouille mortelle d'Olivier de Pennohec dans le caveau de l'église de Ker-Math, et on la déposa près de celle du vicomte.

« La douleur de Mathilde fut poignante, affreuse. Pourtant il lui restait un être chéri, qui la rattachait à ce monde. Le fils d'Olivier grandissait à ses côtés, et il lui rappelait les traits de son époux adoré. Arthur promettait de marcher sur les traces de son père; déjà on découvrait en lui de belles qualités, des aspirations généreuses, qui devaient se développer sous l'influence des leçons et des exemples de la comtesse.

« Mais M^me^ de Pennohec n'était pas à bout d'épreuves. Il sembla que le Seigneur voulût imposer sur les épaules de cette élue sa plus lourde croix. Il y avait six mois que le comte Olivier reposait dans sa tombe, quand un jour Mathilde, désirant prier sur la pierre sépulcrale de son époux chéri, se rendit à Ker-Math. La clef de l'église, par égard pour elle, avait été déposée chez Pierre Yvonnet; de sorte qu'elle pouvait visiter à son gré le sanctuaire désert, l'autel sans prêtre et sans sacrifice. Cette fois, elle demeura longtemps absorbée dans une profonde méditation, et ne redescendit que fort tard au château. C'était au mois d'avril 1796. En rentrant à sa demeure, elle fut étonnée de trouver tous ses serviteurs en émoi. Elle s'informa au premier qu'elle rencontra de ce qui se passait.

« — Hélas! Madame, répondit-il d'une voix altérée,

nous ne savons ce qu'est devenu M. Arthur; il est sorti comme d'habitude, pour aller jouer sur la pelouse qui est à l'entrée du parc, et il n'a pas reparu. »

« La malheureuse comtesse pâlit à cette nouvelle.

« — Cherchez-le partout, s'écria-t-elle hors d'elle-même; que l'on fouille le château, ses dépendances et les environs.

« — Nous avons déjà parcouru vainement les alentours, et nous n'avons rien vu, répliqua le domestique. Mme le Gaër est allée prévenir Pierre Yvonnet, en ce moment sur la côte ainsi que Jacques Quibon. »

« La nuit et le jour suivant se passèrent en explorations, en enquêtes de toutes sortes; mais tout fut inutile; on ne découvrit aucune trace de l'enfant.

« Convaincue que son malheur était certain, irrémédiable, Mathilde tomba dans un accès d'effrayant désespoir; on craignit quelques jours pour sa raison. Aussi les maux les plus terribles l'accablaient à la fois. A vingt-six ans, elle restait seule au monde, privée de son noble époux et de son aimable enfant, et cela dans les plus douloureuses circonstances. Pourtant la voix de la religion se fit entendre de nouveau à cette âme brisée par d'inexprimables souffrances; elle écouta la parole sympathique du vieux recteur, et se résigna peu à peu aux volontés divines. Mais, depuis le jour de la perte d'Arthur, on ne la vit plus sourire. Pâle et profondément triste sous ses vêtements de deuil, elle apparaissait semblable à la statue de la Douleur. De temps à autre elle montait à Ker-Math, accompagnée de Mme le Gaër,

pour aller prier sur la tombe d'Olivier. Les habitants, prenant part à sa douleur, la saluaient en passant avec un respectueux silence. Quelquefois elle se rendait au bord de la mer, à l'endroit même où elle était avec Arthur lorsqu'elle avait aperçu le comte de Pennohec sur sa frêle embarcation aux prises avec la fureur des flots. Elle restait là longtemps, les regards fixés sur l'Océan, comme si elle eût attendu le retour des êtres chéris qu'elle avait perdus.

« Mathilde, qui avait le droit d'accuser Raoul d'Onglandes de tous ses malheurs, puisqu'en refusant de secourir Olivier il avait causé sa mort, Mathilde lui pardonna. Elle fit davantage : ses serviteurs, Jacques Quibon, Pierre Yvonnet peut-être, avaient été les témoins du cruel refus du corsaire de secourir le malheureux comte de Pennohec; elle les réunit, et leur dit :

« — Mes amis, je désire que vous gardiez le silence sur la conduite de Raoul d'Onglandes; laissons à Dieu le soin de le juger. »

« Ils promirent tous de se conformer à ses intentions de sublime charité, et tinrent parole.

« Quant à la comtesse, jamais on ne l'entendit se plaindre de la dureté du corsaire. Lorsqu'elle fut parvenue, à force de vertu, à maîtriser son irrémédiable douleur, elle reprit ses bonnes œuvres habituelles; elle redoubla même ses bontés, ses aumônes envers les pauvres; elle réconciliait les familles, visitait les malades, se prodiguant et se faisant toute à tous. Les églises ayant été rouvertes et les prêtres rappelés, elle donna de grosses

sommes d'argent pour la restauration de l'église de Ker-Math, et pour réparer les maux causés par huit ans d'impiété.

« Pendant les longues guerres de l'empire, la comtesse de Pennohec fut la providence du pays. Ses nobles exemples, son héroïque dévouement, lui attachèrent tous les cœurs, et ramenèrent bien des âmes à la pratique des devoirs oubliés de la religion. Elle se créa ainsi comme une nouvelle famille, composée des malheureux, de ceux à qui elle avait rendu service, et de toutes les âmes émues d'une abnégation si parfaite, d'une vertu si éminente.

« — C'est ainsi que faisaient les saints dont on nous raconte de si belles choses, disaient les habitants du pays; la bonne comtesse les reproduit trait pour trait. Nous n'avons plus besoin, en vérité, d'aller chercher nos modèles en paradis, puisque la terre nous en fournit d'aussi parfaits. »

« Il nous suffira de dire, pour achever l'éloge de Mathilde de Pennohec, que ces naïves réflexions exprimaient la plus exacte vérité. »

VI

UN NOUVEL HÔTE

« Ici le chien de Simon, qui semblait avoir sommeillé pendant le récit de son maître, s'éveilla et gronda d'impatience. Le fils d'Yvonnet le regarda, et lui dit :

« — Tais-toi. »

« Le lévrier allongea le museau sur ses pattes, et reprit sa première immobilité. Pourtant je ne voudrais pas répondre qu'il le fit de belle humeur; je ne me hasarderai point à prononcer là-dessus, l'animal ne nous ayant pas fait part de ses impressions, soit qu'en sa qualité de chien il ne s'en rendît pas un compte bien net, soit pour tout autre motif.

« — Mon histoire est bien longue, comme vous le voyez, Monsieur, me fit observer Simon.

« — Est-elle déjà terminée? demandai-je.

« — Non; je ne suis guère qu'à moitié; mais je crains de vous fatiguer.

« — Au contraire; je serais fâché que vous interrompissiez votre intéressante narration. Continuez, je vous prie.

« Un grand nombre d'années s'écoulèrent pour Mme de Pennohec dans la pratique des œuvres dont je vous ai parlé, poursuivit Simon. A force de la voir résignée, douce, sereine, les habitants du pays finirent par oublier le comte Olivier et Arthur, le jeune enfant qu'elle avait perdu dans de mystérieuses circonstances. Mathilde cependant conservait ses douloureux souvenirs; la plaie ouverte dans son noble cœur par la mort cruelle et prématurée de son époux saignait sans cesse, et elle avait toujours présente à l'esprit l'image de l'ange sitôt disparu de son foyer. Elle se nourrissait de ses larmes, de ses regrets, comme d'autres de leurs joies. Mais, par une admirable délicatesse qui achevait la vertu de cette femme, elle dissimulait à son entourage les désolations invincibles de son âme. Mme le Gaër tout au plus y fut initiée. La digne gouvernante, d'ailleurs, survécut de quatre ans seulement au comte de Pennohec, et sa mort creusa un nouveau vide aux côtés de Mathilde.

« Un des premiers jours de mai de l'année 1824, Pierre Yvonnet équarrissait un chêne, abattu quelques mois auparavant, et occupant la place même où nous sommes assis. Les blés verdoyaient dans les champs; nos prairies s'émaillaient de fleurs; les feuilles des arbres poussaient, touffues, sous l'action de la sève qui circulait, échauffée par le soleil, par les mille canaux que la nature a forés jusque dans les plus petites branches; le jour venait de commencer; de légères vapeurs enveloppaient la terre, et flottaient au-dessus de l'Océan.

« Pierre Yvonnet, matinal comme vous l'avez vu aujourd'hui, avait chanté sa romance, et il se reposait assis sur le tronc du chêne. Le Breton contemplait d'un œil mélancolique le château de Pennohec; la villa que vous apercevez en face de nous n'existait pas encore; l'emplacement et les cultures qui l'entourent étaient couverts de bruyères et de genêts aux fleurs d'or.

« Tout à coup, en reportant ses regards du côté de Ker-Math, Yvonnet aperçut deux cavaliers qui traversaient la vallée. L'un d'eux, vêtu d'un ample manteau brun et coiffé d'un chapeau de feutre gris, tenait de la main gauche une baguette dont il caressait les flancs luisants de son cheval; l'autre paraissait être le serviteur du premier voyageur, et se tenait derrière lui à quelque distance. Arrivé non loin de Pierre Yvonnet, le cavalier au manteau brun arrêta brusquement son cheval, sauta légèrement à terre, et jeta la bride à l'homme qui le suivait et qui ne descendit pas.

« — Au village, » lui dit-il simplement.

« L'étranger se trouvait au pied de ces deux ormeaux au tronc noueux que vous apercevez à deux portées de fusil; il s'adossa à l'un, et laissa errer son regard sur le vaste panorama qui s'étendait devant lui; il demeura quelque temps absorbé dans une muette contemplation, puis il s'avança lentement du côté d'Yvonnet. Le pêcheur avait eu le temps d'examiner l'inconnu, qui semblait âgé de trente-cinq ans; sa taille, au-dessus de la moyenne, était admirablement proportionnée; ses membres vigou-

reux, élastiques, musculeux, étaient parfaitement découplés; sa figure, belle et régulière, un peu brunie par le soleil, s'encadrait dans un collier de barbe noire; ses yeux, d'un éclat extraordinaire, avaient quelque chose de dominateur et d'absolu. Il portait courts ses cheveux, noirs comme sa barbe.

« Cet homme était beau dans toute l'acception du mot; l'ensemble de sa personne était grave et sévère, son maintien plein de dignité.

« Lorsqu'il fut près d'Yvonnet, il le salua d'une façon polie, quoiqu'un peu hautaine; le pêcheur lui rendit son salut, et se contentant de se soulever du tronc de chêne :

« — Vous êtes du pays? demanda l'étranger d'une voix brève et nette.

« — Oui, Monsieur, répondit Yvonnet; j'y suis né, il y a bien longtemps déjà.

« — Alors vous pourrez me donner quelques renseignements dont j'ai besoin?

« — A votre service, Monsieur.

« — Savez-vous s'il y aurait dans la contrée quelque propriété à vendre?

« — Je n'en connais aucune, répondit le pêcheur.

« — Dans les environs non plus?

« — Non; à moins que ce ne soit la lande inculte que vous apercevez là-bas, couverte de genêts et de bruyères.

« — Vous pensez que son maître consentirait à s'en défaire?

« — Je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est qu'il l'abandonne en jachère depuis bien des années. »

« L'homme au manteau et au chapeau gris se retourna dans la direction que lui indiquait Yvonnet.

« — Vous voulez parler, reprit-il, de ces landes entourées d'un fossé peu profond, et qui s'inclinent vers la mer?

« — Précisément.

« — Vous serait-il possible de m'accompagner jusque-là?

« — J'y consens volontiers. »

« Aussitôt Pierre Yvonnet se leva, passa devant l'étranger, et le conduisit à la terre en question. La marche dura une vingtaine de minutes, pendant lesquelles ni l'homme au manteau ni le pêcheur ne rompirent le silence; l'un et l'autre paraissaient plongés dans de graves réflexions, éveillées ou occasionnées par l'aspect des lieux.

« — Voilà, Monsieur, la propriété, » dit Yvonnet en désignant du geste la lande hérissée de genêts et de bruyères.

« L'étranger s'arrêta, étudia le terrain d'un œil attentif, cherchant vraisemblablement à se rendre compte de son étendue. Quand il eut satisfait sa curiosité, il se retourna vers Yvonnet, et reprit :

« — A qui appartiennent ces landes?

« — Au baron Raoul d'Onglandes.

« — Où demeure-t-il?

« — Dans son château, près de Lamballe. »

« La réponse du pêcheur parut faire réfléchir l'étranger, car il pencha un instant la tête sur sa poitrine. L'ayant relevée, il ne s'occupa plus de la terre au sujet de laquelle il venait d'interroger Yvonnet; mais, indiquant du doigt le manoir de Pennohec :

« — A qui appartient ce vieux château flanqué de deux grosses tours? s'enquit-il.

« — A la comtesse de Pennohec.

« — Quel âge a cette dame?

« — Elle a dépassé la cinquantaine.

« — Son mari ne vit plus?

« — Non; il est mort il y a vingt-huit ans. »

« Ces questions et ces réponses furent échangées rapidement, et l'étranger ajouta :

« — Il n'existe pas d'autres domaines, d'autres terres de quelque étendue dans le voisinage?

« — Je n'en connais pas, Monsieur, répliqua le pêcheur : la colline et le reste de la vallée sont divisés en parcelles appartenant aux habitants du pays.

« — C'est tout ce que je voulais savoir, déclara l'inconnu; merci, mon brave homme. »

Et, fouillant dans sa poche, il en retira un louis, qu'il tendit à Yvonnet. Celui-ci repoussa l'offrande de la main en disant :

« — Je suis heureux, Monsieur, de vous avoir obligé; mais je ne l'ai pas fait pour obtenir un salaire : vous me blesseriez en insistant.

« — Ah! fit l'étranger en souriant d'une façon singulière, vous êtes fiers, vous autres Bretons.

« — Je ne sais, répliqua le pêcheur, si le sentiment qui m'inspire doit passer pour de la fierté; quoi qu'il en soit, j'accepte seulement l'argent que j'ai légitimement gagné.

« — Prenez toujours, recommanda l'inconnu; ce sera un souvenir de moi pour vos enfants.

« — Mon fils, qui a atteint l'âge d'homme, agirait comme moi. »

« L'homme au chapeau gris laissa échapper un mouvement d'impatience.

« — Je ne puis pourtant pas vous avoir dérangé pour rien, » s'écria-t-il.

« Et il jeta la pièce aux pieds d'Yvonnet.

« Le pêcheur, sans s'émouvoir, dit :

« — Eh bien, les pauvres de Ker-Math y gagneront; je remettrai cet or à notre recteur. »

« L'étranger regarda fixement Pierre Yvonnet; un sourire incrédule et dédaigneux plissa de nouveau ses lèvres; et, tournant brusquement les talons, il gravit d'un pas rapide la colline de Ker-Math. Quelques instants plus tard, il reparut sur la route, à cheval, suivi de son compagnon, et tous deux ne tardèrent pas à disparaître du côté de Lamballe.

« Pierre Yvonnet suivit l'inconnu du regard tant qu'il fut en vue. Il avait éprouvé en sa présence une impression inexplicable; il lui semblait avoir déjà vu cet homme; mais il avait beau interroger ses souvenirs, il ne se rappelait point dans quel lieu ni en quelles circonstances. Enfin il ramassa la pièce d'or, frappée

à l'effigie de Napoléon, et retourna lentement à son travail, rêvant à cette rencontre et aux allures de l'étranger.

« A peine le pêcheur s'était-il remis à l'œuvre, que la comtesse de Pennohec vint à passer. Pierre Yvonnet était avec elle sur le pied d'une douce intimité qu'autorisait le dévouement du courageux Breton. Mathilde alla donc droit au travailleur. Les années et de cruelles épreuves l'avaient sensiblement changée; ses cheveux grisonnaient; la trace des larmes se voyait facilement sur ses joues pâles. Cependant son visage grave et sympathique, son regard rempli d'une bonté infinie, attiraient irrésistiblement. Ce qu'elle avait perdu en fraîcheur, en beauté, elle l'avait regagné en dignité calme, en expression de touchante résignation. On sentait, rien qu'à la voir, qu'ayant beaucoup souffert, elle comprenait admirablement les peines d'autrui, et que son noble cœur renfermait des trésors de compassion; il s'exhalait d'elle comme une vertu qui consolait toujours les âmes affligées.

« Pierre Yvonnet suspendit son travail en voyant M^me^ de Pennohec s'approcher de lui; il la salua respectueusement, et elle lui rendit son salut avec la plus grande bienveillance. Le pêcheur lui raconta aussitôt la visite de l'étranger dans la vallée, ses questions, sa hauteur, ses allures singulières.

« — Voici la pièce d'or qu'il m'a jetée comme à un mendiant, ajouta Yvonnet en présentant le louis à la comtesse.

« — Il ne faut pas lui en vouloir, recommanda la comtesse; il ne vous connaît pas, mon ami, et peu d'hommes se seraient, comme vous, dérangés de leur travail sans dédommagement.

« — Quoi qu'il en soit, Madame, reprit Yvonnet, gardez cet or, et veuillez dès aujourd'hui le remettre à M. le recteur; il en disposera en faveur des pauvres.

« — Je remplirai fidèlement vos intentions, répliqua Mathilde; les malheureux profiteront de cette largesse que vous refusez d'accepter. La charité que cet homme aura faite par notre entremise, même à son insu, lui portera bonheur, je l'espère. »

« Pierre Yvonnet écoutait en silence ces excellentes paroles.

« — Ainsi, continua la comtesse, vous ne savez ni qui est cet homme, ni d'où il vient?

« — Non; je n'ai pas osé l'interroger. D'ailleurs il est à peu près sûr qu'il n'eût pas satisfait ma curiosité.

« — Pourquoi? Penseriez-vous qu'il a intérêt à rester inconnu?

« — Non encore; mais sa mine fière et dédaigneuse n'encourage pas aux questions.

« — Alors, d'après ce qu'il vous a dit, Pierre Yvonnet, vous croyez qu'il a dessein de s'établir dans notre vallée?

« — Il paraît désirer vivement de posséder en ces lieux une propriété.

« — Il sera le bienvenu, s'il a des intentions bienveillantes pour les malheureux.

« — Les pauvres ont disparu de Ker-Math, fit observer le pêcheur.

« — Oui; mais les villages voisins n'en manquent pas, et notre devoir est de les secourir : la charité chrétienne ne doit point se borner à une localité. N'appartenons-nous pas tous à la même famille?

« — Votre bonté est inépuisable; vous êtes une sainte, » s'écria Yvonnet.

« Un sourire mélancolique effleura les lèvres pâles de la noble femme; elle se hâta de détourner la conversation, et dit :

« — Je vais entretenir le recteur de votre étranger; peut-être aura-t-il entendu parler de lui. »

« A ces mots, Mathilde adressa un geste amical à Pierre Yvonnet, et se dirigea vers Ker-Math. Le pêcheur se remit au travail, l'esprit occupé des divers incidents de la matinée.

« Le recteur, interrogé par la comtesse, ne put rien lui apprendre au sujet de l'étranger; il l'avait aperçu descendant la colline avec son serviteur; mais c'était tout; il n'en savait pas davantage.

« Un mois après la rencontre de l'inconnu et de Pierre Yvonnet, on apprit dans le pays que les terres appartenant au baron d'Onglandes, et situées sur le village de Ker-Math, étaient vendues au vicomte Maurice de Soligny; on désignait ces terres sous le nom de domaine des

Landeaux. Personne dans la contrée ne pouvait dire d'où venait l'acquéreur, ni ce qu'il prétendait faire de ce sol inculte, couvert de genêts et de bruyères. La curiosité publique ne tarda pas à être satisfaite. Quelques jours à peine s'étaient écoulés depuis l'annonce que les Landeaux avaient changé de maître, lorsqu'une légion d'ouvriers venus de Saint-Malo s'abattit sur le domaine inculte; ils commencèrent par arracher une partie des genêts, sauf ces massifs qu'on aperçoit à l'extrémité du côté de la mer; ils défoncèrent le sol, plantèrent des arbres, tracèrent de larges avenues, élevèrent des murs de clôture.

« Cela fait, on creusa les fondations de la villa qui s'élève maintenant au centre de la propriété, et bientôt les murs sortirent de terre. En quelques semaines la construction fut terminée, et elle apparut aux yeux étonnés des habitants du pays dans ses proportions élégantes. Avant la fin des beaux jours, une ceinture de jardins pleins de fleurs, des bosquets verts et charmants, entouraient la villa. On eût dit que la baguette d'une de nos anciennes fées avait passé par là, et fait jaillir par un enchantement puissant toutes ces merveilles d'un sol jusque-là stérile.

« Cependant le vicomte de Soligny, par les ordres de qui s'exécutaient ces travaux, ne se montrait pas; du moins personne ne remarqua sa présence durant la construction de l'habitation et la transformation du domaine. La curiosité publique attendait avec impatience sa venue; comme il arrive toujours en pareil cas, les bruits les

plus divers, les plus absurdes même, circulaient à son sujet.

« — Ce qu'il aurait de mieux à faire, disait-on, puisqu'il lui plaît de s'établir dans la contrée, ce serait de suivre les exemples de la noble châtelaine de Pennohec. »

« Un jour, à la fin de l'été, notre vieille connaissance Jacques Quibon s'était arrêté devant le domaine des Landeaux, en compagnie du géant que nous avons déjà rencontré sur la plage de Saint-Malo, lors du combat du capitaine Varcof avec le vaisseau de guerre anglais.

« — M'est avis, commença Quibon, que le maître de céans a grande hâte de s'installer parmi nous. Dieu! quelle activité! si je n'étais du pays, je ne me reconnaîtrais plus par ici.

« — Nous allons avoir un nouvel hôte, » dit l'hercule en chargeant sa pipe de côté, car il ne pouvait se passer de fumer; sa pipe l'accompagnait, quelque part qu'il allât; elle semblait être devenue un appendice de sa personne.

« Quibon secoua la tête.

« — Cela ne vous va pas, Jacques, reprit le géant. Avez-vous donc des griefs contre le propriétaire des Landeaux?

« — Non, vraiment; mais...

« — Ah! il y a un mais.

« — Oui, malheureusement. Le vicomte de Soligny

passe pour être lié, depuis son acquisition, avec la maison d'Onglandes plus qu'il ne serait à souhaiter. Il n'en faut pas davantage pour donner mauvaise opinion de lui à Ker-Math. Le proverbe l'a dit, *qui se ressemble s'assemble.* »

« Les deux interlocuteurs, après plusieurs confidences de ce genre qui n'auguraient rien de bon à l'égard de Maurice de Soligny, se séparèrent pour aller vaquer à leurs travaux, chacun de leur côté.

« Jacques Quibon, en parlant de la triste réputation dont la famille d'Onglandes jouissait dans la contrée, n'avait rien exagéré. Raoul n'avait pas attendu la fin de la guerre avec la Grande-Bretagne pour renoncer à son métier de corsaire; il y avait bien des années qu'il vivait retiré dans son manoir; sa femme, si impérieuse et si hautaine, n'existait plus depuis longtemps. Néanmoins les paysans, les fermiers qui dépendaient du château du baron n'avaient aucunement gagné à cette mort; l'ancien corsaire se montrait dur, impitoyable, et les pauvres ne connaissaient point le chemin de sa demeure opulente.

« Lucrèce, en mourant, n'avait laissé qu'un fils à son mari. L'enfant, gâté de bonne heure par sa mère, était devenu vicieux et libertin effréné en grandissant; son audace, son insolence, le faisaient redouter de tous.

« La liaison de Maurice de Soligny avec Léon, le fils du baron d'Onglandes, ne pouvait donc que le décrier dans l'esprit des habitants de Ker-Math et du voisinage. Le vicomte, difficile à pénétrer, d'allures mystérieuses, ne

connaissant personne dans ce pays, avait paru se laisser prendre aux avances empressées de Léon.

« De son côté, le jeune d'Onglandes se réjouit de l'arrivée de Maurice et de son établissement à proximité de sa propre résidence. Il se flattait de trouver dans le nouveau venu un compagnon de plaisirs, qui se livrerait avec lui à tous les excès que peut rêver une nature dépravée. Le vicomte de Soligny ayant gardé le silence aux premières ouvertures qui lui furent faites, Léon en conclut qu'il souscrivait à ses propositions.

« Cette intimité qui commençait n'échappa point aux serviteurs du baron d'Onglandes, qui se hâtèrent de l'ébruiter, afin de prouver que leurs maîtres n'étaient point aussi isolés qu'on le prétendait.

« Raoul, partageant les vues de son fils, et espérant faire de Maurice un commensal, l'accueillit avec joie, et lui offrit courtoisement l'hospitalité pour quelques jours. Le vicomte de Soligny ne pouvait guère refuser une invitation formulée en d'aussi bons termes. Il accepta, mais pour l'époque de son retour de Paris, où le rappelaient sur-le-champ quelques affaires.

« Fidèle à sa promesse, Maurice de Soligny revint, le printemps suivant, au manoir du baron d'Onglandes, où il demeura une semaine.

« — Cette fois, dit-il en arrivant, je suis tout à fait des vôtres; ma villa des Landeaux est entièrement terminée; je n'ai plus qu'à m'y établir pour mener la vie de gentilhomme campagnard.

« — Votre présence parmi nous, vicomte, répondit le

baron, nous sera précieuse. Nous étions isolés dans ce pays demi-sauvage; nous trouverons en vous une aimable société.

« — A quand l'inauguration de votre palais? demanda étourdiment Léon.

« — Mais très-prochainement, répliqua Maurice.

« — Vous n'êtes pas meublé encore?

« — Pardonnez-moi, très-cher. Mon mobilier a dû être expédié de Paris il y a quinze jours; je pense que tout doit être en place, et que je n'ai plus qu'à prendre possession.

« — Il vous manquera cependant une pièce essentielle, s'il faut en croire les régulateurs du bon ton.

« — De quoi voulez-vous parler? interrogea M. de Soligny en rougissant légèrement.

« — Parbleu, il vous faudrait une maîtresse de maison, déclara Léon d'Onglandes en ricanant.

« — J'aviserai, » se contenta de répliquer Maurice, qui parut médiocrement satisfait de l'allusion.

« Le dimanche suivant, le vicomte de Soligny annonça à ses hôtes que la villa était prête, et il les invita à l'y accompagner. Le baron et son fils acceptèrent volontiers; ils montèrent à cheval, et prirent leur route par Ker-Math. Ils arrivèrent au village dans l'après-midi; et comme ils suivaient la grand'rue, ils rencontrèrent la population entière qui se rendait à l'église, pour l'office des vêpres. Ils passèrent devant l'église, et Léon d'Onglandes affecta de porter la tête haute et méprisante; il laissa même échapper les mots de superstition, de bigoterie, que la

foule recueillit. Maurice était trop bien élevé, trop jaloux de sa propre dignité pour s'associer à de tels propos; il respectait la religion, quoiqu'il ne la pratiquât plus, et il pensait que la liberté de conscience, tant prônée de nos jours, consiste surtout à ne point blesser les opinions religieuses par le dédain ou la moquerie. Il avait sans doute des préjugés; il avait respiré l'air du siècle, suivi les leçons de maîtres incrédules; mais son cœur loyal ne lui permettait pas de froisser les croyances d'autrui.

« Bien qu'il gardât le silence en traversant les rues de Ker-Math, les habitants, qui le savaient lié avec Léon d'Onglandes, et qui le voyaient chevaucher à ses côtés; lui supposèrent les mêmes idées, les mêmes tendances, les mêmes vices. Dès lors ils enveloppèrent les deux amis dans une égale réprobation.

« Maurice de Soligny avait expédié devant lui une partie de son domestique aux Landeaux; il avait placé à la tête de sa maison un vieil intendant, à son service depuis longues années. Cet homme, nommé André Gotmann, était originaire de l'Alsace, et d'une probité antique. Il aimait sincèrement le vicomte, qu'il avait connu jeune encore, et il se montrait jaloux de sa bonne renommée.

« André, en sa qualité d'intendant, avait la haute main sur les autres serviteurs; il avait le pouvoir de les congédier à volonté, et d'augmenter leurs gages lorsqu'il était content d'eux. Maurice ne voulait entrer en rien dans ce qu'il appelait détails de ménage. En outre, l'intendant administrait les propriétés de son maître, et

gérait toute sa fortune. Il conduisit si bien les affaires du vicomte, que ce dernier, bien que dépensant largement, libéralement, ne s'était jamais trouvé dans la détresse. André savait faire face à tout.

« L'intendant avait son franc parler avec Maurice, et il ne lui épargnait pas les observations quand il les croyait utiles.

« Avec son caractère et sa perspicacité, André Gotmann découvrit bientôt que l'amitié de son maître pour la maison d'Onglandes portait un coup funeste dans le pays à la considération du vicomte. Aussi, se trouvant seul avec ce dernier, le jour même de l'inauguration de la villa, il en profita pour lui adresser quelques représentations.

« — Vous serez mal vu des habitants de la contrée, monsieur le vicomte, dit-il, si vous continuez vos relations avec la famille d'Onglandes.

« — André, répondit M. de Soligny, évitez de toucher à cette question : je sais ce que j'ai à faire; épargnez-moi donc vos remarques. »

« L'intendant, qui ne se gênait aucunement avec le vicomte, reprit :

« — Il est bon cependant d'entendre quelquefois la vérité. Apprenez donc, Monsieur, que des propos pénibles circulent déjà sur vous dans Ker-Math.

« — Que m'importe l'opinion de ces rustres?

« — Elle devrait, au contraire, vous importer beaucoup; car ces rustres, comme vous les appelez, n'aiment point à être blessés dans leurs croyances. Or votre liaison

avec Léon d'Onglandes, qui passe pour un impie forcené, les détourne de vous, et vous aliène leurs cœurs fiers et loyaux. »

« Le vicomte de Soligny s'éloigna sans répliquer, et s'en alla rejoindre ses convives au salon. Il était loin, assurément, d'approuver tous les faits et gestes du jeune d'Onglandes; mais, n'ayant point d'autres voisins à fréquenter, il avait pris son parti des railleries souvent déplacées de Léon, et du mépris des convenances que celui-ci affichait insolemment.

« A l'occasion de sa prise de possession de la villa des Landeaux, Maurice voulut faire quelques largesses aux habitants de la contrée; mais les paysans, indignés, les refusèrent. Irrité de cette manifestation qui lui révélait clairement les sentiments publics à son égard, il jura qu'il ne se commettrait plus avec ces sauvages, qui, à l'exemple des anciens barbares, disait-il, ne pouvaient souffrir d'étrangers parmi eux.

« — Je saurai, continuait-il, les faire repentir de leur conduite. Je leur apprendrai qu'un gentilhomme de mon rang se rit de l'opinion des gens de leur sorte. »

« Dans son dépit, il affecta une indifférence profonde pour les habitants de Ker-Math. Croyant les humilier, il ne recourait jamais à eux, mais employait dans son domaine des ouvriers venus d'ailleurs. Il accepta la guerre qu'on lui déclarait, et Léon d'Onglandes l'encouragea dans cette voie funeste, qui constituait le maître des Landeaux en hostilité avec toute la contrée.

« — Si nous voulions subir les caprices de ces paysans grossiers, ne cessait de répéter le fils de Raoul, où en serions-nous? Maintenons énergiquement notre liberté, et faisons-nous craindre si l'on refuse de nous respecter. »

« Sans accepter entièrement cette théorie, Maurice de Soligny convint qu'elle avait du bon, et ne se mit aucunement en peine de reconquérir l'estime publique. »

VII

L'INSULTE

« Quand il fut complétement établi dans sa délicieuse villa, le vicomte de Soligny jugea qu'en qualité de voisin il devait une visite à Mme de Pennohec. Et puis, disons-le, il avait entendu parler de la comtesse en des termes si étranges par les d'Onglandes, que la curiosité entra pour quelque chose dans sa détermination. Cependant le vieil intendant, qui déjà était parfaitement renseigné sur la noble dame, s'efforça de la montrer à Maurice telle qu'elle était.

« — Mme de Pennohec, dit-il à son maître, est la providence du pays. Je voudrais pour beaucoup que vous

réussissiez à conquérir une partie des sympathies qui l'entourent.

« — Décidément, André, répondit le vicomte, vous avez résolu d'exercer sur moi une censure continuelle. Je vous préviens que je ne vous ai point investi à mon égard du rôle de prédicateur, et que les sermons sont peu de mon goût.

« — Il est possible, reprit le vieillard avec un imperturbable sang-froid, que vous ne goûtiez pas mes remontrances; elles n'en sont pas moins utiles et justifiées. »

« Maurice tourna le dos à André, qu'il respectait trop au fond pour vouloir le blesser; il se fit amener son cheval, s'élança en selle, et en peu de temps il arriva au manoir de Pennohec. Introduit sur-le-champ au grand salon, il fut accueilli par la comtesse avec une grande bienveillance. Mathilde éprouva une étrange impression à la vue du vicomte, qui, de son côté, goûta fort la conversation et les manières pleines de distinction de la maîtresse du château; il ne put même s'empêcher de témoigner le désir de la visiter quelquefois.

« — Rien ne me sera plus agréable, répliqua Mme de Pennohec avec grâce. Pour vous prouver que je parle sincèrement, j'irai prochainement vous surprendre à votre charmante villa, et vous rappeler votre promesse. »

« En effet, à quelques jours de là, Mathilde sonnait à la porte des Landeaux. Le vicomte, qui l'avait vue venir, accourut au-devant d'elle, et lui fit avec l'empressement

le plus aimable les honneurs de sa maison. La comtesse admira beaucoup, en les traversant, l'ordonnance et la distribution pleine de bon goût des jardins et des parterres; et elle dit à son hôte avec un agréable enjouement :

« — Savez-vous, monsieur le vicomte, que vous me rendez jalouse?

« — Vous auriez grand tort, madame la comtesse, repartit Maurice sur le même ton, de préférer ma moderne villa à votre antique et vénérable manoir. »

« En achevant ces paroles, le vicomte introduisit Mme de Pennohec dans son salon, qui occupait toute la largeur de l'habitation. Six fenêtres, trois de chaque côté, éclairaient cette pièce magnifique, meublée avec sévérité. Au fond, en face de la porte d'entrée, on voyait une vaste cheminée de marbre blanc, avec pendule en porphyre, accompagnée de deux vases également en porphyre; deux candélabres de bronze de haut prix complétaient la garniture. Au-dessus d'une table de marbre blanc posée au milieu du salon, pendait un lustre de cristal. Dans un vase de Chine placé sur la table, s'épanouissait un énorme bouquet de fleurs aux vives couleurs, dont les parfums embaumaient la pièce.

« Mme de Pennohec complimenta également Maurice sur l'arrangement du salon.

« — Vous le voyez, Madame, répliqua-t-il négligemment, tout ici est ordonné à la moderne.

« — A Dieu ne plaise que je vous en fasse un reproche! loin de là. Quoique née dans un autre siècle et

éprouvée peut-être plus que personne par les événements terribles qui ont transformé la société, je ne fais point le procès à mon temps. »

« Le vicomte étonné, et ne s'attendant guère, d'après les récits de Léon d'Onglandes, à entendre de telles paroles sortir de la bouche de la comtesse, l'enveloppa d'un regard pénétrant; mais, au calme et à la sérénité de la noble femme, il comprit qu'elle s'exprimait dans la sincérité de son cœur. Elle s'aperçut de ce qui se passait dans l'âme de Maurice, et elle ajouta :

« — Vous pensiez que j'avais mauvaise opinion des hommes; vous étiez dans l'erreur : il est peu de natures qui ne se transforment sous l'influence d'une affection ou d'un intérêt véritable. »

« M. de Soligny déclara qu'il partageait complétement les idées de Mme de Pennohec. Les deux voisins se séparèrent, charmés l'un de l'autre, et se promettant de se revoir souvent. Le vieil intendant, informé du résultat de la visite de la comtesse, s'en félicita pour son maître.

« La société de cette femme, si distinguée sous tous les rapports, neutralisera, pensait-il, l'action de la famille d'Onglandes.

« Au moment où Mme de Pennohec sortait de la villa des Landeaux, Léon d'Onglandes y arrivait de son côté. Il adressa à la comtesse un salut hautain, qu'elle lui rendit avec dignité, et il entra dans l'habitation.

« — Je ne t'attendais pas aujourd'hui, fit Maurice à la vue de son ami.

« — Je le crois bien; sans cela tu ne te serais pas fait visiter par ton antique voisine. Mon cher, prends garde, tu te laisseras séduire; bientôt tu iras aussi à l'église.

« — Quel mal y aurait-il? demanda le vicomte, piqué des sarcasmes de Léon.

« — Là, là, reprit celui-ci, je le disais bien; voici déjà que le levain fermente. Maurice, Maurice, tu descends sur une pente fatale. »

« M. de Soligny, blessé plus qu'il ne lui convenait de le faire voir du langage railleur du jeune d'Onglandes, ne releva pas ces derniers mots; il préféra détourner la conversation. A mesure qu'il apprenait à connaître davantage Léon, il se repentait de s'être lié avec lui; et les prétentions de son compagnon à réglementer ses rapports n'étaient pas faites pour resserrer des nœuds formés à la légère.

« Léon s'étant assis au salon des Landeaux, à la place même que Mme de Pennohec venait de quitter :

« — Pourquoi ton père ne t'a-t-il pas accompagné? lui demanda le vicomte. Depuis le jour où il est venu avec nous inaugurer cette villa, il n'y a pas reparu.

« — Que veux-tu, répliqua Léon, le baron se fait vieux, il aime à rester au gîte; notre ardeur juvénile l'importune sans doute, parce qu'il ne peut plus la partager.

« — S'est-il donc plaint?

« — Non, que je sache. Il est vrai que le vieux corsaire ne me prend pas pour son confident. »

« Et, en parlant ainsi, Léon d'Onglandes éclata de rire. Maurice, blâmant intérieurement le langage irrévérencieux de son compagnon, garda un silence significatif. Léon, voyant que le vicomte ne s'associait point à ses mauvaises plaisanteries, redevint sérieux, et ajouta :

« — Quoique mon père ne m'ait rien dit, je soupçonne la cause pour laquelle il ne t'a pas rendu de nouvelle visite.

« — Lui ai-je donc manqué en quelque chose?

« — Je ne le crois pas ; je dois te rendre ce témoignage que tu as toujours été parfait avec lui.

« — Alors, que signifie son abstention? Y suis-je pour quelque chose?

« — Évidemment ; sans cela il ne t'éviterait pas.

« — Tu formules là autant d'énigmes que de paroles. D'un côté, tu affirmes que je n'ai rien à me reprocher à l'égard du baron ; de l'autre, que je suis cause qu'il ne revient pas aux Landeaux.

« — Tu en es la cause involontaire.

« — Explique-toi.

« — Te souvient-il que le jour où le baron vint assister à l'inauguration de ta villa, tu nous invitas, après le dîner, à une partie de billard?

« — Parfaitement.

« — Il faisait très-chaud ; le temps était orageux ; les nuages noirs s'amoncelaient à l'horizon, et les flots bruissaient comme à la veille d'une tempête.

« — C'est exact.

« — Mon père, échauffé par le repas, mit son habit bas, et nous en fîmes autant. Dans l'ardeur du jeu, l'une des manches de ta chemise se déboutonna, et tu la relevas, par distraction, jusqu'à la hauteur du coude.

« — Qu'y a-t-il de commun entre cette particularité et l'étrange attitude du baron?

« — Écoute-moi, et tu le sauras. Par intervalles, mon père te contemplait avec une attention étrange, comme il l'avait fait déjà plusieurs fois pendant ton séjour à notre château. Il suivit machinalement le mouvement que tu fis pour retrousser ta manche de chemise. Tout à coup son œil s'arrêta sur une marque rouge imprimée sur ton avant-bras, et il pâlit affreusement. Il fut tellement impressionné, qu'il s'appuya sur la bande du billard, puis cessa de jouer, sans alléguer de motif bien précis. A dater de ce jour, il évite de parler de toi et de ce qui peut lui rappeler ton souvenir.

« — C'est étrange en vérité, déclara Maurice. Mais comment cette marque, que j'ai apportée en naissant, et qui a la forme d'une ancre, a-t-elle pu bouleverser le baron à ce point? Il faut nécessairement qu'il y ait corrélation entre ce signe et un événement mystérieux que nous ne connaissons pas.

« — C'est ce que j'ai pensé.

« — N'as-tu pas interrogé le baron là-dessus?

« — Je l'ai fait.

« — Qu'a-t-il dit?

« — Rien.

« — Comment! rien? il a refusé toute explication?

« — Oui; il m'a même défendu, sous peine d'encourir sa disgrâce, de prononcer ton nom devant lui.

« — Voilà, tu l'avoueras, qui est inexplicable. »

« Maurice de Soligny, à la suite de cette conversation, tomba dans une profonde rêverie. Quand il en sortit, Léon prit congé de lui, et se dirigea du côté de Lamballe.

« Cette année-là, de fortes grêles dévastèrent la Bretagne septentrionale; les récoltes et les fruits encore sur pied furent complétement détruits, et une affreuse misère commença dans les cantons ravagés. Ker-Math avait été épargné, mais les villages voisins se trouvaient sans ressource. M^me^ de Pennohec, pour soulager cette affreuse détresse, prit l'initiative d'une quête à domicile, et se chargea de parcourir les meilleures maisons de la contrée. Après s'être inscrite la première pour une large offrande, elle se rendit chez le vicomte de Soligny. Elle fut reçue par le vieil intendant, qui lui dit :

« — Mon maître est absent; il regrettera vivement, madame la comtesse, de ne s'être pas trouvé là.

« — Je venais, annonça M^me^ de Pennohec, lui proposer de souscrire pour les malheureux habitants de notre voisinage, qui, comme vous le savez, ont tout perdu par la grêle.

« — S'il s'agit d'une bonne œuvre, Madame, répondit André, je puis vous assurer que le vicomte s'empressera d'y prendre part. Je l'avertirai de votre démarche; et il ira lui-même vous porter son offrande. »

« La comtesse remercia l'intendant, et s'en alla solliciter ailleurs.

« Maurice de Soligny était allé faire une promenade à cheval sur la côte, en compagnie de Léon d'Onglandes. Il rentra quelques instants seulement après le départ de M^me^ de Pennohec, et André lui raconta le motif de la visite de la noble dame.

« — Tudieu! dit Léon d'Onglandes en laissant échapper un éclat de rire impertinent, quel valet tu as là, très-cher! je te plains. »

« André, qui s'était retourné pour partir, fit volte-face, et regarda, les lèvres serrées, l'indignation sur le visage, l'homme qui le traitait avec cette aménité. Maurice, mécontent, se contint néanmoins.

« — Qu'a donc fait de mal André? demanda-t-il en s'efforçant de paraître calme.

« — Ce qu'il a fait de mal? Peux-tu t'enquérir de pareille chose? Je m'étonne que tu n'aies pas encore chassé le drôle qui dispose sans ton avis de ton argent, de ton bien.

« — Vous vous trompez, Monsieur, répliqua le vicomte avec un accent hautain; André n'agit point sans ordre. Il est autorisé à administrer ma maison et mes biens, et à faire, en mon nom, même des aumônes.

« — C'est différent, constata Léon; je ne savais pas que les valets fussent les maîtres chez monsieur le vicomte de Soligny.

« — Tu m'insultes! cria Maurice en bondissant de son siége.

« — Moi? pas du tout, répliqua Léon d'Onglandes avec un sourire diabolique.

« — Alors rétracte tes paroles, réclama le vicomte d'une voix étranglée par la colère.

« — Pourquoi, mon cher, veux-tu que je les rétracte? interrogea Léon, dont le calme provocateur et calculé exaspérait Maurice.

« — Pourquoi j'exige que tu les rétractes? tu me demandes cela?

« — Positivement.

« — Eh bien! parce que je ne saurais accepter les termes dont tu t'es servi.

« — Il le faut bien cependant, puisque je n'ai dit que la vérité. »

« Alors le vicomte, pâle comme un linceul, s'approcha du jeune d'Onglandes, et, dardant sur lui son œil étincelant :

« — Tu vas faire ce que je demande, insista-t-il.

« — Non, jamais! déclara Léon, qui venait de se lever, et qui se tenait les bras croisés devant son hôte.

« — Est-ce ton dernier mot?

« — Oui.

« — S'il en est ainsi, reprit Maurice d'une voix nette cette fois, il ne nous reste plus qu'un seul moyen de nous entendre : tu me comprends?

« — Non; tu parles comme les oracles, par formules énigmatiques.

« — Ne sais-tu pas comment une querelle se vide entre gens d'honneur?

« — Après?

« — Eh bien, à quelle heure veux-tu que nous nous rencontrions demain?

« — Mon cher ami, répondit Léon d'Onglandes avec une expression sarcastique, je n'ai pas l'intention de me battre contre toi.

« — Ah! tu ne veux pas te battre?

« — Non.

« — Et pourquoi cela?

« — Parce qu'il ne me plaît pas de terminer ainsi ce que tu appelles notre querelle. »

« Le vicomte tordait ses gants entre ses doigts; il se rapprocha encore de Léon d'Onglandes, et lui dit d'un ton bas et sourd :

« — Tu refuses absolument?

« — Je m'en tiens à ce que j'ai eu l'honneur de t'affirmer tout à l'heure.

« — Tiens, lâche! » s'écria Maurice; et il fouetta de son gant la figure de Léon, qui pâlit sous l'outrage.

« — Te battras-tu maintenant? interrogea de nouveau Maurice.

« — Oui, et c'est moi qui te demanderai satisfaction, car je suis l'offensé.

« — Soit; à quelle heure demain?

« — A huit heures.

« — Où?

« — Derrière le parc de la comtesse de Pennohec.

« — Quelles armes choisis-tu?

« — L'épée est l'arme des gentilshommes. »

« Maurice sourit amèrement.

« — J'y consens, répondit-il, mais à une condition.

« — Laquelle?

« — C'est que le duel sera sans merci.

« — Je l'entends bien ainsi. »

« Tous les détails de la rencontre étant arrêtés entre les deux adversaires, Léon d'Onglandes quitta le salon des Landeaux, et le vicomte le reconduisit cérémonieusement jusqu'à la porte. Là les deux anciens amis se saluèrent en silence, et se lancèrent pour adieu un regard de haine.

« Quelques instants après le départ de Léon, le vicomte de Soligny partit pour Ker-Math, et se rendit à la chaumière de Pierre Yvonnet, avec qui depuis peu il avait renouvelé connaissance. Le pêcheur faisait sécher ses filets quand Maurice l'aborda. Il était tellement occupé à ce travail, qu'il ne vit pas approcher le vicomte, et il fallut que celui-ci parlât le premier pour attirer son attention.

« — Bonjour, Pierre Yvonnet, » fit Maurice.

« Le pêcheur se retourna brusquement, et aperçut le maître des Landeaux qui le contemplait les bras croisés sur la poitrine.

« — Bonjour, monsieur le vicomte, répondit Yvonnet en soulevant à demi son chapeau à larges bords.

« — Je désire encore mettre à contribution votre obligeance, fit Maurice.

« — Tout à votre service, Monsieur.

« — Je le sais, Yvonnet, et je vous en remercie.

« — De quoi s'agit-il?

« — D'une chose assez délicate, répondit M. de Soligny en hésitant quelque peu.

« — Dites toujours.

« — Il s'agit d'une affaire d'honneur.

« — Une affaire d'honneur, » répéta lentement le pêcheur, comme en se parlant à lui-même.

« Le vicomte, croyant qu'il n'avait pas compris, se hâta d'ajouter :

« — D'un duel, en d'autres termes.

« — Contre qui vous battez-vous? s'enquit Yvonnet, sans autre observation.

« — Contre Léon d'Onglandes, qui m'a gravement insulté.

« — Qu'attendez-vous de moi en cette affaire? demanda le pêcheur.

« — Ne consentirez-vous pas à me servir de témoin? »

« Yvonnet demeura un instant pensif; puis, s'adressant au vicomte d'un ton grave :

« — Ignorez-vous, Monsieur, lui dit-il, que les lois de la religion défendent le duel?

« — J'ai été insulté.

« — Il n'importe.

« — Entre gens d'honneur, l'insulte veut du sang; l'homme qui n'exigerait pas une telle réparation serait réputé lâche et flétri à jamais.

« — L'Évangile, qui est la loi souveraine, prescrit le pardon des offenses.

« — Ne discutons pas cette question, Pierre Yvonnet, interrompit le vicomte avec quelque impatience; je n'en ai ni le temps ni l'intention. Voulez-vous, oui ou non, me servir de témoin? »

« Le pêcheur se prit une seconde fois à réfléchir. Enfin il répondit :

« — Oui, j'y consens. Dans quel endroit?

« — Derrière le parc de Mme de Pennohec, du côté des montagnes, à huit heures précises, demain matin. »

« En acceptant le rôle de témoin dans une lutte que sa conscience réprouvait avec raison, Pierre Yvonnet était décidé à empêcher à tout prix le duel, dût-il intervenir sur le terrain même. Aussi, dès que Maurice, après l'avoir remercié, se fut retiré, le pêcheur, laissant là ses filets, descendit en toute hâte au manoir de Pennohec. Il raconta ce qu'il savait à la comtesse, et il ajouta :

« — J'ai pensé que peut-être vous trouveriez un moyen d'empêcher la rencontre.

« — Je n'en vois qu'un, répondit Mme de Pennohec, c'est de m'adresser à Maurice lui-même.

« — Votre démarche n'aboutira pas.

« — Pourquoi?

« — Le vicomte se croirait déshonoré, flétri à jamais, s'il ne se battait pas.

« — O mon Dieu! » soupira Mathilde; et elle resta quelque temps silencieuse, cherchant comment elle pourrait arrêter les suites de cette affaire. Tout à coup son regard brilla.

« — Je réussirai, » s'écria-t-elle.

« Et comme Yvonnet fixait sur elle un regard interrogateur, elle reprit :

« — Vous allez partir sur-le-champ pour le château du baron d'Onglandes.

« — Bien; ensuite?

« — Vous porterez une lettre que je vais écrire.

« — A qui la remettrai-je?

« — Au baron Raoul lui-même. »

« Aussitôt Mme de Pennohec se mit à son bureau, et écrivit en ces termes à Raoul d'Onglandes :

« Monsieur le baron,

« Je sais de source certaine que votre fils doit se « battre demain, à l'épée, avec le vicomte Maurice de « Soligny.

« Si vous tenez à la vie de Léon, empêchez ce duel; « car j'ai appris en outre que M. de Soligny est de première « force à l'épée.

« Comtesse de Pennohec. »

« Mathilde plia la lettre, la cacheta et la remit à Pierre Yvonnet.

« — Dois-je attendre une réponse? s'enquit le pêcheur.

« — Non, c'est inutile. »

« Yvonnet s'acquitta ponctuellement de sa mission. Le baron frémit à la lecture du pli de la comtesse, et manda son fils.

« — J'ai appris, lui dit-il sans autre préambule, que tu

voulais te battre demain matin avec le vicomte Maurice de Soligny.

« — Qui vous a dit...?

« — Il n'importe; est-ce vrai?

« — Vous êtes bien renseigné. Mais à quoi bon cet interrogatoire?

« — Parce que je tenais à apprendre de ta bouche la confirmation de la nouvelle.

« — Vous êtes satisfait, je pense, mon père, reprit Léon avec insolence.

« — Maintenant j'ai autre chose à te dire.

« — Quoi encore?

« — Tu ne te battras pas.

« — Qui m'en empêchera?

« — Moi.

« — Vous?

« — Oui.

« — Je voudrais bien savoir pour quel motif vous m'interdiriez de demander raison d'une insulte?

« — Qu'il te suffise d'apprendre que je m'oppose à ce que tu croises le fer avec M. de Soligny.

« — Vous ne parlez pas sérieusement, mon père, allégua Léon en ricanant.

« — Très-sérieusement, au contraire.

« — Allons donc! » fit le jeune d'Onglandes avec un geste de souverain mépris.

« En même temps il tourna brusquement les talons, quitta l'appartement et, quelques instants après, le château. Le baron, accablé sous cette insulte, demanda

son fils un peu plus tard; mais on lui répondit qu'il avait disparu. Le vieux Raoul d'Onglandes portait la peine de la mauvaise éducation qu'il avait donnée à ce fils: les déportements de Léon affligeaient ses dernières années. Il passa la nuit dans une extrême inquiétude. Le jour venu, il monta à cheval avec deux serviteurs, et se dirigea vers le lieu du rendez-vous que s'étaient assigné les deux adversaires. Il croyait les devancer d'une heure au moins; car il n'était que sept heures, et la rencontre ne devait avoir lieu qu'à huit. Mais, à sa grande surprise, il aperçut le vicomte Maurice de Soligny et Léon d'Onglandes, l'habit bas, et déjà l'épée à la main.

« Les témoins étaient là anxieux, pâles, effrayés de la lutte qui s'apprêtait. Pierre Yvonnet surtout, désolé de l'insuccès de nouvelles tentatives qu'il avait faites pour arrêter ce duel, contemplait d'un œil hagard cette scène dramatique.

« Le baron d'Onglandes sauta de cheval avec un cri qui attira l'attention des deux adversaires. Il se précipita entre M. de Soligny et Léon, et, se redressant en face de ce dernier, il le toisa des pieds à la tête, et lui dit d'une voix haletante:

« — Dépose cette arme! »

« Et il s'avança pour saisir l'épée que tenait le jeune d'Onglandes; mais Léon se rejeta en arrière en s'écriant:

« — Laissez-moi; il faut que je me venge!

« — Arrête! ordonna le baron hors de lui.

« — Mon père, je dois me battre; il y va de mon honneur.

« — Eh bien ! malheureux, déclara Raoul d'Onglandes en présentant la poitrine à son fils, ce sera donc contre moi! »

« Cependant Maurice de Soligny, revenu de sa surprise, s'approcha du baron; fixant sur lui son regard résolu :

« — Monsieur, lui dit-il, cessez ce jeu ; permettez que je donne à mon adversaire une leçon dont il a besoin. Vous êtes trop expérimenté en ces matières pour nous empêcher de vider notre querelle. »

« Raoul se retourna en frissonnant vers son interlocuteur. Troublé sous le regard du vicomte, il balbutia :

« — Ne vous suffira-t-il pas que mon fils s'excuse?

« — L'affaire qui nous amène sur le terrain, répondit Maurice, exige du sang; toute autre réparation serait incomplète. Retirez-vous donc, Monsieur.

« — Non, reprit M. d'Onglandes, je ne cèderai pas; vous ne vous battrez pas contre mon fils, mais contre moi. »

« En même temps le baron essaya encore de s'emparer de l'épée de Léon, qui s'esquiva de nouveau. Le vicomte de Soligny demeurait froid, impassible, implacable.

« — Mettons un terme à cette scène ridicule, demanda-t-il; finissons-en. »

« Comme il achevait ces mots, une main se posa sur son bras, et il entendit murmurer à son oreille :

« — Maurice! »

« Il se retourna, et se trouva face à face avec Mme de Pennohec; il baissa les yeux devant la noble femme, qui ne lui avait jamais paru plus imposante qu'en cette heure solennelle.

« — Maurice, reprit-elle avec un accent qui retentit jusqu'au fond du cœur du vicomte, refuserez-vous de m'écouter?

« — Que désirez-vous de moi, Madame? balbutia M. de Soligny.

« — Remettez votre épée, mon ami, » ordonna la comtesse d'un ton ferme, que Maurice ne lui connaissait pas.

« Il obéit machinalement. La noble femme avait dompté d'un regard et d'un accent cette fière nature; sa voix avait ému toutes les fibres du cœur de Maurice; il rendait les armes parce qu'il était subjugué, et qu'il ne pouvait faire autrement.

« — Maintenant, ajouta Mme de Pennohec en s'avançant vers le père de Léon ; maintenant, baron d'Onglandes, tout est fini ; emmenez votre fils. »

« Ce commandement fut formulé avec une telle dignité, que Raoul et Léon reculèrent en silence; ils remontèrent à cheval, et, sans prononcer une parole, ils reprirent le chemin de leur manoir. Maurice, stupéfait du dénoûment de cette scène qui menaçait d'être plus tragique, demeurait immobile sous l'impression que Mme de Pennohec avait produite en lui. Il cherchait à se rendre compte de ce drame rapide, et ne réussissait pas.

La comtesse le tira de ses réflexions en lui prenant la main et en lui disant :

« — Maurice, mon ami, je sais que c'est à cause de moi que vous vouliez vous battre; si le duel avait eu lieu, si le sang avait coulé, je ne m'en serais jamais consolée. »

« Ces paroles furent prononcées avec un tel sentiment, une expression si touchante, que le vicomte fut ému; il porta à ses lèvres les mains de M^me^ de Pennohec :

« — Si ma mère vivait, murmura-t-il, elle ne saurait être meilleure que vous.

« — Permettrez-vous que je la remplace, ô mon fils?

« — De tout mon cœur, » répondit Maurice, tandis qu'une larme roulait sur son mâle visage.

« Pierre Yvonnet, témoin muet de cette effusion des sentiments les plus délicats et les plus purs que renferme l'âme humaine, se sentait également attendri, et les pleurs humectaient sa rude figure brunie par le soleil et l'Océan. La comtesse invita M. de Soligny et le pêcheur à la suivre au manoir de Pennohec. Ils acceptèrent volontiers. Maurice passa une partie de la journée auprès de la noble châtelaine. Il se sentait attaché à elle par un de ces liens mystérieux et inexplicables qui prouvent l'affinité de certaines âmes. Le soir il retourna à sa villa, où il retrouva le vieil intendant, heureux de revoir son maître les mains pures du sang d'un de ses semblables.

VIII

UN RUDE HIVER

« Quinze jours s'écoulèrent pendant lesquels le vicomte de Soligny vint fréquemment au château de Pennohec. Maintenant il ne se trouvait plus heureux que là; un aimant irrésistible y entraînait sans cesse son cœur; il vivait par la pensée auprès de la comtesse. M^me^ de Pennohec, de son côté, ressentait une affection sans bornes pour Maurice; son front s'éclaircissait quand elle le voyait paraître; elle semblait moins pâle; le sourire de ses belles années revenait sur ses lèvres. A la fin d'octobre, M. de Soligny annonça qu'il allait partir pour Paris.

« — Quoi! Maurice, s'écria M^me^ de Pennohec, vous voulez nous quitter?

« — Des affaires urgentes m'appellent à Paris, répondit le vicomte; une partie de ma fortune est engagée dans diverses entreprises; j'ai à m'entendre avec des hommes d'affaires : mon voyage est indispensable. Croyez, chère Madame, que je regrette autant que vous une séparation devenue inévitable, mais qui, je l'espère, sera de courte durée.

« — Je vous permettrai de partir, mon ami, si vous me faites une promesse à laquelle je tiens singulièrement, reprit la comtesse avec un aimable sourire.

« — Parlez, Madame, répliqua le vicomte, je ferai tout ce qu'il me sera possible pour vous être agréable.

« — Vous éviterez à Paris les fêtes, les plaisirs enivrants, qui laissent toujours dans l'âme de funestes traces. Vous vaquerez uniquement à vos affaires; dès qu'elles seront terminées, vous vous hâterez de reprendre la route de notre Bretagne.

« — Votre désir sera un ordre pour moi, chère Madame, » déclara Maurice.

« Et saisissant la main de M^me^ de Pennohec, il la porta avec ferveur à ses lèvres.

« — Vous méritez mieux, » dit la comtesse avec grâce. En même temps, attirant à elle M. de Soligny, elle le pressa sur son cœur.

« Il sortit de cette étreinte le visage inondé de douces larmes; un bonheur inconnu jusque-là l'émouvait d'une façon extraordinaire. Il prit congé de M^me^ de Pennohec en renouvelant la promesse de revenir bientôt à Ker-Math.

« L'hiver commença cette année-là dès le mois de novembre, c'est-à-dire peu de temps après le départ de M. de Soligny pour Paris. La saison, rigoureuse dans toutes les provinces, le fut bien davantage en Bretagne; sous l'action du froid, la terre se crevassait, les pierres, les arbres se fendaient; la misère devint extrême, car les travaux étaient suspendus de tous côtés. En outre,

les récoltes avaient été insuffisantes, et la faim menaçait plus d'une famille.

« M^me^ de Pennohec épuisa toutes ses ressources pour secourir tant de malheureux; ses serviteurs, et elle-même, ne cessaient de parcourir les chaumières éparses dans la vallée et sur le flanc des collines, pour y porter des vivres et du bois, selon les nécessités de ceux qui les habitaient. Mais bientôt la comtesse fut à bout d'expédients; elle avait donné sans compter, donné même de son nécessaire, et maintenant il ne lui restait plus rien. En proie à une poignante douleur, comme si les membres de sa propre famille eussent été atteints, elle ne savait plus que faire.

« Si du moins, se disait-elle, le vicomte de Soligny était ici, il emploierait, j'en suis sûre, une partie des immenses richesses qu'on lui attribue à soutenir tant de malheureux, qui vont mourir peut-être, faute de pain ou de bois.

« Un soir que la comtesse formulait tout haut ces regrets, en présence de Pierre Yvonnet, le pêcheur lui dit :

« — Que n'écrivez-vous à M. de Soligny? Quoique absent du pays, il voudra certainement s'associer à vos efforts pour soulager l'affreuse misère qui règne parmi nous.

« — Vous avez raison, Yvonnet, répondit M^me^ de Pennohec. Attendez ici quelques instants; vous irez remettre au bureau de la poste une lettre pour Maurice. »

« La comtesse dépeignait au vicomte en termes pa-

thétiques la situation lamentable de la population, et termina en faisant appel à sa générosité. La réponse de M. de Soligny ne se fit pas attendre ; le vieil intendant de la villa des Landeaux reçut l'ordre de mettre une somme considérable à la disposition de Mme de Pennohec et du recteur, et il annonça que bientôt il ferait quelque chose de plus encore. André Gotmann s'empressa de remplir les intentions de son maître. Grâce à ce secours, les pauvres purent être soulagés.

« Quelques jours plus tard, un cavalier enveloppé d'un épais manteau descendait à la porte du château de Pennohec. C'était Maurice lui-même, qui accourait prendre sa part de dévouement. Admis sur-le-champ auprès de Mme de Pennohec, qui le reçut avec une joie extrême, il lui dit :

« — Je me suis hâté de terminer mes affaires, afin de pouvoir vous seconder en personne. Je suis riche, très-riche, beaucoup plus riche que je ne le pensais. Vous m'avez appris que les riches sont les économes de Dieu ; je vais essayer de m'acquitter de mon mieux de la gestion qui m'est confiée. »

« Tout cela fut dit avec une grâce charmante, qui toucha profondément la comtesse. Elle comprenait qu'un changement radical s'accomplissait en Maurice ; que ses idées, ses sentiments se transformaient ; que les convictions religieuses reprenaient peu à peu leur place légitime dans cette âme généreuse ; mais elle n'avait point osé encore mesurer l'étendue de ce travail moral, craignant d'être déçue dans ses espérances. Le vicomte,

voyant que Mme de Pennohec l'écoutait volontiers, ajouta :

« — La charité, l'aumône, est-il écrit, couvre la multitude des fautes ; j'ai, vous le savez, beaucoup à me faire pardonner ; je suis donc heureux de saisir l'occasion. »

La comtesse, surprise de ce langage qui annonçait dans celui qui le tenait de hautes pensées chrétiennes, répondit :

« — Dieu vous bénira, mon ami. Si un verre d'eau donné en son nom ne doit pas rester sans récompense, que sera-ce de votre générosité si empressée ? »

« Maurice de Soligny, sans prendre de repos, voulut aller sur l'heure visiter les chaumières les plus en détresse, afin de s'assurer par lui-même de ce qui leur manquait. Le jour suivant, les secours en nature abondèrent à Ker-Math. Avant de partir de Paris, le vicomte avait écrit pour ordonner de transporter dans ce village des grains et du bois en quantité. Bientôt la misère disparut, et un concert de bénédictions s'éleva vers le Ciel pour le remercier d'avoir inspiré à Maurice une telle charité. Tous les habitants du pays, néanmoins, faisaient remonter à Mme de Pennohec leur reconnaissance ; on savait que le changement du vicomte était son œuvre, qu'il n'agissait plus que sous sa vertueuse inspiration. Dès lors M. de Soligny, d'abord si mal accueilli dans la contrée, y fut entouré de respect et de sincères affections. On n'ignorait pas qu'il avait entièrement rompu avec la maison d'Onglandes, et on l'en félicitait. Ni le

baron, ni son fils d'ailleurs n'avaient reparu depuis la rencontre que nous avons racontée plus haut, et Maurice n'entendait plus parler d'eux. La misère sévissait dans le canton qu'ils habitaient, aussi bien qu'à Ker-Math; mais ils demeurèrent insensibles aux cris de détresse poussés vers eux, les portes de leur demeure restèrent fermées comme leur cœur. Ce fut Maurice de Soligny et Mme de Pennohec qui vinrent en aide aux malheureux dont les chaumières entouraient les domaines du baron d'Onglandes.

« La comtesse remarquait chaque jour avec un bonheur inexprimable que la foi chrétienne semblait avoir repris possession de l'âme de Maurice. Jamais cependant elle n'avait abordé directement avec lui les questions religieuses, pensant avec raison que certaines natures cèdent plus volontiers aux exemples qu'aux exhortations. Le vicomte se rendait fidèlement le dimanche à l'église de Ker-Math, pour y assister à la messe, et montrait dans toute sa conduite les habitudes qu'impose la pratique de la religion. Pâques arriva; Mme de Pennohec attendait ce jour avec une anxieuse curiosité; elle n'osait croire que le vicomte accomplirait jusqu'au bout les devoirs de la vie chrétienne. Elle savait qu'il visitait le recteur de temps à autre; mais elle supposait qu'il s'agissait surtout dans ces entrevues d'œuvres de charité. Cependant Maurice assista régulièrement aux offices de la semaine sainte. Le jour de Pâques, il arriva des premiers à l'église, amenant dans sa voiture son vieil intendant. Le moment de la sainte communion venu, il se leva de

son banc, et s'avança dans le plus profond recueillement, à la tête des fidèles qui s'approchaient du sacrement eucharistique. Mme de Pennohec le vit, et ses yeux se mouillèrent de larmes. Au sortir de l'église, elle l'invita à la visiter dans l'après-midi; il le promit. Quand le vicomte se présenta au château, la comtesse l'embrassa en pleurant de bonheur.

« — Désormais, lui dit-elle, rien ne nous sépare plus; nous sommes unis dans la même pensée, la même foi, le même amour. Maurice, vous m'étiez bien cher; mais il me semble qu'aujourd'hui vous me l'êtes bien davantage. »

M. de Soligny s'abandonnait aux caresses de la noble femme comme un enfant à celles de sa mère. Il se disait au reste que Mme de Pennohec, si elle ne lui avait pas donné la vie dans l'ordre de la nature, l'avait enfanté, par ses héroïques exemples de vertu, à la vie de l'âme, mille fois plus précieuse que celle du corps. Il lui ouvrit même son cœur à ce sujet, déclarant que si sa mère eût vécu, il n'eût pu l'aimer davantage.

« — Et moi, mon ami, répondit la comtesse, mon fils Arthur, que j'ai perdu il y a de longues années, ne m'était pas plus cher que vous. Si Dieu, par miracle, me le rendait pour consoler ma vieillesse, je ne pourrais que lui donner une place à côté de vous dans mon amour. »

« A partir de ce moment, l'intimité la plus grande régna entre Mme de Pennohec et le maître des Landeaux; Maurice semblait n'avoir aucun secret pour la comtesse,

qui, de son côté, l'avait mis au courant d'une partie de son histoire, sauf qu'elle avait passé sous silence l'indigne conduite de Raoul d'Onglandes à l'égard d'Olivier, et les circonstances douloureuses qui avaient accompagné l'enlèvement d'Arthur. Elle avait commencé néanmoins une fois ce dernier récit ; mais, dès les premiers mots, le front de Maurice s'était assombri ; il était tombé dans une profonde rêverie, et Mme de Pennohec, craignant de l'affliger, avait changé de conversation.

« Peu de temps après Pâques, la comtesse était allée visiter M. de Soligny. Elle se préparait à prendre congé du vicomte, lorsque, fixant tout à coup sur lui son regard affectueux, elle lui dit :

« — Il manque quelque chose, Maurice, à votre charmante villa. »

« M. de Soligny regarda, étonné, Mme de Pennohec.

« — N'est-elle pas assez élégante à votre gré, chère Madame? demanda-t-il.

« — Sous ce rapport, répondit Mathilde, elle ne laisse rien à désirer.

« — Alors, quelle est votre pensée?

« — La voici, mon ami, répliqua la comtesse en prenant la main de Maurice ; cette demeure est trop solitaire ; je voudrais vous y voir une compagne. »

« Le comte rougit, mais ne répondit pas.

« — Je ne serai contente de vous, ajouta Mme de Pennohec, que le jour où vous me présenterez une jeune,

belle et vertueuse épouse. J'aimerai la maîtresse des Landeaux autant que j'en chéris le propriétaire. »

« Tout cela fut dit d'un ton enjoué, qui cependant n'excluait pas le sérieux de la pensée. Un nuage de tristesse voila le visage de Maurice, qui fixa sur la comtesse un regard suppliant. Celle-ci s'aperçut de l'impression pénible qu'éprouvait le vicomte, et elle lui demanda :

« — Vous aurais-je donc fait de la peine en exprimant le désir de vous voir marié?

« — Non, Madame, balbutia le vicomte ; mais ce sujet éveille en moi de douloureux souvenirs. Je vous serai reconnaissant de ne pas insister. »

« La comtesse se tut, bien qu'elle fût étonnée de l'étrange réponse de Maurice. Elle parut réfléchir un instant à ce qu'il venait de dire, et elle conclut de ses paroles qu'il gardait au fond du cœur un secret, et que peut-être elle avait rouvert une blessure mal cicatrisée. De ce moment elle résolut d'éviter toute allusion sur ce point. M. de Soligny lui en fut reconnaissant. Excepté la question d'avenir et de mariage, il aimait à lui confier toutes ses pensées. Il passait une partie de ses loisirs au château de Pennohec ; il s'y regardait presque comme chez lui, tant son union avec la comtesse était intime. Le plus grand bonheur de ces deux âmes, après celui que procure l'accomplissement du devoir, était de se trouver ensemble. »

IX

SUR LE RIVAGE

« Le vicomte de Soligny, ayant terminé ses affaires à Paris, s'établit tout à fait aux Landeaux, résolu à n'en plus sortir. Il avait rencontré dans la pratique des préceptes de la religion, dans ses immortelles espérances, la paix de l'âme, la sécurité de l'intelligence. Les doutes qui le poursuivaient auparavant, l'inquiète préoccupation de la destinée humaine, avaient disparu. Il savait, par les enseignements de la foi, ce qu'il avait longtemps cherché. Nature supérieure, homme d'élite, aux aspirations élevées, il reportait de la terre vers un autre monde les vœux ardents de félicité qui si longtemps avaient tourmenté sa vie; il acceptait comme un à-compte, comme une faveur, les joies passagères que Dieu lui accordait sur la terre; mais il ne s'y arrêtait pas.

« Parfois cependant une noire mélancolie s'emparait de lui, et tous les efforts de Mme de Pennohec ne réussissaient point à la dissiper. Alors il quittait sa villa, et s'en allait errer seul sur la plage solitaire, redisant aux vents, à la tempête, à l'Océan, les secrètes douleurs qui

l'oppressaient. La comtesse, pour ne point l'importuner ni aggraver ses peines mystérieuses, le laissait à lui-même, sachant par expérience que ces moments difficiles exigent l'isolement. Pourtant la noble femme souffrait à la pensée que le vicomte lui cachait un coin de son cœur; elle l'aimait tant, qu'elle eût voulu être à même d'adoucir les chagrins qu'il paraissait éprouver. Depuis la tentative infructueuse qu'elle avait faite pour le déterminer à prendre une compagne, elle n'osait plus s'aventurer sur un terrain qu'elle ne connaissait pas parfaitement, et se contentait de prier Dieu avec ferveur d'accorder une paix sans nuages à celui qu'elle chérissait comme un fils. Maurice devina à la fin ce qui se passait dans l'âme de Mme de Pennohec, et il s'affligea d'être une cause de soucis pour la pieuse châtelaine. Vingt fois il fut sur le point de lui tout dire, de lui retracer page à page le livre ou plutôt le roman de sa vie; mais il s'arrêtait au moment de commencer.

« — Il vaut mieux, répétait-il tout bas, laisser ces événements dans le mystère. Je souffrirai bien davantage lorsque je les aurai racontés. »

« Un jour de printemps, il errait sur la plage en vue du courant qui, plus de trente ans auparavant, emportait la barque du malheureux Olivier. La mer était calme; les embarcations couvertes de voiles blanches glissaient légèrement sur les eaux bleues. Maurice suivait lentement la côte accidentée, découpée capricieusement, quand il entendit un gémissement. Il leva les yeux : Mme de Pennohec était devant lui, assise sur un quartier de rocher,

et absorbée dans la contemplation de l'Océan. Le vicomte s'approcha, et lui dit :

« — Je vous croyais, chère Madame, à votre manoir. »

« Elle tressaillit au son de la voix de Maurice, et leva sur lui un regard étrange. Puis, rendue au sentiment de la réalité, elle répondit avec tristesse :

« — Il me semblait entendre, mêlée au bruit des vagues, la voix d'Olivier. C'est ici même que j'ai vu sa barque se briser sur les rochers dans cette affreuse nuit que je n'oublierai jamais. »

« Le vicomte comprit que la comtesse venait d'évoquer d'amers souvenirs. Elle ajouta en joignant les mains avec une touchante résignation :

« — Il est bien cruel assurément d'être séparés prématurément après une si courte union ; mais le malheur est au comble quand, avec l'époux aimé, on perd l'unique fruit de la plus heureuse alliance.

« — Dieu, Madame, dit Maurice, peut seul consoler de telles infortunes. Vous retrouverez au ciel ceux que vous pleurez sur la terre.

« — Oui, c'est là tout mon espoir, reprit la comtesse. Maurice, savez-vous les trésors de tendresse que renferme le cœur d'une mère ?

« — Je crois le comprendre depuis que je vous connais.

« — N'avez-vous donc pas reçu les caresses de la vôtre ? Ne vous a-t-elle jamais pressé sur son sein ?

« — On m'a dit qu'elle mourut en me donnant le jour ; d'ailleurs on m'a rarement parlé d'elle.

« — Quoi ! personne, pas même votre père, ne vous a rappelé le nom de celle à qui vous devez la vie ?

« — Mon père, soupira le vicomte dont les traits s'assombrirent, mon père, je l'ai perdu aussi.

« — Ainsi vous n'avez plus de parents sur la terre ?

« — Non ; je suis seul en ce monde.

« — Pauvre ami, fit Mme de Pennohec, vous paraissez avoir bien souffert.

« — Plus que je ne saurais l'exprimer ; je n'ai goûté quelque repos qu'à dater du jour où la Providence vous a placée comme un ange sur ma route désolée.

« — Vous ne m'avez point encore raconté votre histoire, hasarda la comtesse ; ne pensez-vous pas que la confidence de vos tristesses, faite à un cœur ami, les adoucirait, les calmerait ?

« — Mon existence a été bien étrange ; elle ressemble à un roman.

« — Qu'importe ? Vous êtes sûr à l'avance de trouver en moi une bienveillance, une sympathie inépuisables. »

« Voyant Maurice de Soligny déterminé à ce récit longtemps attendu, Mme de Pennohec se leva, et lui dit :

« — Venez là-bas, au pied de ces hauts genêts en fleur ; nous nous assoirons sur la bruyère, derrière ces pierres druidiques. Nous y serons plus à l'aise. »

« Le vicomte suivit la comtesse. Quand ils se furent placés commodément l'un et l'autre, Maurice commença en ces termes :

« — Je suis né bien loin d'ici par delà l'océan Atlantique ; j'appartiens à une vieille famille d'origine fran-

çaise, établie depuis un siècle à la Nouvelle-Orléans, et c'est dans cette ville que fut placé mon berceau. Mes premières années, comme il est naturel, n'ont laissé dans mon esprit que de vagues impressions. Je me souviens seulement qu'on me conduisit à mon père vers l'âge de cinq à six ans, que je fis un long voyage, et que jusqu'à huit à neuf ans je fus comblé de caresses, de soins, d'attentions par celui à qui je devais la vie. Il semblait ne respirer que pour moi, et je m'épris pour lui d'une affection sans bornes. Mon père n'avait pas d'autre enfant que moi. J'avais huit ans environ lorsqu'il se remaria avec la fille d'un riche planteur. Alors commença pour moi une existence remplie de tribulations et d'épreuves; mon père eut un fils de sa nouvelle épouse. A partir de ce moment, celle-ci me prit en aversion; je fus témoin de plusieurs altercations à mon sujet. Enfin mon père se décida à m'éloigner; il me mit en pension dans un collége de New-York, où je passai six ans. Pendant ce temps j'écrivis fréquemment à mon père, qui m'avait paru souffrir de l'antipathie de ma belle-mère. Il me répondait exactement, dans des termes affectueux; il m'engageait à me résigner, pour son repos et pour le mien, à la situation qui m'était faite. Je compris qu'il s'agissait pour lui de la paix domestique, et je formai le projet de ne la troubler par aucune plainte, ni même par aucune revendication légitime. Je me proposai de laisser à mon père la jouissance des biens de ma mère, s'il ne m'offrait pas de me les abandonner. Je me sentais une grande énergie et un indomptable courage, et il me

semblait que je conquerrais par mes propres forces une place honorable dans le monde.

« Élevé dans la religion catholique, instruit autant qu'on peut l'être à quinze ans de ses dogmes et des devoirs qu'elle impose, je puisais dans ma foi une confiance nouvelle; je me disais :

« Si mes parents, sans que je l'aie mérité, me repoussent du foyer natal, Dieu ne m'abandonnera pas; il guidera lui-même mes pas, et assurera ma destinée.

« A seize ans, mes études étant terminées, je fus rappelé à la Nouvelle-Orléans; mon père m'accueillit avec une joie mêlée de tristesse; il m'interrogea, et se montra satisfait de ma science.

« — Que vas-tu faire maintenant, mon ami? me demanda-t-il avec intérêt.

« — Je ne sais, répondis-je; si j'en croyais certaines tendances, je me préparerais à la carrière du barreau, sauf votre autorisation toutefois, sans laquelle je ne voudrais rien entreprendre. »

« Mon père parut touché de mes dispositions, de ma docilité; il réfléchit quelques instants, puis il me dit :

« — Je n'ai pas d'objection contre tes goûts; je consens volontiers à ce que tu fasses tes études de droit. Quand désires-tu les commencer?

« — Le plus tôt possible.

« — Bien; alors tu te mettras en route prochainement. »

« Je crus à une distraction de mon père, et je le regardai étonné.

« — Ne m'as-tu pas entendu? interrogea-t-il.

« — N'est-ce donc pas ici que je ferai mes cours?

« — Non, répliqua-t-il; tu retourneras à New-York. »

« Cette nouvelle me consterna; j'espérais demeurer à la Nouvelle-Orléans, où j'aurais entendu parler la langue française, l'idiome qui avait mes prédilections. Je hasardai de timides réclamations; mais mon père ne les accueillit pas. Voyant quelques larmes rouler sur mes joues :

« — Fais pour moi ce sacrifice, mon ami, dit-il; tu m'épargneras de graves difficultés. »

« Comme je gardais le silence, il ajouta :

« — Tu ne voudrais pas être une cause de discorde dans ma maison? »

« Je sentis que mon père n'était pas heureux avec ma belle-mère; malgré l'irritation que me causait ma marâtre, je ne fis entendre aucune récrimination, aucun murmure, et je répondis :

« — Si vous jugez, mon père, que mon séjour dans votre maison ne puisse se concilier avec votre repos, je suis prêt à partir. »

« Il me déclara qu'il me savait gré de ma soumission.

« — Je te permets, acheva-t-il, de tirer à ton gré sur mon banquier; je l'aviserai de mettre à ta disposition les sommes dont tu auras besoin, car je suis sûr que tu n'abuseras point de ma générosité. »

« Je protestai que je serais discret dans mes dépenses, et que je me bornerais au nécessaire. J'allais prendre

congé de mon père, lorsque ma marâtre entra brusquement dans l'appartement où se passait notre entretien. Elle jeta sur moi un regard de colère et de mépris, et, s'adressant à son mari :

« — Vous seriez capable, Monsieur, je le vois, lui dit-elle avec amertume, de prodiguer à un étranger la fortune de votre fils. »

« Un éclair d'indignation jaillit à ces mots de l'œil de mon père :

« — Je suis le maître ici, s'écria-t-il; les biens dont je dispose m'appartiennent; sachez-le, je ne souffrirai pas que vous contrôliez mes actes en cette matière. »

« La marâtre se retira, furieuse, et formulant des menaces, parmi lesquelles je distinguai encore le nom d'étranger qu'elle m'appliquait. La colère bouillonnait dans mon cœur; je me sentais outragé jusque dans mon origine. Je fis effort pour paraître calme, et je dis à mon père :

« — J'attends que vous m'expliquiez le sens de ce nom d'étranger qui vient de m'être jeté à la face.

« — N'attache aucune importance aux paroles tombées des lèvres d'une femme jalouse, et qui ne voit que son enfant. »

« Une expression de doute, de défiance, apparut probablement alors sur mon visage; car mon père se hâta d'ajouter :

« — D'ailleurs, si tu le veux, je te donnerai l'attestation que tu es bien mon fils; mais il faudra que tu me fasses une promesse.

« — Qu'exigez-vous?

« — Je ne te demanderai plus d'aller à New-York, mais en France. Puisque tu préfères la langue française, tu jouiras de l'avantage d'étudier le droit français. »

« Ce langage me surprenait de plus en plus. Pourtant je n'hésitai pas, et je répliquai sur-le-champ :

« — Mon père, vous serez satisfait. »

« A peine eus-je prononcé ces mots, que mon père parut éprouver un grand soulagement :

« — Peut-être, reprit-il, auras-tu lieu de te féliciter plus tard de ta docilité à mes volontés. »

« Il ouvrait la bouche pour m'en dire plus long; mais il se contint : une pensée sembla lui traverser l'esprit et le préoccuper, car il demeura un instant absorbé dans de profondes réflexions. Enfin, secouant la tête comme pour écarter des images importunes, il poursuivit :

« — Tu changeras de nom pour passer sur le continent. »

« A ces mots, je me récriai; mais il m'imposa silence du geste, et continua :

« — Aujourd'hui, bien que la France ait vu disparaître dans un orage les distinctions sociales, les anciens titres reprennent faveur; une monarchie militaire s'est établie sur les ruines de la république; les vieilles familles obtiennent une considération qu'elles semblaient avoir perdue pour toujours. Or, en échange de mon nom plébéien, tu prendras un nom aristocratique.

« — Ce sera un faux public, déclarai-je en pâlissant.

« — Non, répondit mon père, ce nom que tu porteras, j'ai le droit de te le donner; il m'a été légué par un vieil oncle, dont j'étais l'unique héritier. Je ne l'ai point exhumé des parchemins qui m'ont été remis, parce que, dans nos États républicains, les titres n'ont plus de valeur. Diras-tu maintenant encore que je te sollicite à une chose mauvaise, déshonorante? »

« Mon père prononça ces derniers mots avec force; je repartis tout troublé :

« — Je comprends que vos propositions sont acceptables, et que je vous devrai de la reconnaissance.

« — Ainsi tu ne refuses plus?

« — Non.

« — Eh bien, demain tu viendras avec moi devant le juge, et je te ferai la transmission des titres et du nom par acte authentique. »

« Je remerciai mon père, et je me retirai le cœur triste, mais sans amertume; la bienveillance dont j'étais l'objet, la loyauté avec laquelle mon père agissait, me consolaient de la haine de ma belle-mère. Le lendemain, je me rendis devant le juge qui devait sanctionner la transmission du titre et du nom aristocratiques dont mon père était en possession. Quand je sortis du prétoire, je m'appelais Maurice, vicomte de Soligny.

« En quittant le juge, mon père alla déposer chez un

notaire un acte par lequel il me faisait donation pure et simple des propriétés qui avaient appartenu à l'oncle dont j'héritais le nom. Une partie de ces biens étaient situés en France. Je devais en percevoir le revenu jusqu'à ma majorité, époque à laquelle je serais libre de disposer à mon gré de ce riche patrimoine.

« Hors de moi d'une telle générosité, je fis observer à mon père que sa femme ne lui pardonnerait jamais cette prodigalité; il sourit tristement et répliqua :

« — Elle n'a jamais su que j'étais possesseur de cet opulent héritage; lorsque je l'ai épousée, par un acte de prudence dont je me félicite en ce moment, je ne lui ai déclaré qu'une partie de ma fortune. Voilà comment je puis aujourd'hui t'investir du titre, du nom et des domaines du vicomte de Soligny. »

« Je témoignai encore une fois à mon père ma profonde reconnaissance pour ce qu'il daignait faire en ma faveur.

« — Il me reste, reprit-il, une dernière communication à te faire : maintenant que j'ai pourvu à ton sort et rempli mon devoir à ton égard, j'ose espérer que tu ne revendiqueras rien de ma succession.

« — Oh! mon père, m'écriai-je, comment ne serais-je pas satisfait? vous m'avez comblé.

« — Tu ne seras donc pas surpris si j'attribue par testament la totalité des biens qui me restent au fils que j'ai eu de ma seconde femme.

« — Au besoin je vous prierais de le faire.

« — Je n'attendais pas moins de ton bon cœur. »

« En achevant ces paroles, mon père me tendit la main; je la pris dans les miennes, et la portai respectueusement à mes lèvres. Nous étions émus tous les deux, et peu s'en fallait que nos larmes ne coulassent. Nous nous séparâmes. Deux jours après, je dis adieu à l'homme respectable à qui je devais la vie, et mon cœur oppressé ne put que murmurer un souhait, une dernière action de grâces. Arrivé en France, je m'établis à Paris. Mon nom, mes richesses attirèrent autour de moi beaucoup de jeunes gens de mon âge, qui cherchaient à m'entraîner dans leurs plaisirs; mais je résistai, et me livrai à l'étude. Au bout de quatre ans, j'obtins le grade d'avocat. Par le conseil et avec l'autorisation écrite de mon père, je parvins à me faire naturaliser Français.

« Les premières années, je correspondis fréquemment avec la Nouvelle-Orléans; puis mon père m'écrivit plus rarement, plus froidement; enfin il me pria, si je voulais qu'il vécût en paix, de cesser toute relation, et de ne point remettre le pied en Amérique tant qu'il existerait. Il me laissa clairement entendre que la marâtre le surveillait. Mon cœur fut navré de douleur; cependant je n'eus pas un instant la pensée de désobéir. J'avais alors vingt-deux ans. En me retrouvant seul sur la terre, déshérité de l'unique affection que j'y eusse jamais possédée, je me sentis accablé. Au lieu de me tourner vers Dieu, je m'abandonnai au désespoir; ensuite je me laissai peu à peu entraîner aux séductions du monde, aux sociétés

bruyantes et dissipées; la virginité de mon cœur fut flétrie aussi bien que celle de mon intelligence. Trois ans s'écoulèrent dans cet état, au bout desquels je rougis de moi-même. Mais le sentiment religieux s'était affaibli; ma foi vacillait. Le doute me fit violence, et je me jetai éperdument entre les mains des maîtres de l'incrédulité.

« Ils m'initièrent à leurs désolantes doctrines, et je fus comme submergé dans un océan d'inexprimables tristesses. La vie m'apparaissait comme une énigme insoluble : j'en étais arrivé à mépriser les hommes, que je trouvais tous faux et menteurs dans la société que je fréquentais. A trente ans je rompis la plupart de mes relations, et je commençai à porter mes regards vers la solitude.

« A cette époque de mon étrange carrière, se place un épisode qui a exercé sur moi une influence considérable. Je m'étais lié à Paris avec un jeune homme de mon âge, appartenant à une noble famille, qui passait une partie de l'année dans un hôtel de la rue de Lille. Edmond de Canlé me présenta à son père, à sa mère, à sa sœur. Le comte et la comtesse de Canlé, qui atteignaient l'un et l'autre la soixantaine, vivaient fort retirés, ne voyant que de rares amis et quelques compagnons d'Edmond; ils faisaient profession d'une grande piété, et les pauvres étaient sûrs d'être accueillis dans cette demeure aristocratique.

« Louise de Canlé avait vingt ans environ, lorsque je la connus; elle était de petite taille, mais svelte, élégante; ses cheveux, aux reflets d'or, encadraient son visage ovale et pâle; je n'ai jamais rencontré femme d'une beauté plus séduisante et plus candide à la fois; l'innocence de l'âme de la jeune fille transpirait dans son regard, dans son sourire, dans son attitude pleine de charme et d'aisance. Bientôt Louise occupa toutes mes pensées; elle remplit mon cœur, d'où j'avais banni Dieu. L'idée de m'unir à elle s'empara de mon esprit, et ce fut mon rêve du jour et de la nuit. Assidu à l'hôtel de Canlé autant que les convenances le permettaient, je restai cependant près de trois ans sans oser parler de mes vœux à Edmond, et m'informer à lui de ce que j'avais à craindre ou à espérer. Je profitai pour cette ouverture de l'annonce que me fit mon ami de son prochain mariage. Je lui avouai franchement que j'aimais sa sœur.

« Il parut peiné de cette communication; je crus qu'il ne me jugeait pas digne de la main de Louise, et je le lui dis sans détour.

« — Tu es dans l'erreur, ami, me répondit-il; si le choix dépendait de moi, ma sœur n'appartiendrait à nul autre que toi.

« — Pourquoi alors accueilles-tu si froidement ma confidence?

« — Il me sera facile de te l'expliquer. Depuis cinq ans Louise a repoussé toutes les demandes en mariage qui lui ont été faites : je crains qu'elle n'en use de même à ton égard. »

« Cette révélation me plongea dans une amère tris-

tesse. Louise sans doute m'accueillait bien lorsque je visitais ses parents; mais, en y réfléchissant, j'étais contraint de me l'avouer, rien dans sa conduite ou ses paroles ne me permettait d'espérer que je serais plus heureux que les autres.

« — Ta sœur est-elle donc décidée à repousser tous les partis qui se présenteront? demandai-je à Edmond, que mon chagrin affligeait.

« — Je ne sais que penser, répliqua-t-il; Louise est peu communicative avec moi sur ces sortes de sujets. Quoi qu'il en soit, tente l'aventure. »

« Je pris au mot Edmond de Canlé, me flattant qu'il s'exagérait les dispositions de la jeune fille. Le lendemain même, je demandai la main de Louise au comte de Canlé. Le vieillard me reçut parfaitement, mais il me laissa peu d'espoir. Néanmoins il me promit de transmettre mes paroles à sa fille.

« — S'il ne dépendait que de moi, monsieur de Soligny, d'exaucer vos vœux, ajouta-t-il, croyez bien que je vous préférerais à tout autre. J'apprécie et j'estime votre caractère; je suis sûr que vous feriez le bonheur de Louise. »

« Ces paroles bienveillantes, qui exprimaient, je ne saurais en douter, les sincères sentiments du comte, au lieu de me déconcerter, m'encouragèrent à attendre une solution favorable. Cinq jours s'étaient écoulés depuis ma demande, lorsque j'appris que Louise était entrée dans un couvent de Paris, résolue à embrasser la vie religieuse.

« Je n'essaierai point de décrire la violence de mon désespoir: les paroles humaines n'y réussiraient pas; mais je n'exagèrerai point en affirmant que la perte de Louise me fut peut-être plus sensible que celle de l'affection de mon père et la rupture de mes relations avec lui. Edmond, dont je restai l'ami, s'efforça de me consoler.

« — Le temps, me disait-il, adoucit les plus cruels chagrins; il amortira ta peine. Ami, sois un homme, et ne te laisse pas vaincre dans ce terrible duel que te livrent les épreuves de la vie. »

« S'apercevant que j'étais sourd à toutes les remontrances, à toutes les douces exhortations de l'amitié, il me conseilla de voyager, et même de passer une partie de l'année à la campagne, afin de m'y distraire de ma poignante douleur.

« — Non, non! m'écriai-je, je reste ici. Du moins je suis près de ta sœur, je respire le même air qu'elle. »

« Edmond me regarda avec une vive compassion, et me traita dès lors comme un malade dont le mal est incurable.

« Deux ans après l'entrée de Louise au couvent, elle fut envoyée à Saint-Brieuc, pour y prendre la direction d'une maison de son ordre. Je ne fus pas plutôt informé du départ de M^lle^ de Canlé, que je formai le projet de la suivre en Bretagne, et de m'y établir non loin de son monastère. Ce projet, je l'ai exécuté. Vous savez maintenant, chère madame de Pennohec, pourquoi j'ai bâti la maison des Landeaux, pourquoi aussi

la proposition de mariage que vous me fîtes, il y a quelque temps, me plongea dans une si profonde tristesse. En un mot, vous connaissez l'histoire intime de ma vie. »

« La comtesse avait écouté Maurice avec une grande attention.

« — Votre histoire est étrange, en effet, mon ami, dit-elle quand le vicomte eut terminé. Dieu ne vous a pas ménagé les épreuves ; ce que vous venez de raconter vous rend encore plus cher à mon cœur. Maurice, puisque vous êtes seul au monde, et que vous renoncez à toutes les espérances qu'il pourrait vous offrir, me permettrez-vous de vous traiter comme un fils?

« — Il me sera doux, murmura le vicomte, de vous donner le nom sacré de mère ; s'il n'a jamais effleuré mes lèvres, il est dans mon cœur depuis longtemps. »

« Cette sorte d'alliance, de pacte saint, conclu contre les souffrances de ce monde entre deux nobles et vaillantes âmes, était sérieux. Il se faisait tard ; le soleil descendait rapidement vers l'horizon ; M. de Soligny et M^me^ de Pennohec reprirent le chemin de leurs habitations, la comtesse appuyée au bras de Maurice ; ils se séparèrent en se promettant de se revoir le lendemain.

X

LE BIEN RENDU POUR LE MAL

« Le jour suivant, M^me^ de Pennohec, encore tout émue du récit de Maurice, prévint la visite du vicomte et se rendit à sa villa. Tout riait dans la délicieuse demeure ; les fleurs, les arbustes verts, lui formaient une ceinture riche et variée ; la nature en fête était animée par un soleil resplendissant ; et le bruit majestueux de l'Océan, la nappe immense des eaux qui apparaissaient, comme au fond du tableau, ajoutaient encore au pittoresque de l'habitation. M. de Soligny, soulagé par son récit, était moins triste ; mais la joie était loin de son cœur, qui renfermait trop d'amers souvenirs. La vue de la comtesse appela néanmoins un sourire sur ses lèvres ; il se sentait uni à la noble dame par un sentiment d'affection plus fort que jamais. Ce père d'au delà de l'Atlantique, qu'il avait tant aimé, avait été moins tendrement chéri de lui cependant que ne l'était M^me^ de Pennohec.

« Quelques instants seulement s'étaient écoulés depuis l'arrivée de la comtesse, lorsque Pierre Yvonnet se

présenta à la villa, accompagné d'un vieillard qui paraissait accablé de fatigue. Ce dernier portait une figure si sombre, si bouleversée, qu'on en concluait à première vue, ou qu'il avait subi les épreuves les plus terribles, ou qu'il était en proie aux plus affreux remords.

« — Je vous amène un étranger, annonça Yvonnet en s'adressant à Maurice; il prétend avoir à vous faire une communication de la plus haute importance.

« — Bien, répondit le vicomte. Asseyez-vous, Monsieur, et vous aussi, mon brave Pierre : vous êtes de la famille, et vous avez le droit de connaître tout ce qui me concerne. »

« L'étranger n'avait pas encore ouvert la bouche; il examinait Mme de Pennohec d'un air soucieux. Maurice s'en aperçut, et il ajouta :

« Vous pouvez parler devant Madame; je n'ai pas de secrets pour elle.

« — Son nom? interrogea laconiquement le vieillard.

« — La comtesse de Pennohec. »

« A ces mots l'étranger tressaillit et fut pris d'un tremblement nerveux; il murmura à demi-voix :

« — Il vaut peut-être mieux qu'il en soit ainsi.

« — Ma présence vous gêne-t-elle? demanda Mme de Pennohec.

« — Non, non ; restez, répliqua le vieillard d'une voix brève.

« — Qu'avez-vous à me dire? s'enquit le vicomte.

« — Je viens d'Amérique, commença-t-il, de la Nouvelle-Orléans. Je suis chargé d'une mission par M. Laforêt.

« — Mon père! Vous avez vu mon père? s'écria Maurice hors de lui. Que me mande-t-il?

« — Écoutez-moi, Monsieur, sans m'interrompre; car j'ai besoin de calme et même de courage pour remplir mon mandat. M. Laforêt, qui avait perdu sa femme et son enfant depuis plusieurs années, est mort lui-même il y a six mois. »

« A cette nouvelle terrible, Maurice ne put réprimer un sanglot. Cependant il garda le silence, et le vieillard continua :

« — M. Laforêt vous a légué tous ses biens, quoiqu'il ne fût pas votre père.

« — Que dites-vous? M. Laforêt n'était pas mon père?

« — Non. Il vous avait recueilli sur les bords du Mississipi, non loin de la capitale de la Louisiane, dans un champ de cotonniers. Vous aviez alors cinq à six ans. Comme M. Laforêt n'avait pas d'enfants, il vous adopta, et vous fit élever avec un grand soin; vous savez le reste, et ce qu'il fit pour vous.

« — Ainsi, je suis d'origine inconnue? je n'ai pas de nom? constata Maurice pâle et défait.

« — M. Laforêt a pris soin de vous ouvrir la porte de la société en vous léguant le nom et le titre d'un de ses parents. Vous vous appelez légitimement le vicomte de Soligny.

« — Oui; je le dois, non à ma naissance, mais à l'in-

concevable générosité de l'homme qui m'a recueilli, si ce que vous racontez est vrai.

« — Je fournirai tout à l'heure la preuve de ce que j'avance. Je ne suis pas seulement chargé de vous apprendre ces faits; je dois vous révéler que vous êtes né en France. Vous avez été enlevé à vos parents, et conduit en Amérique par un ennemi de votre famille. Vous devez porter un autre nom que celui de vicomte de Soligny.

« — Et ce nom, le seul qui m'appartienne réellement, le savez-vous?

« — Je sais tout ce qui vous regarde, Monsieur.

« — Quel est donc mon véritable nom? demanda Maurice, en qui l'orgueil se révoltait à la pensée d'une obscure origine, malgré les sentiments religieux dont il était animé.

« — Vous vous appelez Arthur, comte de Pennohec. »

« A cette révélation, trois cris retentirent dans le salon; la comtesse, Maurice, Yvonnet, debout, entouraient le vieillard, et paraissaient hors d'eux-mêmes. Le vicomte de Soligny se remit le premier.

« Quelles preuves nous donnerez-vous de la vérité de vos affirmations? interrogea-t-il.

« — Découvrez votre bras droit, » recommanda le vieillard.

« Maurice obéit. Alors l'étranger, montrant une ancre tracée sur l'avant-bras, dit à M^me^ de Pennohec :

« — Madame, reconnaissez-vous ce signe? »

fut un continuel supplice. Vaincu enfin par le remords, je résolus de réparer, autant que possible, le crime que j'avais commis, et je partis pour la Nouvelle-Orléans, où je retrouvai facilement la maison de M. Laforêt. Le riche colon avait perdu sa femme et celui qui passait pour son second fils; lui-même était arrivé à la dernière période d'une maladie incurable. Introduit auprès de lui, je lui racontai tout, et il m'exhorta à poursuivre courageusement la réparation commencée. Aussitôt qu'il fut mort, j'assistai, comme il en avait exprimé le désir, à l'ouverture de son testament; je m'en fis délivrer une copie, et je m'embarquai pour la France. »

« Cette dernière partie du récit du vieillard fut écoutée dans un profond silence. Voyant qu'il se taisait :

« — Est-ce tout? demanda la comtesse.

« — C'est tout, Madame; je comprends combien je dois vous faire horreur.

« — Je ne considère que votre repentir, mon ami, reprit-elle. Avez-vous quelques ressources?

« — Non; l'or si mal acquis que m'avait donné le baron d'Onglandes ne m'a pas profité. Je ne possède plus rien au monde.

« — Eh bien, ajouta la noble dame, à partir d'aujourd'hui vous demeurerez dans mon château. Vous y passerez en paix vos dernières années. »

« Le vieillard, ému d'une telle générosité, versa des larmes de reconnaissance, et remercia d'une voix brisée par les sanglots la femme généreuse qui non-seulement

oubliait qu'il avait empoisonné sa vie, mais le comblait encore de bienfaits.

« Maurice de Soligny, de concert avec Mme de Pennohec, fit dans les jours suivants les démarches nécessaires pour établir son identité; il fut reconnu comme le fils légitime d'Olivier de Pennohec et de Mathilde, et inscrit sous le nom d'Arthur, comte de Pennohec, sur les registres du tribunal de Saint-Malo.

« Le jour même où s'accomplissait cet acte solennel, une tempête terrible sévissait; les flots mugissants de l'Océan portaient la terreur dans les familles des pêcheurs dont les chefs s'étaient aventurés dans leurs frêles embarcations. Arthur de Pennohec, accompagné de sa mère et d'Yvonnet, prit le chemin de la côte. Arrivés à l'endroit même où trente ans auparavant, par un temps semblable, Olivier était apparu à la comtesse luttant contre les vagues, ils entendirent des cris de détresse partir de la mer en furie; ils ordonnèrent d'arrêter la voiture, et ils aperçurent un spectacle terrible : un homme attaché à une planche paraissait et disparaissait tour à tour dans le mouvement des vagues soulevées. En même temps un vieillard accompagné d'un serviteur parcourait la plage, en proie à un effrayant désespoir.

« — C'est le baron Raoul d'Onglandes, » dit Pierre Yvonnet, qui avait reconnu le premier l'ancien corsaire.

« A ce nom, une expression d'horreur se peignit sur le visage du comte et de la comtesse. Pourtant Arthur s'élança hors de la voiture, et courut au malheureux, qui paraissait hors de lui.

« — Qu'y a-t-il donc? demanda-t-il au vieillard. Qui est cet homme qui se débat contre la mort?

« — C'est mon fils Léon! s'écria le baron. Par pitié, sauvez-le! »

« Arthur de Pennohec hésita une seconde; il jeta un regard du côté de la voiture; puis, prenant une résolution subite, il quitta une partie de ses vêtements, sauta dans un canot amarré à la plage, et, saisissant les rames d'une main vigoureuse, il fit bondir la barque au milieu des flots écumants. Il agit avec tant de promptitude, que Mme de Pennohec et Yvonnet ne comprirent ce qu'il voulait faire qu'en le voyant ballotté sur l'Océan. La malheureuse mère, épouvantée du danger que son fils courait, descendit malgré le pêcheur, et s'avança, chancelante, pâle, défaite, vers la mer, tendant les bras à Arthur, et le suppliant de ne point s'exposer en pure perte. Mais le comte, tout entier à la pensée de sauver Léon, n'écoutait rien, et ramait avec vigueur. Au bout d'un quart d'heure, il atteignit le naufragé, et lui dit de monter dans la barque. Le malheureux, à demi fou de terreur, épuisé par de longs efforts, ne put même répondre, et il allait couler, si Arthur ne se fût précipité pour le retenir. Pendant que M. de Pennohec saisissait le jeune d'Onglandes, la barque renversée par une vague s'enfonçait dans la mer, de sorte qu'en se retournant il se vit seul avec Léon, à la merci de l'Océan courroucé.

« De la plage, Mme de Pennohec, Pierre Yvonnet et le baron pouvaient suivre toutes les péripéties de ce drame qui commençait à devenir tragique. L'angoisse étreignait leurs cœurs; le pêcheur, malgré son âge, voulait se jeter à la mer pour aller au secours du comte; mais la comtesse, maîtrisant son émotion, supplia Yvonnet de ne point augmenter le nombre des victimes.

« — Vous ne leur serez d'aucune utilité, lui dit-elle; recourons à Dieu, entre les mains de qui ils sont. »

« Et, joignant l'acte à la parole, elle s'agenouilla sur le rivage, et adressa au Seigneur une fervente prière, un cri du cœur, le suppliant de ne point permettre que cette côte lui fût deux fois fatale.

« De son côté, Arthur de Pennohec, en possession de tout son sang-froid, implora également l'aide du Tout-Puissant. Il était habile nageur et d'une vigueur peu commune. Tenant Léon d'Onglandes d'une main, il se mit de l'autre à fendre le flot furieux et à se diriger vers la plage. Mais, comme il avait franchi déjà la moitié de la distance qui le séparait de la terre, le même courant qui jadis avait été si funeste à son père commença à l'entraîner. Le vieux Raoul, alors spectateur impitoyable du péril d'Olivier, regardait aujourd'hui d'un œil bien différent la lutte du fils de sa victime contre les vagnes écumantes. Il dut se rappeler à cette heure d'angoisses son atroce conduite, et comprendre que la justice divine lui infligeait la peine du talion. Arthur opposa une résistance désespérée à l'abîme qui menaçait de l'engloutir; il nageait vigoureusement, les yeux fixés sur le rivage, où il apervait sa mère en proie à une horrible anxiété.

« Il y avait près d'une demi-heure que durait ce duel émouvant d'un homme contre l'Océan; malgré son courage et sa force extraordinaire, le comte de Pennohec comprenait que bientôt il faudrait céder et succomber. Déjà il sentait ses bras se roidir, un nuage de temps à autre voilait ses yeux; Léon d'Onglandes, à demi évanoui, pesait sur son bras et paralysait ses mouvements. Il fit un dernier effort, et s'élança vers la plage. Cette tentative suprême parut d'abord devoir être couronnée de succès; Arthur s'était notablement rapproché de la côte; encore quelques brassées, et il était sauvé. Mais au moment où il allait atteindre la terre, une lame furieuse se roula sur lui et sur son compagnon, et les engloutit.

« — Comme Olivier! » s'écria Mme de Pennohec; et elle tomba sans mouvement aux mains du serviteur qui l'avait accompagnée.

« Cependant le baron d'Onglandes, à la vue de la disparition de son fils, avait poussé un cri terrible, et allait se jeter à la mer; mais, rapide comme la pensée, Pierre Yvonnet écarta Raoul, bondit dans l'Océan, et plongea à l'endroit où Arthur et Léon avaient disparu. Il revint bientôt à flot, ramenant deux corps inertes, et il fut assez heureux pour regagner le rivage. S'étant assuré qu'ils vivaient tous deux, il se hâta de leur donner les premiers

soins, et dit au baron, qui palpait son fils d'un œil égaré :

« — Monsieur, faites avancer votre voiture. »

« Raoul obéit sans mot dire. Yvonnet, aidé du cocher du baron, plaça dans la calèche le comte de Pennohec et Léon d'Onglandes; puis, faisant signe au baron de monter, il s'assit près de lui, et dit au cocher :

« — A la villa des Landeaux. »

« Il donna le même ordre à la voiture de M^me^ de Pennohec.

« Arthur reprit connaissance à son arrivée dans sa demeure; sa mère revint à elle presque en même temps, et remercia Dieu, qui lui avait rendu encore une fois son fils. Quant à Léon, plusieurs heures s'écoulèrent avant qu'il recouvrât ses sens. Il était si faible, qu'il dut rester jusqu'au lendemain dans la villa des Landeaux.

« Le baron d'Onglandes ne pouvait assez témoigner sa reconnaissance à Arthur, qu'il appelait encore le vicomte de Soligny, ne sachant pas ce qui s'était passé. Il remercia chaleureusement aussi Pierre Yvonnet.

« — Mon fils, disait-il, n'oubliera jamais que vous avez contribué à lui sauver la vie. Nous étions allés le matin nous promener du côté de Saint-Malo. Ayant avisé une barque de pêcheur amarrée au rivage, il lui prit fantaisie de faire une course en mer, malgré la tempête qui menaçait d'éclater, et il m'engagea à l'attendre à l'endroit où vous m'avez rencontré.

« — Ce que j'ai fait là, répondit Yvonnet, est chose

toute simple. Je n'ai reçu de vous ni mal ni bien. Mais il n'en est pas de même de celui que vous appelez vicomte de Soligny. Vous, baron d'Onglandes, vous avez été le mauvais génie, le persécuteur du père, de la mère de Maurice.

« — Que voulez-vous dire? balbutia Raoul.

« — Je dis, baron d'Onglandes, reprit le pêcheur d'une voix solennelle, que vous êtes cause de la mort d'Olivier de Pennohec, et que c'est par vos ordres que son fils Arthur a été enlevé de son château. »

« Raoul courba la tête sous cette terrible accusation, dont il admit implicitement la vérité par son silence.

« — J'ajouterai, poursuivit le pêcheur, implacable comme la justice, que pour prix de cette lâche action, dont le remords doit ronger votre cœur, le fils de votre victime a sauvé Léon, l'héritier de votre nom. »

« Raoul regarda d'un œil égaré celui qu'il nommait le vicomte de Soligny, sa mère et Yvonnet. Celui-ci continua :

« — Je dis vrai, baron d'Onglandes; car Maurice de Soligny et Arthur de Pennohec ne sont qu'une même personne. Dieu, après de longues années de deuil, a voulu consoler la femme dont vous aviez brisé la vie. »

« Raoul se montra plutôt inquiet que surpris des paroles d'Yvonnet. Il avait reconnu Arthur de Pennohec le jour même de l'inauguration des Landeaux, en voyant le signe tracé sur l'avant-bras du comte. De là son obstination à vivre solitaire dans son manoir. M^me^ de

Pennohec comprit ce qui se passait dans l'âme de Raoul.

« — Mon fils, dit-elle, savait tout lorsqu'il s'est précipité à la mer pour sauver le vôtre. Je n'ai donc pas besoin de vous dire que nous vous avons entièrement pardonné le mal que nous avons reçu de vous. Nous avons obéi au précepte de l'Évangile : nous avons rendu le bien pour le mal. »

« Le baron et son fils, accablés de honte, au souvenir de leurs méfaits, et en présence de cette héroïque charité, reprirent le chemin de leur château, l'âme bouleversée par ce qu'ils venaient de voir et d'entendre. Léon ne se releva pas de l'épuisement qu'il éprouvait; il languit quelques mois, et mourut réconcilié avec Dieu, par les soins de la comtesse et d'Arthur. Son père le suivit bientôt dans la tombe, repentant aussi, assisté à ses derniers moments par le recteur et M^me^ de Pennohec, à qui il voulut léguer ses biens, désormais sans héritier.

« La comtesse vécut encore deux ans, dans la pratique des plus éminentes vertus, et elle expira doucement entre les bras de son fils.

« Le comte Arthur de Pennohec, après la mort de sa mère, sentant que tous les liens qui le retenaient dans le monde étaient brisés, fit du château un orphelinat, consacra sa villa aux infirmes et aux malades, dota richement ces deux établissements de bienfaisance, vendit ses autres biens, dont il distribua le prix aux pauvres; puis il alla frapper à la porte du monastère de la Trappe de

Mortagne. C'est là que le dernier rejeton d'une illustre famille se prépare dans la retraite à rejoindre un jour sa mère, son père et tous ceux qu'il a aimés sur la terre. »

Simon Yvonnet ayant achevé son récit, je le remerciai avec effusion du plaisir qu'il m'avait causé. Nous nous levâmes, nous parcourûmes ensemble les lieux qu'il avait si bien décrits, et qu'avaient marqués des événements si touchants; nous ne rentrâmes que le soir à Ker-Math, où nous trouvâmes Pierre Yvonnet qui nous attendait.

FIN